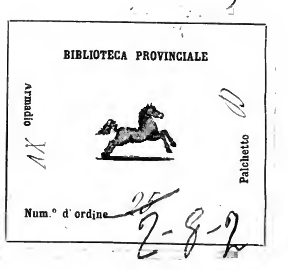



FONDO PIZZOFALCONE


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d'ordine


Digitized by Google

DE LA TACTIQUE

DES TROIS ARMES,

INFANTERIE, CAVALERIE, ARTILLERIE,

ISOLÉES ET RÉUNIES DANS L'ESPRIT DE LA NOUVELLE GUERRE.

Wissen ist viel werth,
Kœnnen its mehr werth.

Savoir est beaucoup, pouvoir est plus.

BRUXELLES, IMPRIMERIE DE J.-B DE WALLENS.

DE LA TACTIQUE

DES TROIS ARMES,

INFANTERIE, CAVALERIE, ARTILLERIE,

ISOLÉES ET RÉUNIES DANS L'ESPRIT DE LA NOUVELLE GUERRE;

COURS FAIT A L'ÉCOLE MILITAIRE DE BERLIN,

PAR C. DE DECKER,

LIEUTENANT-COLONEL D'ARTILLERIE PRUSSIENNE, CHEVALIER, MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE SUÉDOISE DES SCIENCES MILITAIRES.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

ET AUGMENTÉ D'UN RÉSUMÉ CRITIQUE DE L'OUVRAGE ET D'OBSERVATIONS SUR L'ÉTAT ACTUEL DE L'ART,

PAR F. DE BRACK,

COLONEL AU 4me RÉGIMENT DE HUSSARDS FRANÇAIS, AUTEUR DES AVANT-POSTES DE CAVALERIE LÉGÈRE, ETC.

TOME SECOND

CONTENANT LA TACTIQUE DES TROIS ARMES RÉUNIES.

BRUXELLES,

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.

HAUMAN, CATTOIR ET COMP^e.

1837.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Mon intention était d'abord de terminer l'ouvrage en même temps que ce second volume, mais ma plume s'y est refusée, et cependant je ne crois pas qu'elle ait mérité le reproche de prolixité inutile.

Le lecteur comprendra que les divers sujets qui composent ce volume, ne pouvaient être traités à l'École Royale Militaire, dans un cours qui ne dure

que neuf mois ; c'est ce qui fait que la tactique d'un corps de cavalerie n'a pas encore été professée aux élèves. Quant au surplus, j'ai dû me restreindre à l'exposition des principes généraux, pour ne pas tomber dans l'embarras de n'avoir pas assez du temps qui m'était accordé.

En raison même de sa publication, l'ouvrage a dû se modifier dans son plan. Si je m'en étais tenu à la reproduction littérale de mes leçons professées, mon livre aurait difficilement satisfait le lecteur qui, au préalable, n'aurait pas été auditeur. J'ai donc été obligé de sortir de mes premières limites, et l'ouvrage, malgré moi, est devenu volumineux, quoique je n'aie pu y renfermer tous les sujets qui me restaient à traiter, et que j'aie été contraint de ne conduire ce second volume que jusqu'à la *tactique d'un corps d'armée*.

Les *positions* et les *marches*, la *tactique des armées*, la *science des batailles*, si l'on peut la professer sans applications stratégiques, seraient les sujets qui me resteraient à traiter dans un troisième et dernier volume ; mais ne puis savoir quand je le pu-

blierai, encore moins serais-je à même de dire à quelle époque ce travail me sera possible; l'emploi de mon temps se trouvant, avant tout, à la disposition de mes devoirs militaires que je préfère, que j'aime de passion.

Heureusement, ce qui nous reste à dire n'est du ressort que du commandement en chef, et la plupart de nos honorables lecteurs pourront maintenant s'en passer. Si ce que j'ai fait a contribué, ou contribue encore à donner utilement quelque instruction tactique à mes jeunes camarades, je me considérerai comme ayant atteint mon but le plus précieux, tout en désirant bien vivement que le titre de mon livre n'ait trompé aucune attente.

Berlin, février 1828.

C. DE DECKER

TACTIQUE

DES TROIS ARMES

RÉUNIES.

TACTIQUE D'UNE DIVISION D'INFANTERIE.



NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

En général, les divisions peuvent être composées,

1° D'une arme;

2° De trois armes.

La première de ces compositions fut d'abord adoptée générale-

ment, et est encore aujourd'hui en usage dans quelques armées ; elle était désignée par les mots de *brigade*, ou *inspection*. Jusqu'en 1806, l'armée prussienne compta des inspections d'infanterie de ligne, des brigades d'infanterie légère ou fusiliers, des inspections de cavalerie, et une inspection d'artillerie composée de 4 régimens à pied et d'un régiment à cheval. Les avantages et les désavantages de cette organisation ne peuvent être analysés ici. Il suffira de dire qu'il serait rationnel d'adopter le principe de former en temps de paix des *divisions d'infanterie* (ou simplement, *divisions*) qui passeraient au besoin et sans difficulté de cet état, à celui de guerre.

La réunion de toutes les armes en une même division, est, certainement, une organisation excellente, quoique, aux époques de longues paix, elle soit loin d'être parfaite : en cela, elle partage le sort de toute création humaine. Par suite de cette organisation, il pourrait advenir que les caractères spéciaux des armes s'effaçassent sous le rouleau d'une mécanique uniforme, qui aurait sans doute la guerre pour base, mais que dominerait, sans qu'on y pensât, le caractère narcotique de la paix. On s'imaginerait alors être prêt pour combattre, quand on ne le serait que de forme; et tout soldat pratique sait de reste, que le formalisme n'a jamais battu l'ennemi.

L'expression *division* est presque généralement répandue en Europe; les Français l'ont autrefois changée en celle de *légion*, mais la chose était la même.

On distingue des *divisions d'infanterie*, et des *divisions de cavalerie.*

La *division d'infanterie* est principalement composée *d'infanterie*, comme l'exprime son nom : pendant la guerre, on lui adjoint proportionnellement des détachemens de cavalerie et d'artillerie, qui s'appellent *cavalerie de la division*, *artillerie de la division*.

La *division de cavalerie* se compose de cavaleries lourde et légère, auxquelles, en campagne, on adjoint un détachement d'artillerie à cheval.

A la guerre, il n'existe pas de *division d'artillerie*. Nous aurons donc une *tactique de division d'infanterie*, et une *tactique de*

division de cavalerie, et nous nous occuperons d'abord de la première, mais toujours dans l'hypothèse de l'état de *guerre;* ce qui appartient à la *tactique de paix* étant sévèrement exclu de cet ouvrage.

I.

FORMATION D'UNE DIVISION D'INFANTERIE POUR LA GUERRE.

1. *Force. — Composition.*

1. Une division ne doit pas compter moins de 5,000, ni plus de 10,000 hommes d'infanterie. Dans le premier cas, son commandement ne serait pas digne d'un général; dans le second, la division serait trop lourde pour le commandement d'un seul conducteur. Comme il ne serait pas sage de morceler une division pendant le cours d'une campagne, il ne faut pas l'organiser sur un pied plus fort que celui strictement nécessaire pour qu'elle suffise à l'accomplissement des devoirs tactiques ordinaires du combat.

Le minimum d'une division sera de 6 bataillons, et le maximum, de 9.

2. Le nombre régimentaire des bataillons est indifférent à la tactique, sa fixation n'importe, en général, qu'à l'administration. Pendant les guerres de la révolution, les Français remplacèrent la dénomination de *régiment* par celle de *demi-brigade* (la demi-brigade composée de 2 bataillons), ce qui n'influa en rien sur la formation divisionnaire.

Là où existe une landwehr, le nombre de trois régimens ou neuf bataillons, semble le plus convenable. La landwehr en fournit trois, et la ligne, six.

3. L'infanterie légère compte pour un tiers. Ce rapport s'augmente par l'incorporation de détachemens de tireurs et chasseurs, ce qui ne peut être qu'avantageux à la tactique. Jusqu'à présent personne ne s'est plaint d'avoir trop d'infanterie légère, mais de vives réclamations ont eu lieu de la part des généraux qui en manquaient.

4. La *cavalerie de division* présente ordinairement un nombre d'escadrons égal à la moitié de celui des bataillons; cependant, ce chiffre dépendant du plus ou moins de cavalerie que possède l'armée, nous établirons que le minimum doit être de 2 escadrons, et le maximum, de 4. Primitivement, la cavalerie légère était destinée au service de la division, service que quelques écrivains militaires prétendent être plus du ressort d'une cavalerie moyenne (de ligne). La Prusse semble avoir affecté à cet usage la landwehr à cheval.

5. Il est indispensable que la cavalerie de division se considère comme intimement liée à la division pour laquelle elle doit être ce que les soutiens sont pour l'artillerie : elle appartient tout-à-fait à l'infanterie, vit et meurt avec elle, et n'agit pas selon ses besoins, quoiqu'elle ait sa tactique propre.

Le comte de Bismark appelle cette liaison, « un mariage indis» soluble dans lequel la cavalerie joue le rôle d'esclave. » Cette comparaison semble un peu fautive, surtout en Europe, où les bons mariages ont pour base l'égalité de droits des époux. Le comte de Bismark propose une autre organisation dans laquelle il donne à la cavalerie de division, le nom de *cavalerie de l'infanterie*, système qui ne peut être examiné ici, et que l'auteur développe, avec toute sa brillante facilité, au détriment de l'association des deux armes.

Que ce service soit agréable ou désagréable, là n'est pas la question. Il est prouvé qu'il serait mal entendu de prendre la cavalerie de division successivement dans tous les régimens de l'armée, et de la relever fréquemment, comme cela s'est fait dans la dernière guerre, mesure malheureuse à laquelle on doit attribuer le peu de secours que l'infanterie a obtenu. Je n'établis ici qu'une opinion générale, sans approuver ni désapprouver personne.

Au reste, cette opinion est brillamment combattue par le souvenir de l'affaire du 12 février 1814, dans laquelle le bataillon des fusiliers de la garde, si dangereusement engagé, fut glorieusement soutenu par les hussards de Brandebourg, sous le commandement du colonel de Sohr.

Selon les principes généralement adoptés, l'artillerie de division

se compose d'une batterie à pied de pièces de 6, dans laquelle comptent 2 obusiers. On a demandé que ce calibre fût remplacé par celui de 12. L'utilité de ce changement serait difficile à prouver. (Voyez *Gazette de la Littérature Militaire)*.

A quoi servent les obusiers dans cette batterie? Telle est la question qui a été aussi posée. L'histoire de la guerre ne la résond pas affirmativement, pour l'utilité de ces bouches à feu.

Les divisions composées ainsi, deviennent partie de la ligne de bataille d'un corps d'armée; c'est pourquoi l'on apprécie d'ordinaire le développement d'une ligne de bataille par le nombre de ses divisions.

7. Les divisions sont aussi détachées pour des services spéciaux, et l'indépendance leur manquerait évidemment, s'il ne leur était adjoint de l'artillerie et de la cavalerie. Cette adjonction est réglée sur la nature de la mission à effectuer, et celle du terrain à parcourir. La mission peut être de former l'avant ou l'arrière garde d'un corps d'armée, d'appuyer une clé de position en avant des lignes, ou sur l'un des flancs, etc., ou bien, de faire une guerre de postes sur la ligne d'opérations spéciales, etc. Tel terrain exige plus ou moins de cavalerie, tel autre, telle ou telle espèce d'artillerie, etc.

Dans les circonstances ordinaires, les divisions reçoivent un renfort variant d'une demi-batterie, à une batterie de 12; d'une demi-batterie à une batterie à cheval et en outre, de 4 à 8 escadrons de cavalerie légère dont ne sauront en aucun cas tenir lieu les cuirassiers, ni la grosse cavalerie.

8. Les divisions disposées de la sorte, rentrent dans la catégorie des petits corps d'armée. Leur tactique est d'un ordre plus haut que celle des divisions dont nous allons parler, et qui prennent place dans la ligne de bataille.

II.

FORMATION D'UNE DIVISION POUR LE COMBAT.

—

9. Les règles générales et en même temps fixes, sont toujours en rapport avec l'importance et la force graduelle des corps tactiques, aussi bien pour les formations, que pour la manière de combattre. Le talent du conducteur est plus ou moins réclamé. La prévention et l'aveuglement formalistes cèdent le pas, et le conducteur artiste se soumet la forme et la règle. L'exception s'introduit donc aussi dans la ligne de bataille. Quelques généraux ne considérent les divisions que comme les anneaux d'une grande chaîne. Cependant, sans acception des propriétés du terrain, une certaine mécanique normale du combat peut se présenter à l'esprit, et permettre à la science d'établir son opinion à cet égard.

10. Les principes de la formation en brigade se reproduisent ici, mais sur une plus grande échelle, par l'association des trois armes.

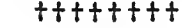
Dans la ligne de bataille, une division range ordinairement son infanterie sur trois lignes. C'est par exception qu'elle en détache des parties, comme par exemple, un ou deux bataillons, pour l'occupation de points avancés, ou pour former une réserve spéciale. Ainsi, la propre ligne de bataille ne devra jamais être supposée forte de plus de 7 bataillons, dont 4 en première ligne, et 3 en seconde, que le combat soit d'attaque ou de défense.

11. Nous avons déjà indiqué quelles devaient être les distances entre les lignes, et l'instant à choisir pour ployer les bataillons en colonne ou les déployer en lignes.

Il est de règle, lorsque le nombre du bataillon est impair, de donner à la première ligne un bataillon de plus qu'à la seconde pour obtenir un plus grand front.

12. La batterie de division se place en troisième ligne, au centre de la division, et la cavalerie en quatrième, derrière la batterie, si des motifs particuliers n'exigent pas une autre disposition. La batterie est déployée et la cavalerie en colonne, parce que, avant d'agir, l'une et l'autre doivent être préparées à un mouvement.

La batterie garde une distance de 50 à 75 pas entre elle et la ligne qui la précède; la cavalerie observe les mêmes distances entre elle et l'artillerie.





III.

ORDRE DE COMBAT D'UNE DIVISION.

—

13. La manière de combattre de l'infanterie divisionnaire est soumise aux principes développés dans le premier volume ; j'y renvoie donc le lecteur. Le nombre plus grand des bataillons ne peut en rien changer ces principes, il en permet au contaire une plus complète application.

14. Les deux autres armes sont destinées à donner plus d'énergie au combat de l'infanterie, c'est pourquoi dans toutes les circonstances, elles ne doivent se considérer que comme *armes-aides*. Mais, en revanche, l'infanterie doit avoir égard aux propriétés de ces deux armes, et ne pas en entraver ou en paralyser l'action par un ridicule égoïsme.

15. Comme il est bien reconnu que les flancs sont les parties les plus faibles do tout ordre de combat, ces deux armes placeront sur ces flancs, le centre de leur activité. Comme il est démontré en outre,que l'artillerie a elle-même de faibles flancs, cette faiblesse sera compensée ainsi qu'il va être dit.

16. Les opinions relatives au juste emploi de l'artillerie dans les divisions jusqu'à présent, diffèrent essentiellement entr'elles, quoique le fait soit en lui-même très-simple. L'homme ne se sépare qu'avec peine des anciennes formes, des anciennes habitudes, parce qu'elles lui sont commodes. Cependant, là où manquent les principaux généraux, l'action porte un caractère instinctif, douteux, souvent même inconséquent. Qui n'agit pas selon les principes, ne peut agir juste qu'au hasard. Je vais donc essayer ici, de ramener la mécanique du combat de l'artillerie de division à des principes généraux.

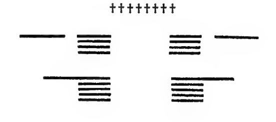
17. La batterie est un moyen principal de renforcer le combat de l'Infanterie, de lui donner, comme je l'ai déjà dit, de l'énergie, de préparer l'*heureux*, de rompre le *douteux* et de rendre le *malheureux* moins accablant ; mais l'histoire nous offre peu d'exemples qu'on l'ait employée dans ce dernier but. On se traîne dans l'ornière d'une tactique partiale et pédantesque; on offense les principes tactiques de l'artillerie de la manière la plus sensible, sans respecter ceux de l'infanterie : qu'en résulte-t-il ? L'artillerie se trouve partout sur le chemin de l'infanterie, et jamais sur le sien propre, et l'infanterie la considère comme un obstacle à la régularité parfaite de ses formations. Par exemple, quel tacticien raisonnable voudrait, au début de l'action, montrer toutes ses forces ? Et cependant on agit souvent ainsi, on déploie fréquemment sa batterie beaucoup trop tôt, de manière que l'ennemi est à même de compter le nombre des bouches à feu. L'artillerie elle-même, aide à commettre cette faute, « en choisissant », comme le dit Frédéric, « ses positions sur les points culminans du champ de bataille. » Je crois donc pouvoir établir comme premier principe que,

Le devoir de la batterie, dans toutes les circonstances, est d'être masquée avant le début du combat, soit par le terrain, soit par l'infanterie.

18. Que le combat soit d'attaque ou de défense, l'artillerie l'entamera presque toujours, (on peut cependant considérer comme exception à cette règle, le combat de Wartenbourg), parce que ses coups ont la plus longue portée. Ainsi, l'artillerie doit être postée en avant des lignes. Mais la tactique de l'artillerie nous dit : « L'artillerie faisant feu, ne doit jamais être placée en avant des autres troupes, pour ne pas les faire labourer par les boulets dirigés sur nos pièces : elle doit au contraire attirer sur elle ce danger, pour l'éviter aux autres, ayant elle seule les moyens de rendre le mal pour le mal. » Et pourtant, combien de fois n'a-t-on pas vu dans les combats de front, la batterie se présenter sur le centre des lignes, s'y former, et commencer le feu ? L'infanterie poussait si loin son aveuglement à cet égard, qu'après s'être ouverte pour le passage des pièces, elle rétablissait d'elle-même sa ligne pleine,

comme si elle eut été jalouse de ne pas perdre un seul coup de boulet. Si les bataillons du centre s'étaient formés en colonnes, ou avaient ouvert des intervalles entr'eux, les boulets de l'artillerie, ennemie, dirigés ordinairement sur la batterie, auraient trouvé libre passage. De cette observation dérive le second principe :

Toutes les fois que les circonstances obligent à placer la batterie en avant des lignes, les bataillons du centre de ces lignes doivent, par une double formation en colonnes, ouvrir leur intervalle entre eux.



19. Il y a beaucoup d'autres motifs pour ne pas placer la batterie en avant du centre. L'ordre de formation de l'infanterie en est troublé. Le bruit et la fumée empêchent le général commandant la division, de voir et d'être entendu. S'il se porte sur l'une des ailes, l'autre se trouve sans direction, et l'unité de commandement se perd. Enfin, au lieu de désirer de l'artillerie, on maudit l'artillerie elle-même. Ce n'est pas tout encore. Par la fausse position prise, la division est enchaînée sur place, elle n'en peut bouger,

car en se portant en avant, elle paralysera le feu de l'artillerie, ce qui arrive souvent, et elle la forcera d'agir avec trop de précipitation ; et si, après quelques décharges, l'ennemi n'est pas en fuite on détruit, on accensera encore l'artillerie.

Si l'infanterie se retire, il faut que l'artillerie la suive, et taise son feu à l'instant peut-être où il devient le plus utile ; ou bien, il faut, en l'abandonnant, exposer l'artillerie à se faire enlever.

Si l'infanterie veut exécuter un mouvement de flanc, quel danger ne conrt-elle pas en marchant parallèlement en arrière d'uno batterie en feu.

Ainsi donc, la position en avant du centre do la ligne paralysant toute liberté de mouvement, est tactiquement rejetable, et nons émettrons le troisième principe suivant :

Excepté dans les cas on ne peut plus rares, où les rapports du combat l'éxigeront impérieusement, la batterie ne sera jamais placée en avant du centre de la ligne.

20. Il faut donc que nous cherchions la position de la batterie sur l'une des ailes. La question est de savoir qu'elle sera l'aile choisie.

Si ni l'une ni l'autre n'est appuyée, toutes deux sont impropres à la recevoir. Mais une division se place rarement ainsi, et tâche toujours au contraire, d'avoir l'une de ses ailes couverte. C'est cette formation que nous indiquerons à la batterie, contrairement aux manies du jour qui trouvent de meilleure tournure guerrièro, par exemple, d'encadrer la ligno entre une forêt et une masso d'artillerie. C'est sans doute charmant, mais est-ce aussi pratiquo ?

Plus l'artillerio aura son flanc couvert, plus elle assurera ses coups ; moins elle l'aura, plutôt elle sera muette et contrainte à la retraite. On peut donc avancer commo principo général de tactique artilleriste que,

Plus les pièces peuvent rester au feu sans entraver le mouvement des autres armes, d'autant plus elles sont utiles à ces armes, et placées convenablement.

En réunissant ces deux derniers principes, il en ressortira, sans contredit, l'obligation d'assigner à l'artillerie, pour terrain d'acti-

vité, l'aile appuyée de la division, et nous émettrons pour quatrième principe que,

La position de la batterie est à l'aile la plus préservée des attaques de flanc de l'ennemi.

21. Nous avons encore à examiner si la batterie doit être placée tout entière, ou seulement en partie, sur cette aile. Quelques écrivains militaires, adorateurs des formes symétriques, sont infatués d'une division des batteries en demi-batteries, mais le tacticien pratique ne peut être de leur avis. Troubler l'unité du commandement est nuisible à toute arme; néanmoins, les rapports du combat forçant parfois à se soumettre à cette nécessité, il ne faut pas vouloir en faire une règle. La réunion de l'artillerie appartient à l'attaque, la division, à la défense. Ce principe doit diriger notre conduite.

22. Avoir continuellement toute la batterie sur une aile, peut être, dans certaines circonstances, aussi défavorable, que de l'avoir constamment divisée (1). Je me déclarerai donc contre la division en demi-batteries, parce que les rapports ordinaires de combat sont de telle nature, qu'ils exigent *beaucoup* d'artillerie sur une aile, et *peu* sur l'autre, dans la proportion de 3 à 1. Je poserai comme cinquième principe que,

Trois sections seront placées sur l'aile appuyée, et une, sur l'aile découverte.

(1) La division de la batterie nous rappelle que, quelquefois, on aperçoit à chaque aile des brigades, des demi-batteries qui, lorsque les brigades se portent entre elles sur la même ligne, se joignent et forment effectivement des batteries entières dans les intervalles. Mais deux demi-batteries réunies, forment-elles en tous points, une même batterie? L'infanterie et la cavalerie accepteraient-elles sans réclamation des compagnies, des escadrons composés de moitiés étrangères les unes aux autres? Ne serait-il pas permis à l'artillerie d'élever aussi la voix dans des circonstances semblables? Une telle formation arbitraire supposerait une harmonie, une unité qui ne peut être exigée d'aucune arme.

« Comment, « m'objectera-t-on, » sur l'aile découverte ? l'aile la plus menacée? Vous placez la plus faible partie de votre artillerie, là, précisément, où il faut le plus de force?» — Oui, répondrai-je, et précisément, parce que cette aile étant la plus menacée, une batterie plus nombreuse n'aurait pour perspective qu'une retraite en masse, qui diminuerait d'autant la capacité de défense de la division, ou qui serait exposée à être enlevée, si elle s'entêtait à garder sa position.

23. Une batterie à pied n'est pas un corps tactique assez mobile, pour que l'on puisse exiger de lui tantôt ceci, tantôt cela. Elle occupe une largeur de 140 pas, et dans quelle circonstance accorde-t-on jamais, lors des formations de la division, un intervalle semblable, en prévision d'un réfugo à cette batterie? Une section au contraire, trouve place partout pour se réfugier dans les cas extrêmes, c'est ainsi que par exemple, elle peut se jeter entre deux carrés.

Quatre bataillons en première ligne, occupent un front de huit cents pas. Une batterie postée *tout entière* sur l'une des ailes de ce front pourra-t-elle dominer énergiquement la totalité de l'espace? J'en doute, parce que le maximum théorique de la portée du coup de mitraille d'une pièce de 6, n'est pas de 800 pas. Il est donc désirable que quelques pièces occupent l'aile opposée, mais une section suffira, en admettant qu'elle ne se compose pas d'obusiers, dont l'utilité, comme partie essentielle d'une batterie, a été peu reconnue.

24. Enfin la tactique de l'artillerie nous apprend que, « l'artil-
» lerie ne doit jamais déborder les autres armes, mais bien, être
» débordée par elles. » Nous croyons donc agir en rapport avec ce principe, en assignant à la section destinée à l'aile découverte, une position entre les 3me et 4me bataillons de la première ligne, et en augmentant l'intervalle de ces bataillons de la largeur d'une section. Les trois autres sections ont pour point d'appui, celui de l'aile de la division. De là, le sixième principe, dont l'application

nous semble indispensable au bon emploi de la batterie de division, et il dépendra de l'habileté du tacticien de tirer partie de ces élémens, aussi bien sous les rapports de temps que sous ceux de l'espace.

25. Ces six points principaux présentés, établiront les fondemens de la mécanique de combat d'une division d'infanterie pourvue de son artillerie.

26. Il y a communauté d'intérêt pour les deux armes, d'admettre le principe suivant :

Dans le combat de défense, l'artillerie joue ordinairement le premier rôle, et l'infanterie, le second. Cette infanterie devra donc subordonner ses dispositions à celles de l'artillerie : si elle ne le fait pas, elle ne pourra pas s'étonner que l'artillerie ne lui rende point tous les services qu'on eut été en droit d'attendre d'elle, avec une plus juste appréciation de sa puissance défensive.

Le fait sera précisément inverse, dans le combat offensif. L'artillerie ne devra se considérer que comme arme-aide, et ne jamais entraver l'infanterie par des dispositions maladroites qui troubleraient, ralentiraient ou paralyseraient son attaque ; enfin, elle devra se subordonner à elle. Le général de division ne donnera au commandant de la batterie qu'une instruction générale, et ne s'occupera plus de son action de détail. Mais aussi, le commandant de la batterie prouvera par des mouvemens conformes au but, par un tir exécuté à propos et par de bonnes dispositions, que non-seulement il sait son métier d'artilleur, mais qu'il est tacticien habile.

27. Avant de passer à un autre sujet, nous remarquerons, que quoique la batterie se trouve sous la protection générale de la division, et doive combiner ses mouvemens de manière à ne pas perdre cette protection, il est fort utile qu'elle ait des soutiens particuliers. Les meilleurs seront pris parmi les chasseurs et tireurs et, si la division en manque, parmi les voltigeurs. Le nombre de ses soutiens sera de 50. Une division qui apprécie, qui aime sa batterie, n'hésitera pas à lui donner un demi pour cent de sa propre force, pour former des soutiens particuliers.

28. Maintenant, nous allons étudier de la même manière, l'emploi de la cavalerie de division.

Spécialiser à la cavalerie une place dans la formation d'une division n'est ni possible, ni nécessaire, parce que cette cavalerie peu nombreuse, est toujours en mesure de se porter vivement et sans grands préparatifs, sur le lieu où sa présence est exigée. L'intelligence du conducteur et les rapports de combat, seuls décident de sa position. Le commandant divisionnaire n'ayant pas toujours la possibilité de lui envoyer des ordres, pour les exigences du moment, le commandant de la cavalerie devra être tacticien habile, résolu et sachant saisir toutes les circonstances, sans avoir besoin d'attendre d'instructions.

29. Cette faible cavalerie doit savoir suppléer au nombre par l'habileté et la vitesse. Une masse imposante de cavalerie peut réparer ses fautes, mais celles commises par quelques escadrons, seraient punies immédiatement de la manière la plus sensible.

30. La cavalerie de division, a cela de spécial, qu'elle ne doit exister que pour sa division. La protéger en toutes circonstances avec le plus grand dévouement, la plus grande abnégation d'elle-même, la secourir, l'aider à compléter ses succès; tel est en peu de mots son devoir.

31. Dans presque tous les livres, on trouve que la cavalerie de division ne doit pas être exposée *inutilement* au feu ennemi. Je voudrais bien savoir ce que l'on entend par ce mot *inutilement?* Tout ce qui contribue à atteindre le but du combat ne peut jamais être inutile, et qui périt en cette circonstance, meurt à son poste.

On dit aussi que la cavalerie de division peut être placée à une certaine distance de l'infanterie, parce que la rapidité de ses chevaux l'a bientôt ramenée sur le terrain d'action. Cette conclusion est souvent inexacte, car l'instant d'agir peut se présenter dans la mêlée, et si promptement, que quelques centaines de pas de plus ou de moins à parcourir, changent complétement la question. Ainsi, si l'on veut accorder à la cavalerie de division la faculté de



se couvrir par le terrain, ce ne doit toujours être qu'à la plus grande proximité possible de l'infanterie, et le *premier* principe à poser est :

La cavalerie de division doit toujours se trouver assez près de l'infanterie, pour pouvoir immédiatement prendre part au combat.

32. Il est reconnu qu'aucune cavalerie ne convient à boucher les vides de la ligne de bataille. Cette règle étant applicable à la cavalerie de division, cette cavalerie ne fera jamais partie de la première ligne. Placée entre les deux lignes, elle gênerait la seconde, il ne lui reste de position qu'en arrière de la seconde ligne, ou sur les ailes de l'ordre de bataille. De ces deux positions, la dernière est la préférable, parce que c'est sur les ailes que la cavalerie doit trouver le plus fréquemment l'emploi de son activité.

Les ailes sont appuyées, ou non. Quand toutes deux sont en l'air, il semblerait, au premier moment, avantageux de partager la cavalerie pour offrir deux soutiens, mais, sans parler des désavantages d'un démembrement, on ne doit jamais oublier que la cavalerie obtiendra toujours des résultats d'autant plus importans, qu'elle se présentera plus *inattendue*. Ainsi j'admettrai comme *second* principe :

La cavalerie de division, doit toujours, et le plus longtemps possible, être masquée aux regards de l'ennemi.

Et comme *troisième* principe :

Lorsque les ailes ne sont pas appuyées, la cavalerie de division trouve sa place la plus convenable en arrière du centre de la seconde ligne d'infanterie.

L'ordonnance, du reste, en juge ainsi. Frédéric appliqua ce principe à Hohenfriedberg et à Kunersdorf; Léopold de Dessau, à Kesselsdorf; le duc Ferdinand ainsi que les généraux français des guerres de la révolution, employèrent de même leur cavalerie. La cavalerie se place assez près en arrière de l'infanterie, pour quelle puisse agir sur chaque point au moment utile, et jusque là,

elle reste masquée. La morceler est presque toujours fâcheux, ses forces étant déja minimes; elle ne concourt au succès qu'en agissant offensivement, et l'*union* est l'âme de l'*offensive*.

33. Le fait prend un autre caractère, lorsque l'une des ailes est appuyée. Nous avons ditque de ces ailes, l'une appartenait à l'artillerie, nous dirons que l'autre est soumise à la cavalerie qui, sur elle, pourra donner carrière à son activité et remplir complétement sa destination. Sa place se trouvera en arrière du dernier bataillon do la seconde ligne. Tel sera le *quatrième* principe que nous poserons.

Il importe quo ce soit ainsi, pour le combat en général.

34. Dans le combat d'attaque, spécialement, la *cinquième* et irrévocable règle sera :

Lorsque l'infanterie se porte en avant, la cavalerie de division doit suivre. Quand cette infanterie se retire, la cavalerie marche fidèlement à son côté. Dans le premier cas, pour compléter une victoire remportée; dans le second, pour protéger l'infanterie contre la cavalerie à sa poursuite.

35. Quant à la manière de combattro, la cavalerie de division ne doit pas se conformer aveuglément aux principes qui sont excellens pour des masses de cavalerie, mais qui ne trouvent aucune application dans cette circonstance. La cavalerie de division ne doit se considérer que comme un complément du rapport de combat : elle est liée relativement, tandis que la masse de cavalerie est indépendante. Là se trouve la distinction. La masse décide, détruit; la cavalerie divisionnaire protège, préserve. L'une et l'autre cependant, ne doivent jamais engager tout leur monde à la fois, mais au contraire, garder des réserves compactes.

36. Les moments d'action pour les masses de cavalerie se présentent rarement; souvent toute une bataille n'en offre qu'*un*, tandis qu'ils peuvent so répéter dix fois dans une heure, pour la cavalerie de division. Cette cavalerie n'a pas à exécuter des attaques longues et suivies, mais courtes et énergiques, attaques de *contre-coup*, attaques *rebondissantes (Prell-Attaken)* qui se bornent à repousser l'en-

nemi. Les fruits de la victoire mûrissent rarement pour la cavalerie de division, il faudrait pour cela qu'elle se séparât de l'infanterie, ce qui serait contraire à son but. Ce n'est que lorsque l'infanterie est victorieuse, que la moisson commence pour la cavalerie de division, et jusqu'alors, elle ne doit montrer que de la patience. Cela rend le problème à la fois difficile et ingrat, et c'est pour cela qu'il ne se résoud presque jamais avec bonheur et plaisir.

37. Les Français sont maîtres en l'art de réunir habilement la cavalerie de division à l'infanterie. Un grand nombre de leurs combats présentent des exemples d'une juste application de la cavalerie comme arme-aide, combats où ils ont fait preuve de dévouement et de vaillance (1).

Dans les armées allemandes, il ne semble pas que l'on se soit pénétré de ces obligations si importantes à la tactique.

38. Voici les avantages résultant d'une réunion habile d'une brave cavalerie à l'infanterie :

1° L'infanterie peut hasarder davantage, et se montrer plus hardie.

2° L'infanterie ennemie a besoin de plus de circonspection pour ne pas devenir victime du sabre de notre cavalerie, ou bien il faut qu'elle se fasse appuyer aussi par ses cavaliers.

3° Les tirailleurs ennemis sont maintenus, et les nôtres peuvent agir plus hardiment.

4° L'ennemi doit assurer d'autant plus ses flancs.

5° Notre victoire peut être mieux utilisée, et celle de l'ennemi, moins fatale pour notre infanterie.

39. Je ne veux citer ici que quelques exemples d'une importante union de la cavalerie à l'infanterie, pris dans l'histoire de nos guerres nationales.

A Kesseldorf, les dragons de Bonin suivirent l'infanterie prus-

(1) La chose est naturelle. La cavalerie française se compose toujours mieux lorsqu'elle est près de son infanterie, que quand elle est indépendante, et cela, par des causes faciles à deviner.

sienne montant à l'assaut. L'assaut ne réussit pas, et la cavalerie saxonne exécutant une sortie impétueuse, poursuivit les cinq bataillons prussiens. Au moment où ils allaient être atteints, le régiment de Bonin se précipita sur les Saxons, les culbuta, et notre infanterie reprit l'attaque qui réussit complètement.

A Kollin, les dragons de Normann appuyaient l'infanterie du général Hütsen, dans l'attaque du village de Krzeczor, et ils firent avec eux une riche moisson de lauriers lorsqu'il fut pris.

A Hohenfriedberg, les dragons de Bayreuth utilisèrent d'une manière bien brillante le désordre causé par notre infanterie dans les rangs ennemis. Toute la cavalerie agit en cette circonstance comme cavalerie de division, quoique le nom n'en existât pas encore.

40. On entend souvent l'infanterie se plaindre de ce que la cavalerie et l'artillerie ne l'ont pas secourue convenablement; de ce que même, la première l'a abandonnée, et que partout où l'on avait besoin d'elle, elle a toujours manqué. Beaucoup de ces plaintes sont injustes, quelques unes néanmoins sont fondées.

Je crois avoir trouvé la cause principale de ces griefs dans deux remarques que j'ai faites en guerre.

1° L'artillerie ainsi que la cavalerie de division que j'observai alors, n'étaient pas bien familiarisées avec le rôle qu'elles avaient ou n'avaient pas à jouer, dans la division d'infanterie. Elles manquaient d'idées justes à cet égard, et, surtout la cavalerie, qui se considérait en quelque sorte comme sœur de l'infanterie, et ne la secondait pas avec toute la sympathie désirable. Son association n'étant que temporaire, cette cavalerie comptait les minutes de son service, et attendait avec impatience qu'on vînt la relever.

Si l'on organisait une cavalerie de division permanente, ce ne serait plus ainsi.

2° J'ai eu souvent l'occasion de remarquer que les conducteurs des deux armes-aides s'attachaient avec trop de scrupule à leurs propres troupes dont ils ne s'éloignaient point d'un pas, restant tranquillement en arrière du front ou d'une aile de l'infanterie, et ne

sachant rien de ce qui se passait devant eux. Si alors un aide-de-camp venait les chercher, ils entraient dans un monde nouveau, plein d'événemens neufs pour eux; sans connaître le terrain, l'ordre, et sans avoir le temps de se familiariser avec leurs obligations, ils couraient çà et là, sans but, et laissaient échapper le moment favorable soit de vaincre, soit de protéger.

Cet inconvénient se présentait surtout dans l'artillerie, où un petit nombre de commandans de batteries seulement faisaient exception, et reconnaissaient d'abord le terrain, afin de ne plus avoir à faire d'études lorsque les pièces étaient avancées.

41. Je crois donc pouvoir présenter en faveur des rapports tactiques, les deux observations suivantes, comme principes :

1° Le conducteur de la cavalerie de division, accompagné d'un trompette, se rend, au début du combat, sur le point qu'on peut considérer comme devant être celui de l'action de sa troupe, et d'où son regard embrasse tout le champ de bataille. Il se joint au général divisionnaire pour apprécier ses dispositions successives; de là, il envoie des ordres à la cavalerie, et lui indique d'avance la direction qu'elle doit prendre, pour, lorsque le moment viendra, n'avoir plus qu'à la lancer, en se mettant à sa tête. Ainsi il reste en communication continuelle avec les rapports généraux du combat, et il est en mesure de saisir le juste moment de l'action décisive.

2° Il en est du commandant de la batterie divisionnaire, comme de celui de la cavalerie. Il se met en communication directe avec le général, l'accompagne dans ses reconnaissances, se familiarise avec le terrain en avant et sur les flancs, reconnaît les positions les plus favorables à son arme, et apprécie les difficultés matérielles pour en instruire ses officiers. Mais si au lieu de cela, il reste enchaîné à sa batterie en arrière de la seconde ligne d'infanterie, il ne voit ni n'entend, et se trouve tout-à-fait étranger à ce qui se passe.

Lorsqu'une section d'artillerie est détachée à l'une des ailes, il lui faut un officier adroit et tacticien, qui puisse suffire à lui seul aux obli-

gations du commandement, en ne trouvant de conseils et d'ordres que dans sa propre intelligence.

12. Maintenant que nous avons reconnu les principes généraux de la part que prennent au combat l'artillerie et la cavalerie divisionnaires, il nous sera possible d'indiquer une formation normale de combat pour la division entière, formation qui doit précéder la mécanique du combat.

On peut, à cet égard, admettre trois cas principaux selon lesquels :

1° Les deux ailes seront découvertes;

2° Une aile seulement le sera;

3° Les deux ailes seront appuyées.

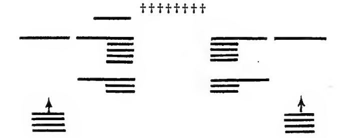
Le second cas se présente le plus fréquemment.

Lorsque les deux ailes sont en l'air :

1° L'infanterie sur deux lignes, déployée ou en colonnes.

2° La batterie en avant du front de la première ligne, et les bataillons du centre en colonnes à droite et à gauche; les soutiens particuliers de la batterie, divisés en deux troupes.

3° La cavalerie sur deux colonnes en arrière des deux ailes de la seconde ligne d'infanterie.



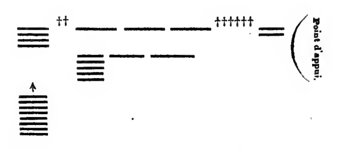
Il est clair que cette disposition est du nombre des moins favorables. Un tel ordre de bataille ne vaut jamais grand chose, puisqu'il exige que l'on offense les règles de la tactique d'une des armes, faute évidente pour ce qui regarde la cavalerie.

Lorsqu'une aile est appuyée :

1° Trois sections d'artillerie rapprochées du point d'appui et débordées par leurs soutiens particuliers.

2° L'infanterie sur deux lignes, déployée ou en colonnes; le point d'appui occupé par un détachement; le bataillon de l'extrême aile découverte en colonne, à double intervalle, et dans cet intervalle, la quatrième section d'artillerie.

3° La cavalerie en colonne en arrière du dernier bataillon.



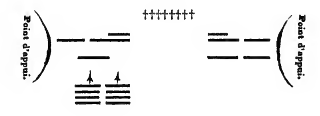
Les deux ailes étant appuyées :

1° La batterie entière en avant du centre; ses soutiens particuliers sur les deux flancs.

2° L'infanterie de la première ligne en arrière de la batterie,

à droite et à gauche, et conservant un intervalle de la largeur du front de la batterie. La seconde ligne comme la première : si elle n'a pas trois bataillons, elle divise le second en deux portions égales (ce qui pourtant n'est pas toujours bien), ou elle dispose deux bataillons à droite, et le troisième à gauche, et *vice versa*. Des détachemens occupent les deux points d'appui.

3° La cavalerie réunie en troisième ligne, sur le point le plus à couvert des feux de l'artillerie ennemie.



Cette disposition tout à fait convenable pour le combat de front, peut être réputée très forte.

Nous allons passer maintenant au combat d'une division complète, et sur un terrain ordinaire. L'influence du terrain sur les rapports du combat d'une division, sera abordée plus tard.

II.

MÉCANIQUE DE COMBAT D'UNE DIVISION.

1. *Combat défensif.*

43. Toute défense a plus ou moins pour base une disposition fixe dont la première règle doit être de placer chaque arme selon sa nature et celle du terrain, dans l'intérêt du meilleur emploi des forces.

44. La formation est le premier soin d'une division qui se défend. Elle doit être étudiée sur les points qui conduisent à la position principale, et dès qu'il se trouve plus de deux de ces points, il ne peut plus être question d'une défense forte, et rarement même, de masser l'artillerie.

L'infanterie légère occupe les postes avancés, en avant et sur les flancs. *L'infanterie de ligne* formée en masses de bataillons, protège les ailes découvertes.

L'*élite* de l'infanterie est en seconde ligne, et si l'on a suffisamment de troupes, elle prend place à la réserve.

La *cavalerie* se trouve en arrière de l'aile découverte, là où le terrain favorise une puissante sortie. En avant des lignes, sont distribuées des patrouilles et des petits postes, qui avertissent de l'approche de l'ennemi et de son ordre de marche.

C'est une exception, si la cavalerie devance les lignes et reçoit la première l'attaque. La cavalerie divisionnaire est, en général, trop faible pour ce service, qui se trouve en quelque sorte contraire à sa destination.

45. Sur un terrain très favorable, ce sont les troupes légères qui commencent l'action et qui supportent les premières attaques de l'ennemi ; on a l'usage alors de leur adjoindre deux bouches à feu. Les troupes légères se retirent en combattant sur la position principale, pour dégager le front. Nous avons donné précédemment les règles du combat défensif de l'infanterie; il ne nous reste plus qu'à indiquer la part que les deux autres armes y prennent, et le mécanisme de leur réunion à l'arme principale, l'infanterie.

46. *L'artillerie divisionnaire* ouvre son feu aussitôt qu'elle espère en obtenir de l'effet. Elle ne le dirige que sur les colonnes, sans faire attention au feu de l'artillerie ennemie. Cette règle est bonne, quoiqu'elle ne soit presque jamais suivie. Lorsque notre artillerie est avantageusement placée, ou qu'elle s'est couverte par des travaux, elle peut laisser tirer sur elle sans riposter, parce qu'il est de son intérêt de ménager extrêmement son feu, de ne pas prendre chaque attaque pour l'attaque véritable; toutefois, lorsqu'elle a reconnu qu'elle est réelle, elle doit la repousser avec la plus grande vigueur. Toutes les intentions de l'artillerie ont besoin d'être exécutées avant que la fusillade ne commence.

Il faut que l'artillerie observe préalablement à tout, et avec l'attention la plus scrupuleuse, les *instans où s'opèrent les modifications du combat*. Ces instans sont :

1° Lorsque la seconde ligne arrive au feu et relève la première;

2° Lorsque la cavalerie divisionnaire se porte en avant ;

3° Lorsque les deux autres armes entament le combat pour la défense d'un point décisif;

4° Lorsque l'ennemi abandonne l'attaque.

En toutes circonstances, le commandant de l'artillerie aura l'occasion de prouver son habileté tactique; il pourra laisser au feu une portion de sa batterie, et avancer avec l'autre pour ne pas manquer d'être puissamment actif à chaque occasion, à chaque changement de l'ordre ennemi. A cet égard, il n'existe aucune règle fixe.

47. *La cavalerie divisionnaire* doit veiller à ce que la cavalerie

ennemie ne surprenne pas notre infanterie pendant le combat. Il faut donc qu'elle soit rapprochée. Elle est destinée en outre, à opérer des sorties quand l'instant favorable se présente, c'est-à dire, lorsque l'attaque ennemie vient d'être repoussée. Cependant, il ne faut pas qu'elle s'aventure dans de longues attaques offensives; sa tache principale est de s'opposer au débordé de nos ailes par l'ennemi, pour laisser à notre infanterie le temps de défendre par un changement de front ou l'envoi de quelques bataillons, le point en péril. C'est l'instant aussi de faire marcher quelques pièces.

48. Si l'attaque ennemie est repoussée, la division rétablit son ordre le mieux possible, et ne détache que ses chasseurs pour suivre les fuyards; la presque totalité de la cavalerie divisionnaire accompagne les chasseurs. Il est dangereux de poursuivre avec de l'artillerie à pied.

Nous dirons plus tard quelle doit être la conduite de la division, lors d'une retraite.

2. *Combat offensif.*

49. Une attaque ne peut être entreprise sans avoir préalablement reconnu l'ennemi. Pour cela, on a besoin d'une partie de la cavalerie, souvent même, de la totalité de la cavalerie divisionnaire.

50. Il importe d'abord de repousser les troupes avancées de l'ennemi, et l'on emploie pour ce service deux bataillons légers accompagnés de deux bouches à feu. La cavalerie soutient le détachement, et veille avant tout, à ce qu'il ne soit pas surpris sur ses flancs. Lorsque l'ennemi s'est retiré, on emploie cette avant-garde à de fausses attaques. L'attaque réelle se forme en deux colonnes soutenues du reste de l'artillerie.

51. Avant que le feu de l'artillerie ennemie ne soit éteint, notre infanterie se gardera d'entreprendre son attaque.

L'artillerie divisionnaire est réunie, et avance immédiatement à portée des coups de haute volée. Là, elle prend position, et con-

centre son feu sur l'artillerie ennemie, pour la rendre muette, ou détourner ses coups de notre infanterie. Dans cette situation, on accorde tout le temps nécessaire à nos artilleurs pour agir avec mesure, et on les protège par deux bataillons.

52. L'infanterie alors entame son attaque. L'artillerie la suit de près, ce qui encourage les hommes : elle se divise pour accompagner en échelons les colonnes, afin que le feu continue sans s'interrompre. Par exception, elle exécute ce mouvement à la prolonge.

53. L'infanterie fait feu, ou marche à la baïonnette, lorsque l'artillerie a obtenu de bons résultats, et elle se maintient toujours à proximité de nos colonnes, attendu que la bayonnette peut agir, et que l'artillerie ne saurait éviter les balles.

54. Si l'infanterie veut se déployer et engager un combat de feu, l'artillerie se masse sur son flanc, mitraille et attend.

Mais si l'infanterie reste en colonnes d'attaque, la plus forte masse de l'artillerie prend position sur le flanc, et l'autre partie se porte à cent pas en avant pour encourager l'infanterie attaquante. Aussitot que cette infanterie croise baïonnette, l'artillerie avancée revient s'unir à celle qui est restée en arrière.

55. *La cavalerie divisionnaire* suit l'infanterie d'aussi près que possible sur l'aile dépouillée d'artillerie ou qui n'en possède qu'une section, et garantit l'attaque des menaces de flanc.

56. Si l'attaque réussit, l'artillerie et la plus grande portion de l'infanterie prennent position, et rétablissent leur ordre. La cavalerie de division poursuit d'accord avec le détachement d'infanterie légère.

Si l'attaque échoue, l'infanterie se reploie sous la protection de l'artillerie, et la cavalerie couvre ce mouvement. Aussitôt que l'ordre est revenu et que la seconde ligne est avancée, l'attaque se renouvelle jusqu'à ce qu'elle réussisse, ou jusqu'à ce qu'ayant reconnu l'affaire décidément perdue, nous soyons contraints à une retraite plus longue.

57. Ici nous avons parlé du combat de front, mais pour le faire

réussir, il sera toujours indispensable d'y adjoindre une attaque de flanc, à laquelle on n'appliquera que le quart de ses forces; car si on s'avisait d'en employer davantage, on affaiblirait trop les deux points.

Une attaque de flanc, sans artillerie, n'inquiétera pas nos adversaires, si elle n'est accompagnée de deux pièces. Néanmoins, toute la cavalerie divisionnaire ne pourrait la suivre, parce qu'elle manquerait l'attaque de front; il est utile pourtant d'appuyer de cavalerie l'attaque de flanc. A cet effet, un escadron sera détaché.

Une division ne doit jamais opérer qu'une seule attaque de flanc à la fois, sous peine de ne produire de résultat important sur aucuns points.

3. *Retraite.*

58. Dans l'hypothèse qu'il ne nous est plus possible de maintenir notre position défensive, ou que notre attaque s'est brisée contre celle de l'ennemi, la division, pour l'un comme pour l'autre de ces cas, n'aura d'autre parti à prendre que d'exécuter une bonne retraite, et elle y parviendra par l'union harmonique bien combinée des trois armes, et par la contenance ferme des troupes et de leurs officiers.

En général, il faut avoir pour règle, dans les retraites, de traverser rapidement les passages désavantageux, quels que soient leurs obstacles, et d'offrir d'autant plus de résistance sur les terrains favorables. Si l'on court sans s'arrêter, on compromet le bon esprit de ses troupes; si l'on s'arrête partout, on est détruit. Marcher et s'arrêter quand il le faut, tel est le problème que le tacticien doit résoudre.

On distingue deux espèces de combats de retraite.

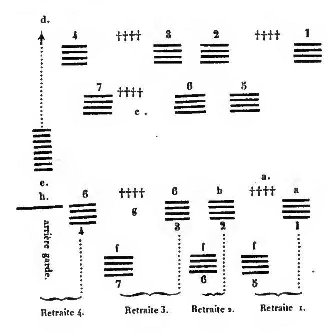
59. 1° Lorsque toute la division effectue d'ensemble la retraite, et devient ainsi sa propre arrière garde.

2° Quand la plus forte partie de la division marche sur plusieurs colonnes, et que le reste forme l'arrière-garde proprement dite.

Le second cas appartient à la petite guerre dont nous avons parlé dans le premier volume; nous nous occuperons spécialement du premier.

60. Pour introduire dans la retraite un juste mécanisme de combat, la division doit prendre des dispositions particulières qui la préparent pour toutes circonstances et sur tous terrains.

La batterie divisionnaire est indispensablement partagée, car si elle restait unie, elle pourrait être enlevée tout entière, ou bien, elle occuperait un front trop étendu pour s'encadrer entre deux bataillons.



Un bataillon de la première ligne a pour mission de soutenir la demi-batterie de droite; l'autre demi-batterie se place entre les bataillons 3 et 4.

La seconde ligne, en échiquier, est à cent pas en arrière. La ca-

valerie formée en colonne, se dispose sur les derrières de l'une des ailes.

Lorsque l'on n'est pas attaqué vivement, toute la division opère à la fois sa retraite dans cet ordre, l'artillerie est à la prolonge (1).

Lorsque l'attaque est vive, la première demi-batterie se retire d'abord à deux cents pas, emmenant avec elle le bataillon n° 1 jusqu'en 2.

La première ligne se replie ensuite jusqu'en *b*, et la seconde demi batterie, seulement jusqu'en *c*, où elle s'arrête et fait feu. Il est de règle en effet, que, précisément, lorsque l'artillerie possède, proportion gardée, plus de moyens que l'infanterie pour le combat, elle doit en grande partie se trouver toujours dans la ligne la plus voisine de l'ennemi.

Si l'ennemi rend ce mouvement difficile, la cavalerie divisionnaire opère une sortie en *d*, et se retire ensuite en *e*.

Si l'ennemi redouble ses attaques, la ligne la plus proche se déploie et fait feu, la demi-batterie mitraille.

La seconde ligne se retire avec la deuxième demi-batterie et se place en *f*; la demi-batterie prend position entre les bataillons 3 et 4 en *g*.

C'est ainsi que la retraite s'opère successivement, l'infanterie ayant toujours des tirailleurs dans ses intervalles.

61. Dans un défilé, une batterie et deux bataillons se retirent rapidement, et prennent position en arrière (retraite n° 1). Alors suivent deux autres bataillons, et une section d'artillerie (retraite n° 2); puis deux bataillons (retraite n° 3). Le dernier bataillon formant deux petits carrés, emmène avec lui la dernière section d'artillerie (retraite n° 4). La cavalerie déployée en *h*, exécute une attaque courte et véhémente, sous la protection de laquelle le reste

(1) J'ajouterai ici comme supplément à ce que j'ai dit de la prolonge, dans mon 1er volume, que quand on se sert d'elle, il faut que ce ne soit ni en montant, ni en descendant, ni en franchissant des fossés. *Probatum est.*

de la division se retire, après quoi la cavalerie effectue sa retraite, ensemble, si elle est réunie; ou en partie, si comme quelques écrivains militaires le veulent, la moitie de ses cavaliers a déjà été expédiée en arrière.

62. Sur un champ découvert, l'artillerie et la cavalerie couvrent la retraite, et l'infanterie est, à la fois, leur point d'appui et leur réserve. C'est ainsi que cela eut lieu à Fuentes de Honor en Espagne, où l'infanterie de Brunswick servit de réserve à la cavalerie anglaise, et à Éteges (1814) où le bataillon de tireurs de Silésie rendit le même service.

Sur un terrain entrecoupé, il y a d'autres principes à suivre. L'arrière-garde composée d'infanterie, ne conserve avec elle que deux canons, (les obusiers ne sauraient en tenir lieu), et la cavalerie se retire avec le gros de la batterie.

63. Il est de règle de faire opérer d'ensemble, le plus possible, la retraite de la division. Le passage des lignes retarde beaucoup, et n'a lieu que lorsque l'ennemi nous talonne, ou qu'on attend encore quelques portions de troupes éparses que l'on veut rallier. Quand ces troupes tardent trop à rejoindre, la division peut se trouver dans l'embarras et être contrainte d'engager un nouveau combat qui, si l'on prévoit son insuccès, doit décider à abandonner à eux-mêmes les détachemens retardataires, que dès-lors on peut considérer comme perdus.

64. La cavalerie divisionnaire est capable de rendre de très grands services dans la retraite, si elle est brave et active. Il n'est pas possible de fixer de règles à son action. Un œil tactique, du sang-froid, de la détermination, sont avant tout désirables. L'infanterie est souvent injuste pour elle dans ces circonstances, en voulant que son propre salut dépende complètement d'un aussi petit nombre d'escadrons. On ne devrait jamais oublier que les élémens défensifs de la cavalerie sont très faibles, et qu'après une ou deux charges, cette arme a plus diminué de forces, que l'infanterie à la suite de deux attaques.

65. Les retraites sont d'ordinaire trop lentes, et permettent ainsi à l'ennemi de les tourner et de les couper. Il faut donc faire observer tous les mouvemens de cet ennemi par des patrouilles continuelles, se méfier de sa cavalerie, mais ne pas désespérer aussitôt que quelques escadrons se montrent sur nos derrières. Souvent une attaque vigoureuse tient l'ennemi en respect pendant tout une journée. Qu'on se garde toutefois de s'arrêter sans prendre de mesures énergiques; ce serait la plus énorme des fautes. Le combat de Champaubert (10 février 1814) entre le 6me corps français, et le 9me corps russe, sous les ordres d'Atsuview, peut servir d'exemple. Les Russes y perdirent plus de trois mille hommes, et quinze canons.

La circonspection ne saurait jamais être trop grande sur un terrain entrecoupé qu'on ne peut embrasser du regard.

66. On dit qu'il est très dangereux d'avoir un défilé sur ses derrières : la position n'est pourtant pas aussi fatale qu'on le prétend, si les troupes sont bonnes et disciplinées. La précaution la meilleure est de ne point se hâter, de diminuer son front progressivement et régulièrement, et de ne pas se rapprocher trop vite d'abord du défilé. Quoi qu'il en soit, il faut toujours s'attendre à quelques pertes.

4. *Mouvemens.* — (*Évolutions.*)

67. Les mouvemens de division dont nous allons parler ici, appartiennent à la catégorie des *évolutions*. Ils consisteront, selon la nature de celles-ci, en *changemens de place*, et *changemens de front.*

Il est de règle que là où plusieurs armes sont réunies, elles doivent se soutenir et se couvrir réciproquement pendant la durée de leurs mouvemens respectifs.

Une évolution de toutes les parties de la division à la fois, n'est praticable que là où l'ennemi ne s'y oppose pas, ou bien encore, là où il n'est pas en état de l'empêcher. Au contraire, les évolutions dans la région opposante, ne peuvent s'opérer que par la réciprocité de défense entre les différentes armes.

68. Des trois armes, il n'y en a qu'une qui ne soit pas sans défense pendant la durée du mouvement, c'est la cavalerie lorsqu'elle est déployée. L'artillerie est la plus faible. Néanmoins l'adoption du système des colonnes a beaucoup simplifié et soulagé les évolutions des trois armes, et surtout celles de l'infanterie. Ce qui, autrefois, était fort difficile à exécuter pour elle, est maintenant facile. La force diminuée du régiment dans la cavalerie, et dans l'artillerie, le plus grand développement tactique, ont amené ce résultat.

On est convaincu aujourd'hui ou on devrait l'être au moins, que pour les divisions comme pour les armes isolées, les mouvemens les meilleurs sont ceux qui, sans flatter autant le regard, conduisent au but par le chemin le plus court.

Le *simple* est réputé le meilleur, et le *compliqué* porte préjudice au *fait*, bien qu'il soit incontestable qu'il embellit la *forme*.

Cette simplification des évolutions doit cependant avoir des bornes, et nous admettrons pour règle cet axiôme :

Ne jamais abréger un mouvement, au prix du désordre.

69. Les mouvemens de la division en avant ou en arrière, sont, dès que l'on est en contact avec l'ennemi, ou des attaques ou des retraites. On a déjà parlé des unes et des autres. Nous poserons en principe que l'artillerie une fois démasquée, doit agir constamment *en avant* de l'infanterie, c'est-à-dire, dans la ligne la plus rapprochée de l'ennemi, sans rester pour cela immédiatement devant notre front, ce qui sous tous les rapports, serait une faute.

A cet égard, les évolutions par demi-batteries seront conformes au but

La cavalerie, au contraire, suivra l'infanterie, ou marchera sur l'aile dépourvue ou n'ayant que peu d'artillerie.

70. Tous les changemens de front se réduisent, pour la division, à un *à-gauche*, et un *à-droite*. Dans les conversions, l'aile ou le centre est pivot : dans ce dernier cas, la dénomination de conversions sur *l'axe* est consacrée. La division ne doit pas entamer de toutes ses parties à la fois, le mouvement de conversion, car

elle serait sans aucune défense pendant toute la durée de l'évolution. Cependant, il faut mettre en marche le plus grand nombre possible des fractions, pour accélérer le mouvement. L'infanterie opèrera ce mouvement de la manière la plus convenable, par bataillons en masse qui, suivant le chemin le plus court, viendront au pas accéléré prendre place sur l'alignement nouveau.

La batterie l'exécutera par demi-batteries, quelquefois même, par sections.

La cavalerie l'effectuera par pelotons ou colonnes de division (2 escadrons de front).

La manière dont chaque arme couvrira les mouvemens réciproques, sera rendue compréhensible par les exemples qui vont suivre.

CONVERSIONS ORDINAIRES.

71. En supposant que la division est disposée comme dans un des exemples ci-dessus, l'artillerie se trouve en avant de l'aile droite, entre les bataillons 1 et 2; la cavalerie, en arrière de l'aile gauche. La division exécute un *à-droite*.

Premier période.

La première demi-batterie met sur avant-train, fait un demi *à-droite*, et prend position en *a*. Le bataillon n° 1 suit ce mouvement par un *à-droite* en colonne.

La cavalerie dépasse au trôt l'aile gauche, et se deploie en *b* (à 100 pas environ). Les bataillons III et IV marchent sur l'hypothénus. Les bataillons V et VI, toujours en colonne, font un *à-gauche*, puis un *à-droite*, et suivent les bataillons IV et III. Le bataillon VII après avoir exécuté un *à-gauche*, marche directement sur la ligne. Le bataillon II reste en place.

Deuxième période.

Aussitôt que la première batterie est en position et fait feu, la seconde met sur avant-train, exécute un demi *à-droite*, et se place en *c* à la gauche de *a*. Le bataillon II suit le mouvement. La cavalerie continue son évolution en se tenant toujours rapprochée de l'infanterie pour couvrir sa marche. Les bataillons III, IV, V, VI, ont continué leur marche, et se dirigent sur le nouvel alignement. Le bataillon VII arrive à sa distance, fait un *à-droite*, et marche en avant.

Troisième période.

Dès que la demi-batterie *c* s'est établie, la demi-batterie *a* et le bataillon I se portent sur le nouvel alignement *A*, le bataillon II prenant la gauche de l'artillerie, la cavalerie avance en même temps que les bataillons, et se déploie en *d*, en avant du bataillon IV, lorsque la conversion est terminée.

Quatrième période.

Lorsque la demi-batterie A est en position sur le nouvel alignement, la demi-batterie *c* et le bataillon II s'y portent aussi.

(cette demi-batterie en B). Les bataillons arrivent successivement sur l'alignement et s'y établissent. Le bataillon VII exécute encore un *à-droite*. La cavalerie en *d* fait un demi tour à gauche, se ploie en colonne, et se replace dans son premier rapport en *c*.

Calcul du temps.

Le front de la première ligne occupe environ 700 pas. Le bataillon IV (le plus éloigné), parcourt une distance de 1,000 pas en 9 minutes environ. Toute l'évolution ne demandera pas plus de temps.

Cette manière de converser a le désavantage de placer les bataillons en marche derrière les batteries faisant feu : on divisera de la manière suivante :

72. La division exécute un *à-droite*.

Premier période.

La première demi-batterie met sur avant-train, et marche en *a*. Le bataillon I fait demi-tour et suit le mouvement. Le bataillon II reste en place. Les bataillons III et IV se mettent en marche sur la diagonale, comme dans l'exemple qui précède. La seconde ligne fait un *à-gauche* par colonnes, un *à-droite*, et suit la première ligne. Lorsque la demi-batterie est arrivée en *a*, les bataillons V, VI, VII, sont déjà hors de la région du feu dirigé sur la batterie. La cavalerie se conforme à ce qui a été dit dans l'exemple précédent.

Second période.

La seconde demi-batterie se porte en *b* sur l'alignement de *a*; le bataillon II fait un changement de direction à droite, et suit le mouvement. Le reste s'exécute comme dans les précédens exemples. La division alors a perdu un espace de 150 pas à sa gauche, mais elle l'a gagné à droite; et si ce fait a peu d'importance, il n'en résultera pas moins qu'aucun bataillon ne sera plus exposé au feu de flanc ennemi.

La durée de l'évolution est diminuée d'une minute et demie, parce que les bataillons IV et VII font moins de chemin.

73. Les *conversions sur l'axe* sont encore plus rapides, et par conséquent plus favorables. Admettons que la batterie se trouve au centre de la division, et la cavalerie, aux deux ailes. La conversion doit avoir lieu à gauche.

Premier période.

La cavalerie de l'aile gauche fait un demi qnart *d'à-gauche*, et se déploie en *a*. Le bataillon IV fait demi tonr, et se dirige à gauche. Les bataillons V et VI exécutent de même nn demi-tour et un *à-gauche* en colonnes, et entament rapidement la marche. Le bataillon 1 se porte en avant et à gauche. La batterie reste au feu, soutenue par les bataillons II et III. La cavalerie de l'aile droite se porte en avant au trot, exécute un demi quart *d'à-gauche*, et se déploie en *b*. Le bataillon VII fait par le flanc droit, et *tête de colonne à gauche*.

Deuxième période.

Aussitôt que le bataillon IV a dépassé la cavalerie *a*, la seconde demi-batterie met sur avant-train, et fait nn *à-gauche* en *c*. La pre-

mière demi-batterie dirige son feu à gauche. Le bataillon III fait demi-tour, un *à-gauche*, et se porte en avant. Le bataillon II reste encore en place; tous les autres sont en marche. La cavalerie *a* fait demi-tour, et accompagne les bataillons III et IV jusqu'en *d*.

Troisième période.

Aussitôt que la demi-batterie *c* est en position, l'autre demi-batterie exécute son *à-gauche* et se porte en *e*, accompagnée du bataillon II. La cavalerie de l'aile droite couvre ce mouvement en marchant en *f*. Les bataillons arrivent en même temps que la première demi-batterie, sur la nouvelle ligne. La cavalerie se place en *g*.

Calcul du temps employé.

Les bataillons des ailes sont à 350 ou 400 pas du pivot, et ont à parcourir une distance de 550 à 600 pas. La conversion durera donc 5 minutes. Si les bataillons I, VI, VII exécutent rapidement leur mouvement, et si les bataillons III, IV, V ne hâtent pas trop le leur, aucun des bataillons, excepté le II, ne souffrira du feu ennemi dirigé sur nos batteries.

74. Lorsqu'une section de la batterie se trouve à l'aile opposée, il est d'autant plus facile de couvrir la conversion. Le principe est toujours le même.

Une dernière observation à cet égard : tout changement de front divisionnaire doit commencer par un mouvement offensif de la cavalerie.

5. *Combat contre la cavalerie.*

75. Dans le premier volume, nous avons dit quelle formation l'infanterie devait adopter pour combattre la cavalerie; il ne nous reste qu'à indiquer la part que prennent, à ce combat, la cavalerie et l'artillerie de division.

Il ne faudra pas trop compter sur la cavalerie divisionnaire. Cette faible cavalerie n'étant nullement en rapport de force avec

l'ennemi, et ne pouvant s'éloigner de l'infanterie sans courir le risque d'être immédiatement écrasée, prendra position au centre de la seconde ligne, pour être, de là, à même d'utiliser les momens favorables ou de chercher un réfuge entre les carrés, si elle est en péril.

76. La conduite de l'artillerie divisionnaire sera soumise à des règles plus certaines. (Je les ai indiquées dans mes *Vues*, etc., page 168.) Il a fallu plusieurs années avant que les idées émises pour la première fois dans cet ouvrage aient été adoptées. Qu'il me soit permis de les résumer ici.

1° La batterie divisionnaire ne peut plus rester sur les ailes dès que la division forme ses carrés.

2° La batterie se divise par sections.

3° Trois de ces sections se placent en première ligne entre les carrés.

4° La quatrième section se dispose en seconde ligne, comme réserve disponible.

5° Les trois premières sections, selon les circonstances, se mettent à la prolonge, mais la quatrième reste toujours sur avant-train.

6° Dans les mouvemens rétrogrades, les trois premières sections font constamment partie de la ligne la plus rapprochée de l'ennemi.

7° Les sections ne se placent jamais que dans les parties intérieures de la ligne, et chacune d'elle s'attache intimement à un carré.

IV ++ III ++ II ++ I

b a c

++ a

VII VI V

f e

1 2 3 4

La section disponible peut être employée sur l'un des flancs, si la cavalerie ennemie menace d'une attaque. Ainsi, cette section se porte en *a* ou en *b*, faisant face à droite ou à gauche.

77. Supposons qu'elle se soit portée en *a*, et que la première ligne se retire par la seconde.

La section en *a* s'attachera en *e* au carré 1; la première section remplacée, s'attachera en *c* au carré V ; le seconde section unie au carré III, s'attachera en *d* au carré VI ; la troisième accompagnera le carré IV, se placera en *f* (carré 4) et fera feu en avant et sur le flanc gauche des carrés 4 et VII.

Le commandant de la batterie aura besoin d'une grande activité ; il devra se porter d'une section à l'autre, pour encourager nos troupes, observer la marche du combat et trouver les circonstances d'agir avec intelligence et résolution.

78. L'usage plus fréquent de l'artillerie à cheval, comme nous l'avons déjà remarqué, a rétabli en quelque sorte l'équilibre du combat entre la cavalerie et l'infanterie, sur un terrain ouvert. Lorsque l'infanterie n'est pas elle-même soutenue par des pièces, elle ne peut conserver aucun espoir de résister au sabre de la cavalerie dont l'action victorieuse a été préparée par la mitraille de son artillerie. Il y a donc double obligation pour l'artillerie divisionnaire d'appeler à son aide toutes ses forces tactiques. Pour confirmer cette assertion, je citerai un exemple qui me semblerait douteux, s'il n'était affirmé dans une lettre écrite le 10 juin 1793, par le général autrichien Schroder au duc de Brunswick.

Au combat d'Arlen (9 juin 1793), 1,500 Autrichiens fermés en carré furent attaqués par 400 carabiniers français. Les forces étaient évidemment trop inégales pour que les carabiniers, malgré toute leur bravoure, pussent réussir, à moins qu'un nouveau poids ne vînt se poser dans la balance. Plusieurs charges s'étaient brisées, inutiles contre les vaillantes bayonnettes autrichiennes, lorsque le colonel français Sorbier amena une demi-batterie *d'artillerie vo-*

lante, et la mit en batterie à 50 pas du carré. La lettre affirme que ce mouvement audacieux fut opéré au galop, que chaque pièce fit feu une fois, et que le carré, enfin ouvert par la mitraille, fût vaincu par un ennemi pourtant si inférieur en nombre. Il est croyable que si, au lieu de se tenir lourdement en une seule masse, les 1,500 Autrichiens eussent formé trois petits carrés, qu'ils eussent eu en outre pour les appuyer une demi-batterie agissant comme nous l'avons indiqué précédemment, les carabiniers n'auraient pas sans beaucoup de peine inscrit un tel succès dans leurs annales! C'est au moins mon opinion. Que l'infanterie qui parle de son invincibilité contre les attaques de la cavalerie, soit bien convaincue qu'elle n'est que le résultat de sa réunion avec son arme-sœur, l'artillerie brave et tactique.

6. *Se faire jour ; masses de division.*

79. Le lecteur se souvient de la formation indiquée pour l'infanterie qui veut se faire jour. Nous avons dit (*Petite Guerre*, § 220) comment une infanterie peu nombreuse, soutenue de quelques pièces, devait agir dans une circonstance aussi dangereuse et aussi belle à la fois. Il ne reste plus qu'à examiner ce qu'ont à faire la cavalerie et l'artillerie adjointes à des masses plus considérables.

80. La cavalerie divisionnaire, dans la plupart de ces cas, jugera d'avance le parti qu'il lui convient de prendre. Ou elle sera écrasée, ou elle se séparera à dessein de l'infanterie, pour exécuter sa sortie à part. Les cavaliers qui ne pourront s'unir à la masse, se réfugieront entre les carrés.

81. Deux chances existeront pour l'artillerie divisionnaire.

1° Ou elle sera complètement passive, et sera sauvée par l'infanterie;

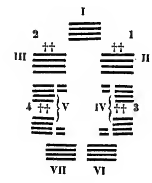
2° Ou elle prendra vigoureusement part à l'action.

Pour une artillerie ayant conservé tous ses moyens, la dernière résolution sera la meilleure ; mais pour celle qui a perdu la moitié

de ses hommes, et dont les pièces sont traînées par trois ou même deux chevaux, elle fera mieux de renoncer à toute coopération active, si elle ne veut compléter sa perte.

Dans ce cas, une masse épaisse couvrira la batterie disposée sur quatre pièces de front (1) et marchant au centre de la division, les canonniers ayant l'œil sur leurs canons, afin que la marche n'en soit point interrompue.

82. Si au contraire, la batterie prend part à l'action, elle sera divisée par sections dont deux sur le front de la division, et deux sur les flancs. Avec 7 bataillons, on aura la formation suivante :



Pour ne pas occuper trop d'espace, les pièces resserrent leurs intervalles, ce qui empêche qu'elles soient mises à la prolonge. Durant

(1) Quatre pièces ainsi disposées occupent un front de 20 pas seulement, et une profondeur de 16.

la marche elles restent de front; pendant les haltes elles se mettent en batterie à droite et à gauche.

Les sections de tête déploient la plus grande activité.

1° *Sur le front*, elles marchent à droite et à gauche du bataillon 1, à hauteur de son premier rang.

2° *Sur les flancs*, pour seconder les sections 3 ou 4, elles font demi-tour, et se portent jusqu'aux angles extérieurs des bataillons de flancs.

3° *Diagonalement*, entre les bataillons de tête et ceux de flancs, I et II, I et III.

Les sections de flancs sont aussi actives.

1° *Sur le flanc*, par un *à-droite* ou un *à-gauche*, elles font face à l'ennemi.

2° *Sur le front*, elles secondent les sections 1 et 2, se portent en dehors de 15 à 20 pas, exécutent un *à-droite* ou un *à-gauche*, et font feu, non pas à mitraille, mais seulement à boulets.

3° *En arrière*, lorsque l'ennemi attaque de ce côté, elles exécutent le même feu.

Lorsqu'elles sont menacées d'un combat corps à corps, les bayonnettes des carrés les protègent.

Enfin, nous remarquerons que les pièces doivent toujours être chargées, celles de tête à mitraille, celles de flancs à boulets.

Si l'on est contraint d'en abandonner une, on sauve toujours l'avant-train et l'ègouvillon.

Il est très-dangereux de recevoir les caissons dans l'intérieur des carrés; car s'ils y éclatent, la perte de toute la division peut s'en suivre. Les caissons d'obusiers présentent moins de péril. Il est de règle de toujours faire sauter les caissons qu'on abandonne.

83. On ne saurait spécifier tous les cas qui exigent telle ou telle disposition des sections. La nature de l'attaque ennemie, la résolution des troupes, l'habilité de nos officiers d'artillerie décideront.

Toutefois, il n'y a qu'une artillerie vraiment tactique et dégagée de toute entrave routinière, qui soit apte à remplir le rôle actif que je viens d'indiquer; une artillerie *ordinaire* se résignera au rôle passif tracé au commencement de ce chapitre.

TACTIQUE

D'UN CORPS DE CAVALERIE

COMPOSÉ DE DEUX DIVISIONS.

« Les formes sont bonnes, lorsque, par leur
» emploi, l'élément spirituel se développe à un
» plus haut degré. »

COMTE DE BISMARK.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

84. L'idée de réunir plusieurs régimens de cavalerie en un seul corps, et d'employer ce corps, aux jours de bataille, comme une force indépendante, prit naissance dans les nouvelles guerres, à Fleurus (1793). Depuis cette époque, l'armée française généralisa de plus en plus l'application du principe.

Il est vraiment extraordinaire qu'un système aussi fécond en résultats ait été abandonné en 1796 par l'armée de Sambre-et-Meuse, qui distribua de nouveau sa cavalerie dans les divisions d'infanterie. Ce ne fut que lorsque Hoche prit le commandement, que les corps de cavalerie reparurent ; toutefois après avoir subi une modification. Les régimens furent réunis par armes, sous un même chef.

85. Dans la main de Napoléon, les corps de cavalerie devinrent des instrumens terribles et d'un poids bien puissant dans la balance des combats. Si Napoléon avait possédé une cavalerie qui eût valu matériellement la moitié de celle de ses adversaires, l'histoire eût enregistré ses prodiges au nombre des plus incroyables.

86. Napoléon a dit plusieurs fois qu'il ne fallait pas diviser la cavalerie; à cet effet, il tint toujours la grosse cavalerie groupée comme réserve, et ne la présenta au combat qu'à l'instant décisif. Aussi, s'est-il beaucoup plaint de ce qu'à Waterloo, on l'engagea, contre son ordre, trop prématurément au combat ; et attribue-t-il à cette désobéissance la perte de la bataille. Ce point historique n'est pas à discuter ici ; bornons-nous à reconnaître que l'Empereur avait le secret de la juste application des grands corps de cavalerie.

Les armées des autres puissances de l'Europe ont progressivement adopté ce principe sanctionné par l'expérience, sans que cependant l'histoire nous fournisse la preuve que le principe en lui-même ait été parfaitement compris.

87. Si l'on observe d'un point de vue tactique la création des grands corps de cavalerie, elle apparaît immense et imposante. Lorsque les meilleures dispositions deviennent inutiles, que les efforts se brisent contre des obstacles presque surhumains, le tacticien alors appelle son corps de cavalerie, le jette dans la lice et lui impose la tâche de porter les derniers coups.

Toutes les troupes sont précieuses au tacticien; mais aucune ne l'est autant que la réserve de cavalerie, qu'il doit bien ménager pour la fin du combat.

88. Jadis, lorsque la cavalerie était placée exclusivement sur les ailes, il n'y avait rien d'extraordinaire à la voir entamer le combat. Aujourd'hui, la dénomination de *cavalerie de réserve* indique que son rôle est changé, quoique l'histoire des nouvelles guerres présente malheureusement plusieurs exemples du contraire.

89. Le principe de n'amener la réserve de cavalerie au combat qu'au juste moment, et le plus tard possible, n'implique pas que cette réserve doive attaquer aveuglément. Les tacticiens sans savoir se représentent l'arme comme une meute de chiens courans qu'on n'a qu'à découpler, et ils ne se figurent pas que *plus on attend de la cavalerie, plus on doit la faire mouvoir d'après un plan régulier*. Ce n'est pas comme un essaim sauvage qu'elle se précipite sur l'ennemi, c'est comme un ressort de bonne trempe, bien réglé, bien tendu et qui, lâché, exerce une puissance effrayante et irrésistible. Pour accomplir cette mission sur le point et au moment important, la cavalerie a besoin d'un chef, homme de génie, qu'il est fort rare de trouver et qui lui manque souvent. L'attaque de la cavalerie est presque toujours abrupte; les résultats sont immédiats. Elle réussit ou échoue (1). La persévérance, d'un prix si haut et si glorieux pour les autres armes, n'est pas son fait. Le général en chef ne peut indiquer d'avance, qu'imparfaitement, *où* et *contre qui* la cavalerie doit agir; *comment* et *quand* l'action doit avoir lieu. Il n'y a que le général de cavalerie auquel il soit permis de préciser, et sa devise doit être : « Ce qui a été négligé à » l'instant favorable, l'éternité ne peut le rendre. »

(1) Frédéric avoue qu'à la bataille de Molwitz, croyant rallier sa cavalerie comme on rappelle une meute de chiens, il fut entraîné dans sa déroute jusqu'au centre de son armée, où, seulement, il parvint à réunir quelques escadrons qu'il ramena à la droite de ses lignes.

90. C'est à la tactique seule de résoudre le problème : la mécanique sage et juste du grand combat de cavalerie est son fait principal, et en même temps, son point le plus élevé. Le tacticien qui parvient à vaincre ces obstacles est un être privilegié dont le génie exalte les cœurs, et en présence duquel la postérité s'incline respectueuse et pleine d'enthousiasme. Qu'on se rappelle Seidlitz à Roszbach !

« La plus grande des difficultés est de trouver des conducteurs » aux corps de cavalerie ! », a dit encore le comte de Bismark.

91. Depuis l'art moderne, les esprits les plus ingénieux ont cherché le secret de la mécanique de combat d'un corps de cavalerie. Les livres écrits sur cette matière ont peu satisfait, car la question est toute d'*invention* et non de *calcul*. La science suffit pour le calcul ; l'invention veut le génie !

Les généraux de cavalerie de Napoléon ont quitté la scène sans nous léguer, sans remettre en nos mains la clé de la mécanique du combat des masses à cheval. Le comte de Bismark nous promet un livre que nous attendons avec impatience.

Si on plaçait le comte de Bismark à la tête d'un corps, ne fût-ce même que sur le terrain d'exercice, il éclairerait peut-être bien des règles douteuses (1).

92. La réunion de l'artillerie à cheval à une nombreuse cavalerie, n'a pas encore eu lieu en temps de la guerre. Si j'indique à grands traits ses obligations, il faut, premièrement, que l'on ait

(1) Les progrès les plus décisifs pour la fondation et la fixation des vrais principes du grand combat de cavalerie, se sont certainement faits en Prusse. Ce qui a eu lieu ailleurs, ne peut en rien se comparer aux exemples que, depuis 1821, Berlin a présentés trois fois. Je ne crois pas cette assertion orgueilleuse, car les tacticiens de toutes les nations ont pu assister aux exercices de notre cavalerie qui manœuvre en plein champ, et non derrière la muraille chinoise.

adopté les principes généraux sur lesquels cette réunion doit reposer, principes que j'ai émis dans ma *Science du Combat, etc.*, et dont je vais donner un extrait.

I. L'artillerie à cheval possède à la fois l'élément offensif et l'élément défensif ; en d'autres termes, elle est aussi propre à la défense qu'à l'attaque, bien que l'élément défensif soit prédominant en elle.

II. Il en résulte que l'artillerie peut et doit seconder l'attaque de la cavalerie, dans un grand nombre de cas ; et que, dans un bien plus grand nombre d'autres, elle peut et doit renforcer la défense.

III. Dans l'attaque, l'artillerie subordonne ses mouvemens aux évolutions de la cavalerie ; dans la défense, le contraire a lieu.

IV. Si l'artillerie à cheval *prépare* l'attaque de la cavalerie, il faut qu'elle fasse attention à deux choses :

a. A n'être pas entravée dans le choix de ses formations par la cavalerie.

b. A obtenir de la cavalerie le temps de se mettre en action et de tirer au moins cinq coups par pièce.

V. L'emploi des pièces réunies en masses (ordre serré), appartient au combat d'attaque. Celui des pièces divisées (ordre dispersé), rentre dans la catégorie du combat de défense.

Les règles générales ne renfermant que des principes fondamentaux, c'est au génie, à la perspicacité du conducteur d'y introduire les modifications convenables.

I.

FORMATION D'UN CORPS DE CAVALERIE.

1. *Composition, force.*

—

93. Quoique le comte de Bismark soit partisan des brigades fortes chacune de trois régimens, les brigades par armes et composées de deux régimens, valent mieux : on les divise en *lourdes* et *légères*.

Une brigade de grosse cavalerie comptera deux régimens de cuirassiers ou de lanciers. Une brigade de cavalerie légère, deux régimens de dragons ou de hussards.

Douze régimens de cavalerie (7,500 chevaux), forment le chiffre le plus convenable d'un corps de cavalerie. C'est celui qu'admet le comte de Bismark.

Ce corps se composera de

4	Régimens	de cuirassiers.
4	—	de lanciers.
2	—	de dragons.
2	—	de hussards.

Disposés en deux divisions, chacune

d'une	brigade	de cuirassiers.
id.	—	de lanciers.
id.	—	légère.

Le corps s'échelonnera sur trois lignes :

La 1re	composée	de 4 régimens légers.
La 2me	—	de 4 régimens de cuirassiers.
La 3me	—	de 4 régimens de lanciers.

94. Cette formation repose sur l'idée que chaque division est sur trois lignes; les deux divisions se touchant par leurs ailes intérieures. Mais la tactique exige que chaque ligne ait son commandant particulier. Il faut donc satisfaire à cette régle par un bon choix d'officiers supérieurs.

« Un tel corps se présente comme un guerrier bien armé, qui, « par sa belle tenue, gagne déjà l'estime de son adversaire et la « confiance de son ami ; » a écrit le comte de Bismark.

95. Un corps de cavalerie de 12 régimens a besoin d'être appuyé de 24 à 32 pièces d'artillerie à cheval, formées de 3 ou 4 batteries (1). Chaque division en possède une, et une ou deux restent en réserve. Les batteries ont des soutiens particuliers composés de tireurs à cheval, au nombre de 100 pour chaque batterie en ligne, et de 50 pour chaque batterie de réserve.

2. *Réunion.*

96. Rendu sur le terrain qu'il doit considérer comme le point de départ de son action, le corps de cavalerie se massera en *colonne*, chose facile, puisque les boulets ne l'incommoderont pas encore.

Si le corps s'est formé en colonne par régimens, son front sera de 4 escadrons, plus les intervalles; sa profondeur égalera celle de 12 escadrons en colonne serrée.

Si on suppose le régiment fort de 625 chevaux et à pelotons de 18 files, le corps, exception faite de son artillerie, occupera un carré d'à-peu-près 350 pas de largeur et 280 de profondeur.

L'artillerie se disposera en colonne par batterie en avant, en arrière ou sur les flancs de la cavalerie; enfin, où elle trouvera place. Elle devra remplir un espace de 40 pas de largeur sur 140 de profondeur.

(1) Voyez l'*appendice* à ce chapitre, § 104.



3. *Formation fondamentale au début du combat.*

97. Dans le premier volume, le chapitre qui traite de la réunion de la grosse cavalerie à la cavalerie légère, contient les diverses espèces de formations des avant-gardes de cavalerie; elles sont ici parfaitement applicables, les principes étant les mêmes.

Je n'y ajouterai qu'une seule disposition en vertu de laquelle chaque régiment de la ligne légère porte en avant ses escadrons des ailes, qui, à leur tour, se font devancer par leur 4mes pelotons formant une ligne de tirailleurs. Les autres lignes conservent leur distance de 400 à 500 pas en arrière de la ligne légère, et sont ployées en colonnes serrées par régiment (1).

98. Si les circonstances commandent de joindre quelques pièces à l'avant-garde, une section ou une demi-batterie marchent en avant sur chaque aile de la ligne des flanqueurs, et non en s'ouvrant un chemin dans l'intérieur de cette ligne. Les sections ont avec elles leurs soutiens spéciaux. La ligne des tirailleurs se développant sur un front de plus de 1,200 pas, ne peut être entièrement couverte par le feu des pièces des ailes, et il est des cas où le centre réclame de l'artillerie. Alors, c'est à la réserve qu'on emprunte une demi-batterie, ou même une batterie tout entière. Je crois utile ici d'établir un fait d'une grande importance pour la mécanique de combat d'un corps de cavalerie et de rappeler :

Que sans une nécessité pressante, l'artillerie ne doit pas être placée en avant du front de la cavalerie. Qu'on se souvienne de ce grand axiôme, car si on l'oubliait, inévitablement il exposerait la cavalerie à être décimée par les boulets ennemis.

99. Si l'occasion se présente où l'artillerie a pour mission de prendre une position centrale, il faut alors que le tacticien cherche les

(1) Il n'est pas nécessaire de faire avancer toute la ligne légère pour former l'avant-garde. Dans un grand nombre de combats, un ou deux régimens suffiront.

meyens de garantir la cavalerie des dangers dont j'ai parlé ci-dessus. Pour arriver à ce but, on a denx moyens.

1° Ou l'on augmonte le front de la division de tout l'espace occupé par les pièces;

2° Ou les escadrons sur lesquels frapperait le feu ennemi se ployent en colonnes à droite et à gauche, en arrière de la ligne, et ainsi, laissent le champ libre aux boulots.

Le premier de ces moyens sera toujours préférable, dès que l'en prévoira qne l'artillerie veut conserver une positien centrale pendant toute la durée du cembat. Le second sera mis en œuvre, lorsque cette position centrale ne devra être tenue que momentanément.

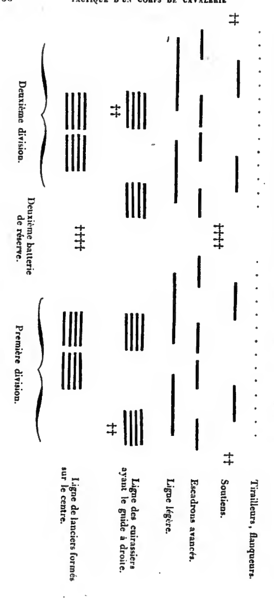
Jo voudrais que l'on se pénétrât bien de ces principes dont l'application accoutumerait la cavalerie à son union tactique avec l'artillerie, et ferait cesser à jamais des plaintes souvent justes, plaintes qu'inspire à la cavalerie l'inutilité des pertes cruelles qu'elle éprouve, par la proximité mal entendue de l'artillerie.

100. Pour aucune arme, la formation première ou fondamentale n'a plns d'importance que pour la cavalerie, car si cette formatien est fausse, le combat peut être désorganisé avant même qn'on ait mis le sabre en main. Les disposition qui ont besoin d'être changées au moment de l'action ne valent rien, et les fautes commises contre l'ordre fondamental ne se rachètent pas.

101. En réunissant ce que nous venons de dire à ce qne nous avons indiqué dans le premier volnme, et en établissant ces données sur de larges bases, il nous est possible do faire connaître la formation d'nn corps de cavalerie uni à son artillerie à cheval, et de la rendre plus sensible eucore par une figure. Lo lecteur attentif n'a pas besoin d'explications plns amples, car les signes dont nous neus servons lui sont déjà connus (1).

(1) Pour simplifier l'exemple, les batteries ne sont indiquées que par quatre signes, ++++; les demi batteries, que par deux ++; les soutiens particuliers ne le sont pas.

Formation d'un corps de cavalerie dont l'avant-garde est soutenue par deux batteries à cheval.



Le ployement ou déployement de la ligne de cuirassiers dépend des rapports du combat. (1er vol., § 383). Le mouvement s'entame d'habitude par la droite.

La ligne de lanciers reste en toutes circonstances en colonnes, parce qu'elle doit être préparée à deux choses : 1° à recevoir la ligne de cuirassiers renversée ; 2° à sortir pour un combat de flancs. Si l'on prévoit ce dernier cas, on place dès le début, la brigade de lanciers en arrière des ailes de la ligne des cuirassiers qu'elle déborde quelquefois. Dans notre exemple, le mouvement commence par le centre, c'est-à-dire, que le premier et le troisième régiment de lanciers exécutent partiellement une manœuvre *à gauche*, et le second et quatrième, une manœuvre *à droite*. Cela du reste a peu d'importance, mais ce qu'il faut soigneusement observer, ce sont les intervalles de déployement.

102. Le lecteur sera surpris peut-être de la répartition que je fais de l'artillerie à cheval. Je vais expliquer les raisons qui me font agir de la sorte.

Il ne me semble pas conforme au but de la guerre de soumettre l'action de l'artillerie à celle de certaines parties de troupes, et je crois plus convenable de la lier à l'ordre général de bataille et aux rapports du combat lui-même. Par exemple, toute avant-garde n'exige pas le même nombre de pièces. Si la ligne légère traîne après elle de l'artillerie, rien n'est moins rare que de la voir la mettre aussitôt en action ; que cette action soit ou non utile. Dès le début, on enlève au commandant de l'artillerie la possibilité de disposer de ses pièces. Voilà pourquoi je ne donne qu'une batterie à chaque division, lui laissant le libre arbitre d'en user soit sur la ligne légère ; soit sur l'une des deux autres lignes ; mais je conserve deux batteries en réserve et à la disposition du commandant en chef qui les applique selon le besoin, en se servant de l'intermédiaire du commandant supérieur de l'artillerie.

La disposition de l'artillerie, dans notre exemple, s'est faite selon ces idées que je développe comme il suit :

La 1re division a envoyé une demi-batterie à l'aile droite de son avant-garde, et a laissé l'autre en arrière de l'aile droite de ses cuirassiers.

La 2me division a exécuté le même mouvement par la gauche.

La réserve d'artillerio se compose de deux batteries, dont l'une a été détachée à l'avant-garde, parce que nous supposons que le combat l'exigo, et l'autre est placée, tout-à-fait indépendanto, à la réserve.

Si l'avant-gardo ne reçoit qu'une batterie, les deux batteries de réserve suivent en colonne derrière le centre du corps : si elle n'en reçoit pas du tout, les batteries divisionnaires marchent en arrière de chaque ailo de la ligne de cuirassiers.

103. On demandera peut être pourquoi je place la 2me batterie de réserve en arrièro du centre, et dans la direction du feu dirigé sur la 1re batterie centralo d'avant-gardo, quoique j'aie établi un principe contraire à cet exemple. Je répondrai qu'ici, le cas n'est pas le même, et j'inviterai en outre à calculer les distances.

Les soutiens des tirailleurs sont à 100 ou 150 pas en avant des premiers escadrons qui eux-mêmes, se trouvent à une distance semblable des régimens légers. Les cuirassiers se placent à 400 ou 600 pas en arrière de la ligne légère, et les lanciers à une distance égale des cuirassiers. Ainsi, la batterie centrale qui est au feu est éloignée de 1,200 ou 1,500 pas de celle de réserve, et l'ennemi est à 800 ou 1,000 pas plus loin. Il n'est donc pas vraisemblable que les boulets puissent atteindre cette réserve.

4. *Appendice à la disposition de l'artillerie à cheval.*

104. On peut modifier ainsi qu'il suit la formation précédente :

1° Les deux batteries de la ligne, chacune de 8 canons (sans obusiers) ; une batterie de réserve, même composition ; une seconde batterie de réserve de 8 obusiers.

2° Une seule batterie de réserve composée de 4 canons et de 4 obusiers.

3° Un batterie et demie de réserve ; la batterie de 8 canons, la demi-batterie de 4 obusiers.

De ces dispositions, la première est la plus complète ; la troisième, la plus économique[1]; la denxième tient le milieu entre les deux autres. Toutes trois ont l'avantage que les batteries de la ligne, en détachant une section chacune pour atteindre des buts spèciaux, restent toujours fortes de 6 canons. Mais là où le besoin d'obusiers se fera sentir, deux ne snffiront pas, et on sera contraint d'en emprunter à plusieurs batteries, ce qui aura l'inconvénient grave du démembrement. La disposition première extirpo radicalement dans sa racine ce vice que les deux antres ne font que pallier. L'organisateur choisira.

III.

MÉCANISME DE COMBAT D'UN CORPS DE CAVALERIE.

1. *Combat de front. Attaque.*

105. Incertain encore de la position de l'ennemi, on avance dans l'ordre ci-dessus, et on le reconnaît sous la protection de l'artillerie d'avant-garde et du combat de tirailleurs.

L'ennemi est-il déjà formé? ou seulement, se déploie-t-il? Admettons le premier cas.

Premier cas principal.

106. Attaquer un ennemi formé avec notre cavalerie légère, serait peu utile; il vaut mieux faire agir immédiatement notre grosse cavalerie, ce qui sera d'autant plus possible, si nous n'avons qu'une brigade légère à l'avant-garde. Voici comment nous opérerons.

La ligne de cuirassiers se déploie, les tirailleurs sont rappelés et la cavalerie légère se porte, en colonnes par divisions, à 200 ou 300 pas en arrière des lanciers, et reste là sans se déployer. Les cuirassiers en colonnes par divisions, n'exécutent leur déployement qu'après le passage de la première ligne en arrière. Aussitôt en ligne, les cuirassiers attaquent. S'ils réussissent, nous ne perdons pas de temps, comme autrefois, à envoyer chercher la cavalerie légère pour poursuivre, parce que la poursuite étant courte, les cuirassiers s'en chargent, en y détachant leurs quatrièmes pelotons.

S'ils échouent, ils trouvent dans les larges intervalles de la ligne des lanciers, l'espace nécessaire à leur retraite. Mais ces lanciers ainsi que la cavalerie légère sont en colonnes, et en conséquence, ne se trouvent nullement sur la défensive ni l'offensive. Il pourrait donc être utile de les déployer à l'instant où les cuirassiers entament leur attaque, et d'établir en outre, pour tout le corps ou par brigade, des flancs défensifs (Tom. I. § 475), formation qui rendrait libre, sur le centre, un vaste espace précieux pour la retraite des cuirassiers. Si l'ennemi poursuivait trop loin et s'engageait dans le passage, les flancs défensifs, par un *à-droite* et un *à-gauche* le recevraient, tandis que les escadrons de lanciers déployés, donneraient au trot et attaqueraient, soit en marchant droit devant eux, soit en appuyant sur le centre ou vers l'une des ailes, conformément au but du combat.

Il serait peut-être avantageux alors de faire avancer quelques régimens de troupes légères sur la ligne engagée. Ces régimens en colonnes, sur les ailes, se lieraient aux lanciers, en cas de besoin même, aux cuirassiers, et l'attaque continuerait ainsi sans relâche. Il est vrai qu'alors tout le corps serait engagé à la fois, et que, dans cette circonstance comme dans toute autre, il faudrait admettre comme règle :

Que les régimens des ailes doivent être toujours, en entier ou en partie, ployés en colonnes.

Si l'ennemi, ce qui n'est pas probable, ne poursuivait point les cuirassiers qu'il a renversés, la ligne de lanciers n'aurait autre chose à faire que de se déployer, et les cuirassiers se reformeraient en arrière de la cavalerie légère devenue seconde ligne.

9

Le corps de cavalerie offrirait donc la figure suivante :

1re brigade de lanciers. 2e brigade de lanciers.

Ligne légère.

†††† —— —— ††††

†† ††
†† ††

Lieu du ralliement des cuirassiers.

Si les lanciers sont victorieux dans leur attaque, ils poursuivent l'ennemi, tandis que la cavalerie légère ayant ses deux régimens du centre en ligne, et les deux autres en colonnes, sur les ailes, les suit à une distance convenable. Durant cet intervalle, les cuirassiers qui se sont ralliés se forment en colonne par division, et marchent derrière la cavalerie légère.

Si les lanciers échouent, il est au moins présumable que l'ennemi a beaucoup souffert de leur attaque, et ils se retirent en troisième ligne. Aussitôt les quatre régimens légers chargent à leur tour; ceux des ailes couvrant le flanc de la retraite des lanciers, ou se jetant sur les flancs de l'ennemi.

108. Les cuirassiers ont suivi en colonnes et se sont déployés. La ligne est réduite au front de quatre régimens, et le corps est revenu à sa formation primitive.

Tout tacticien pratique trouvera rationnel que, selon les dispositions précédentes, la cavalerie légère essaie, la dernière, ses sabres.

109. Dans l'exemple précité, l'artillerie à cheval agit à-peu-près de la manière suivante :

Aussitôt le rappel de la cavalerie légère, les deux batteries di-

visionnaires se portent en avant, à droite et à gauche des cuirassiers, et s'établissent sur des points favorables, de manière à n'entraver en rien la charge, et au contraire, à lui ouvrir le chemin par les boulets et la mitraille.

Des deux batteries de réserve, l'une accourt se mettre en position à côté de la batterie divisionnaire la plus favorablement postée (1). Ainsi l'attaque des cuirassiers est soutenue par 24 pièces d'artillerie, qui, à 5 coups chacune, peuvent envoyer à l'ennemi presqu'immédiatement 120 boulets ou boîtes de mitraille. Dans le nombre de ces coups, *combien* y en aura-t-il qui *porteront?* Cela dépendra de la seule habileté tactique de l'artillerie à cheval, car là, les difficultés résultant de la configuration du terrain n'existeront pas.

La seconde batterie de réserve s'approche obliquement à l'une des ailes, pour être à portée de renforcer la ligne de feu. Il est bon d'avoir sur une aile *trois batteries*, sur l'autre *une* seule, et d'agir en ordre serré. Placer la seconde batterie de réserve au centre des cuirassiers ne serait pas raisonnable; la laisser en arrière du centre, serait encore moins bien imaginé, car si les cuirassiers étaient repoussés vigoureusement, elle serait renversée ou obligée de fuir.

110. Lorsqu'on a du temps et de l'espace, les batteries peuvent tour à tour s'approcher de l'ennemi de quelques centaines de mètres, mais en n'oubliant pas que le feu ne doit jamais se taire simultanément sur toute la ligne.

Si l'on n'a ni temps ni espace, les batteries conservent leurs positions, car il est présumable que, dès le début, et comme toute brave artillerie à cheval, elles se sont placées à portée de mitraille.

(1) Personne ne croira que je tienne ici à l'alignement des deux batteries entre elles. Dans un moment aussi grave et où l'on compte les secondes, il serait ridicule de perdre son temps à des futilités.

111. Lorsque l'attaque des cuirassiers est entamée et a franchi les batteries, les pièces ne pouvant plus faire feu se mettent sur l'avant-train, et se retirent dans l'alignement des lanciers.

Si l'attaque est heureuse, une batterie se porte au galop sur l'une des ailes, et une demi-batterie sur l'autre, pour renforcer la poursuite. La seconde batterie de réserve remplace celle qui vient de se porter en avant.

Si l'attaque manque, deux batteries sur l'une des ailes des lanciers, et une sur l'autre, protègent par leur feu le déploiement de cette cavalerie.

112. L'attaque des lanciers doit-elle être accompagnée de quelques pièces, (jamais de toutes)? Les besoins du moment en décident, car il ne peut être établi de règles à cet égard. Généralement, l'artillerie se contente d'avoir appuyé le déploiement de la ligne, après quoi elle se retire.

La seconde batterie de réserve et celle qui a le moins souffert se lient aux ailes de la ligne légère; les deux autres se retirent en arrière des ailes de la ligne des cuirassiers repoussés et ralliés.

113. Cette mécanique de combat pour deux armes réunies est très simple, et permet la répétition sans contraindre à de nouvelles formations, ce qui a de notables avantages et prouve pratiquement en sa faveur.

Une bonne cavalerie sous les ordres d'un *vrai* général de cavalerie, soutenu par un officier d'artillerie habile, continue ce combat bien réglé, tant que ses chevaux marchent, et jusqu'à la destruction entière de l'ennemi. Les momens d'action de chaque arme sont espacés convenablement; les lignes battues ont le temps de se rallier; les attaques peuvent être immédiates et sans lacunes. On ne refusera certes point à l'ensemble de ces dispositions le titre d'évolution conforme au but, surtout si les troupes sont instruites et ne s'étourdissent pas en exécutant des mouvemens qui s'éloignent un peu de la lettre de l'ordonnance routinière.

Second cas principal.

114. Quand l'ennemi n'est pas encore formé et que nous le surprenons dans son déploiement, ce cas très favorable pour nous exige d'autres dispositions, et demande *que nous mettions en action toutes nos forces pour empêcher ce déploiement.*

Ici, il est convenable d'avoir une forte avant-garde de cavalerie légère. Les deux régimens des ailes attaquent immédiatement. Plus les attaques partielles se répètent, mieux cela vaut. Les deux régimens du centre se précipitent directement sur l'ennemi que les régimens des ailes prennent en flanc, et tous s'efforcent de bouleverser l'ordre, ne s'arrêtant que lorsqu'ils rencontrent des masses supérieures organisées. Les cuirassiers se sont avancés au trot en colonnes par régiment; les colonnes des lanciers les ont suivies en flancs offensifs. La cavalerie légère rappelée, revient rapidement prendre sa formation, en troisième ligne, derrière les lanciers.

Les cuirassiers se déploient, chargent et réussissent très vraisemblablement, parce que la cavalerie légère leur a vigoureusement ouvert le passage. Telle fut la conduite de Seidlitz à Roszbach, et l'attaque des 15 escadrons de sa première ligne fut couronnée de succès, quoiqu'elle n'eut été préparée ni par l'artillerie, ni par la cavalerie légère.

Au reste, que l'attaque soit heureuse ou malheureuse, dans les deux cas, les dispositions simples indiquées précédemment sont suivies.

115. La cavalerie légère a souffert de son attaque vigoureuse, et son ralliement exige quelques instans. Pour les favoriser, les lanciers, en seconde ligne, ne déployent que leurs régimens du centre, conservant ceux des ailes en colonnes, comme réserve, et afin de ne pas dépenser trop de forces à la fois.

116. En général la cavalerie, pendant toute la durée de cette affaire, se considérera comme agissant complètement pour son compte; elle poursuivra jusqu'au bout les avantages obtenus, s'aban-



donnera sans retenue à son impétuosité, dont l'imprudence même vaudra mieux mille fois qu'une circonspection lourde et routinière. Qu'elle traverse l'ennemi en tous sens, qu'elle l'attaque individuellement au milieu de ses lignes, qu'elle se divise en cent parties, cela ne peut que bien faire, car le pis-aller pour elle, en cas de trop immineus périls, c'est de se retirer avec rapidité ; *elle se ralliera derrière le mur de fer des cuirassiers.*

117. Dans ce second cas, l'artillerie à cheval agira de la manière suivante :

Supposons que quelques pièces ont accompagné l'avant-garde; le plus grand nombre des autres se porte en hâte au feu, pour les renforcer. Les deux demi-batteries divisiennaires s'adjoignent à droite et à gauche, à celles sur la ligne; l'une des deux batteries de réserve accourt en colonne par section ou demi-batterie (selon la largeur du passage), et ouvre son feu sur le centre. Dès que les cuirassiers l'ont dépassée, elle gagne avec vitesse les derrières de l'une des ailes, et dès lors, nous rentrons dans les rapports de combat indiqués plus haut ; 24 pièces sont au feu, et 8 en réserve.

2. *Combat de front. Défense.*

118. Ici les règles sont difficiles et rares, car celui qui se défend n'agit pas toujours comme il *veut*, mais bien, comme il *peut*; l'initiative ne lui appartient plus.

Il est triste que les autres rapports de combat aient mis la cavalerie dans cette position ; le malheur est bien plus triste encore, si c'est la cavalerie elle-même qui a laissé arriver les choses jusqu'à cette extrémité.

Une cavalerie sur la défensive doit occuper l'espace le plus grand possible en *avant* de ses lignes; en d'autres termes, *couvrir* cet espace, et c'est sa cavalerie légère qu'elle charge de ce devoir.

119. En conservant la formation fondamentale, on tâchera d'élargir les distances. Les tirailleurs seront à 1,100 ou 1,200 pas des

cuirassiers. La disposition à intervalles élargis, et plus encore, celle en échelons, aura la préférence. La cavalerie légère se servira de l'une ou de l'autre de ces dispositions, se retirera en combattant par régiment, et de temps en temps, chargera de même; enfin, elle fera en sorte de disputer pas à pas le terrain et de le vendre cher à l'ennemi.

Les cuirassiers formeront de bonne heure leurs colonnes par division, afin de perdre moins de temps en déploiemens pendant lesquels, s'ils étaient surpris, il y aurait pour eux neuf chances sur dix de perte.

120. Arrivée à 200 pas des cuirassiers, la cavalerie légère exécutera sa dernière charge et reviendra au travers de nos lignes se rallier en arrière des lanciers. Les cuirassiers se seront déployés, les lanciers seront restés en colonnes.

Les lanciers auront constamment l'œil sur les flancs des cuirassiers; ils se porteront à droite et à gauche pour les garantir quand le besoin s'en présentera.

121. La cavalerie légère s'est ralliée par brigade en arrière des deux ailes; ses régimens intérieurs forment des flancs défensifs pour que l'on soit préparé en toutes circonstances; les lanciers, s'il n'est pas nécessaire qu'ils débordent les ailes de nos cuirassiers, prennent les mêmes dispositions.

122. La cavalerie, à telle arme qu'elle appartienne, n'attend jamais l'ennemi de pied ferme, mais elle se précipite à sa rencontre, par une attaque courte et violente entamée, s'il le faut, au galop de pied ferme. Cette attaque peut être nommée *bondissante*.

On la protège par une ligne de soutien de 16 escadrons, dont 4 forment les flancs offensifs, 4, les flancs défensifs et 8 sont sur une même ligne divisée par un intervalle au centre.

123. Dans le combat défensif il est difficile de spécialiser la place que doit occuper l'artillerie. La mission de cette arme est toutefois plus aisée que dans le combat offensif, parce qu'elle a plus de temps à elle.

Les batteries, dans cette circonstance, sont des points d'appui entre lesquels agit la cavalerie. Ces points doivent toujours être choisis sur les ailes, et exceptionnellement, dans le centre lorsqu'on y est obligé. L'artillerie est divisée en trois parties.

1° Les deux batteries divisionnaires en ordre dispersé, sur la première ligne et sur les points les plus favorables.

2° Une des batteries de réserve sur l'une des ailes de la seconde ligne, pour recevoir les pièces avancées si elles sont contraintes à une prompte retraite, et pour renforcer la ligne de feu, dans le cas où l'ennemi déploierait spontanément, sur un endroit quelconque, une artillerie supérieure.

3° La seconde batterie de réserve en troisième ligne, pour être employée, comme *vraie réserve*, partout où les rapports du combat l'exigeraient. Le commandant supérieur de l'artillerie garde précieusement à sa disposition ces 8 pièces; car si l'on en dispose, on dépense toutes ses richesses, il ne reste plus rien, et on ne saurait, en guerre, être trop avare de semblables trésors.

124. Voilà les traits principaux du mécanisme du combat défensif d'un corps de cavalerie soutenu par de l'artillerie à cheval. Le surplus réside dans le génie du conducteur: il est soumis à la nature de l'attaque ennemie.

Une cavalerie qui agit défensivement et avec succès, est plus habile que celle qui agit offensivement.

Toute attaque *bondissante* couronnée de succès, ne doit que très exceptionnellement dégénérer en poursuite à outrance. L'ennemi souvent ne cède qu'à dessein; il tend un doigt, et lorsqu'on croit saisir une de ses mains, il terrasse avec l'autre.

Le triomphe de la défensive est de diminuer les pertes, celui de l'offensive consiste à obtenir des résultats grandioses, incalculables.

En faut-il davantage pour décider quelle est l'espèce de combat qui convient le mieux à la cavalerie?

3. *Combattre en divisions.*

125. Un corps de cavalerie de 12 régimens ne rencontre pas toujours un terrain favorable et l'occasion d'engager toutes ses forces dans un combat défensif : il charge donc de la défense une de ses divisions, et attend avec plus ou moins de patience l'instant de prendre l'offensive et de revenir ainsi à son véritable caractère.

Le corps se présente avec une division *défensive* et une division *offensive*, chacune de six régimens, dont 4 pesans et 2 légers.

126. La *division défensive* se dispose sur trois lignes et en échiquier. Ainsi, elle occupe une largeur égale à celle du front de 3 à 4 régimens (1,000 à 1,300 pas).

La première ligne est déployée, la seconde, en colonnes, mais avec la faculté de manœuvrer sur les flancs Si la première est culbutée, les autres changent de rôle et de place avec elle. La ligne en arrière reçoit toujours celle qui est en avant. Rien ne donne plus d'impulsion à la défensive que de faire sonner l'attaque aux deux dernières lignes dans le moment même où la première se retire.

Une division défensive qui exécute la retraite de toutes ses lignes à la fois, tombe dans la catégorie d'une cavalerie qui cède et ne se bat point. Elle n'a donc pas besoin de règles de combat.

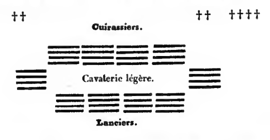
127. La *division offensive* se place d'abord en colonnes hors de la région du feu ennemi, disposée à se porter en avant aussitôt que l'heure favorable se présentera. Sa mécanique de combat diffère, sur quelques points, de celle précédemment décrite.

1° Il ne peut être question ici d'un début de combat par les tirailleurs, puisque l'action est engagée.

2° Il est probable que la division abordera immédiatement l'ennemi d'une manière décisive.

3° Se présentant à l'instant des formations tactiques d'un ennemi actif, elle sera prête à faire face de tous côtés.

La disposition suivante répond à cette triple obligation :



En première ligne, les deux régimensde cuirassiers en colonnes de divisions *régimentaires* (1) ; la cavalerie légère en arrière et débordant, de deux esadrons les ailes des cuirassiers. Les lanciers formés comme les cuirassiers.

Les distances aussi rapprochées que possible.

128. Pour l'attaque, les cuirassiers se déploient ; deux escadrons légers menacent les flancs ennemis. Si les cuirassiers ont le dessous, ils battent en retraite à travers les intervalles des lanciers. Les lanciers se portent en avant, et lorsqu'ils ont dépassé les quatre escadrons légers restés en colonne, ils se déploient et chargent aussitôt, appuyés sur leurs flancs par les quatre escadrons légers dont il a été question plus haut. Pendant ce temps, les cuirassiers se rallient ainsi que les escadrons légers qui les ont suivis, et qui se placent en arrière, débordant leurs ailes.

Si l'instant de l'attaque a été bien choisi, les deux charges suffisent pour décider la victoire. Dans le cas contraire, la simplicité de la formation permet le renouvellement d'autant d'attaques successives que le succès l'exige.

129. Lorsqu'un corps de cavalerie se divise ainsi que nous venons

(1) Chaque colonne de deux escadrons ployés en quatre divisions de deux pelotons chacune ; tandis que les divisions dont nous avons parlé jusqu'à présent, se composaient chacune de deux escadrons.

(*Note du Traducteur.*)

de le dire, on partage l'artillerie en deux portions inégales. Une batterie et demie est donnée à la division défensive; les deux autres batteries et demie restent à la disposition du commandant supérieur de l'artillerie, pour les mettre en action lorsque la division offensive marche en avant.

L'artillerie observera les règles suivantes :

1° Ne pas perdre son temps en inutilités de détail, et marcher avec promptitude jusqu'à portée de mitraille.

2° Sur un terrain bien favorable, réunir les vingt pièces sur l'aile la mieux appuyée, et ouvrir le feu de masse.

3° Sur un terrain sans caractère prononcé, placer seize bouches à feu à l'aile importante, et quatre à l'autre.

4. *Attaque en masse.*

130. Un corps de cavalerie, outre le combat méthodique dans lequel chacune de ses parties s'engage successivement, se croit capable d'exécuter une attaque *en masse* semblable à celle qui eut lieu à Wagram et qu'on a surnommée *l'attaque célèbre*. La manœuvre est difficile cependant, car toute partie grande ou petite, qui, sur deux rangs, charge à la fois, peut dire qu'elle exécute une attaque *en masse*. Le théoricien admettra sans peine que 7,500 chevaux déployés sur une seule ligne, occupent un front si étendu, que dans l'Europe cultivée il n'y a pas un terrain qui le comporte. Cette vérité paraîtra plus claire encore au praticien qui ne se représente pas une ligne liée au-delà de trois ou quatre régimens et par conséquent, de 1,000 à 1,300 pas de développement. Pour ce motif, et exception faite même de la difficulté de direction, il ne faut pas plus penser à une attaque de toute la ligne déployée, qu'à la même attaque en colonnes. Qu'on se rappelle ce que nous avons dit au paragraphe 384 du premier volume. Il ne reste donc qu'à réunir les élémens pratiques des deux systèmes, et alors, l'attaque en masse ne consistera plus qu'en une *attaque méthodique concentrée*.

131. Adoptant cette idée, j'ose me permettre de proposer la

formation suivante, selon les principes que je vais déduire :

1° L'attaque en masse est préparée par l'artillerie à cheval en masse.

2° Elle est exécutée par les régimens les plus pesans.

3° Tous les sabres régimentaires agissent à la fois.

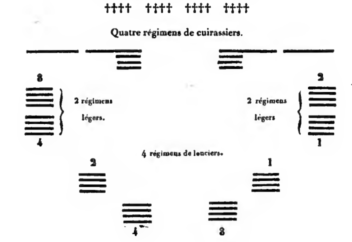
4° Les flancs sont assurés par des mesures énergiques.

5° Les pièces sont garanties par des dispositions extraordinaires et suffisantes.

6° Une réserve respectable est prête, car dans cette partie hasardée, le bon tacticien ne jouera pas en un seul coup de dé, le tout pour le tout.

Ainsi donc, d'après ces principes, aura lieu la formation qui suit :

32 bouches à feu (artillerie à cheval.) (1)



(1) Si le commandant en chef le juge préférable, il dispose l'artillerie, en tout ou partie, sur l'une des ailes.

Apprécions maintenant les rapports d'espace.

1° L'artillerie à demi-intervalles, occupe un front de 350 à 370 pas, espace à peu près égal à celui d'un régiment.

2° A 100 pas en arrière, est la ligne des cuirassiers s'étendant sur un front de 1,300 pas. Les 4 escadrons du centre ont rompu par demi-escadrons et se sont ployés en colonnes, parce qu'ils se trouvaient dans la direction du feu ennemi dirigé sur nos batteries.

3° A 100 pas en arrière, sont les têtes des régimens légers; 3 et 4 à gauche, 1 et 2 à droite.

4° A demi-distance, c'est-à-dire à environ 300 pas des cuirassiers, se trouve la première brigade de lanciers. Le premier régiment à droite, le second à gauche.

5° A 100 pas à peu près, en arrière, se tient la seconde brigade de même arme (3e et 4e régiment), destinée à soutenir l'artillerie.

Marche du combat.

1° Le corps s'ébranle au trot. A mille pas de l'ennemi, l'artillerie prend le galop, puis le triple galop. A 400 pas, elle met en batterie et charge à grosse mitraille. Elle a parcouru les 600 pas en une minute et demie. Ayant 100 pas d'avance sur la ligne, elle a le temps de tirer quatre coups par pièce, car les cuirassiers pour parcourir l'espace de 700 pas au petit trot, ont besoin de trois minutes; il reste donc à l'artillerie une minute pour faire feu trois fois et charger une quatrième, le coup restant dans les pièces.

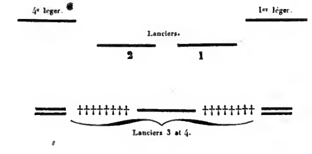
2° Les cuirassiers après s'être déployés sur le centre, attaquent. Les régimens légers 2 et 3, exécutent une charge de flanc en fourrageurs; les régimens légers 1 et 4 et ceux de lanciers, suivent au petit trot; l'artillerie met sur avant-train, se retire, et protégée par les régimens de lanciers 3 et 4, elle prend en arrière une position convenable pour recevoir le corps au cas d'une retraite.

3° Si l'attaque des quatre régimens de cuirassiers et des deux légers réussit, on remporte la victoire.

4° Si cette attaque échoue, il ne faut plus penser à un ralliement avant que le flot qui s'écoule n'ait atteint les derrières de l'artillerie. Ce n'est que là qu'il est permis raisonnablement de compter sur ce ralliement et de le faire sonner.

5° Aussitôt que les quatre régimens 1er et 4e légers, 1er et 2e de lanciers sont démasqués, ils se déploient et s'opposent à la poursuite. Les lanciers forment la dernière réserve.

Après la retraite des cuirassiers, le corps se disposera comme suit :



5. *Évolutions. Changemens de front. Combat de flancs.*

132. Les rapports élémentaires des évolutions de chaque arme ont été étudiés dans le premier volume (§ 413 et suivans, § 552 et suivans). Il s'agit ici d'élargir ces rapports et d'appliquer leurs principes à un corps de cavalerie soutenu d'artillerie à cheval.

Les évolutions de guerre de la cavalerie sont différentes de celles

de l'infanterie, qni, avec le système actuel des masses, s'exécutent très-facilement. Si tont nn corps de cavalerie doit évolutionner sons te fen de l'artillerie, il serait déraisonnable d'exiger de lui des monvemens plns compliqués que ceux d'nn seul régiment, et cela, afin d'éviter le désordro.

133. Tous les mouvemens sur la diagonale, utiles pour l'infanterie, ne sont pas applicables à la cavalerie en grandes masses, à moins qu'on ne veuille lni faire perdre sa capacité de combat pendant toute la durée de l'évolntion. Ainsi, dans la cavalerie, on ne pent pas amener, comme cela se pratiqne dans l'infanterie, chaqne régiment, chaque masse de bataillon par le chemin le plus conrt, de l'ancienne sur la nouvelle ligne. L'évolution a, an contraire, besoin d'une certaine harmonie générale, parce qu'il n'est pas indifférent de perdre les intervaltes, faute bien moins gravo dans l'infanterie.

134 La tactique de la cavalerie a tenté de faire un emprunt bien précieux à celle de l'infanterie, c'est celui des ruptnres sur te centre. Les ruptures ont produit les colonnes par divisions,

4 — — 5	4 — — 5
3 — — 6	3 — — 6
2 — — 7	2 — — 7
1 — — 8	1 — — 8

— — — —	— — — —	— — — —	— — — —
1 2 4 4	5 6 7 8	1 2 3 4	5 6 7 8

et donné l'idée qu'il suffisait de faire converser les têtes de colonnes ponr qne le reste suivît de lui-même. Les cavaliers expérimentés ont condamné cette rupture, et soutiennent que tant que l'on marche ayant en tête les 4me et 5me pelotons, tout va bien ; mais qu'aus-

sitôt qu'après un demi-tour, les pelotons de tête se trouvent être les 1 et 8me, la division régimentaire ressemble à un guerrier dont on a lié une main. Cependant les opinions, à cet égard, sont partagées; aussi nous laisserons les choses comme elles sont, nous bornant seulement à remarquer qu'on n'a pas le droit de présenter comme applicable sur le terrain de guerre, une évolution, en vertu de cette raison seule qu'elle a réussi sur le terrain d'exercice.

135. Le devoir d'un corps de cavalerie est de n'admettre que ce qu'il y a de plus simple, et pour ainsi dire, d'instinctivement militaire; d'éviter tout ce qui est compliqué, calculé mathématiquement, et avant tout, les inversions. Une ligne de cavalerie qui se borne à rompre par pelotons à droite ou à gauche, sait toujours à quoi s'en tenir, et quelle place doivent occuper ses déploiemens, lorsque l'ordre est donné de mettre à exécution.

136. Quelques tacticiens croyent qu'à cause de la vitesse du cheval, les régimens de cavalerie des ailes doivent convertir à toute bride. Cette idée est déraisonnable, car si ces régimens *peuvent* se mouvoir rapidement, souvent ils ne le *doivent* pas, s'ils veulent ne point épuiser en évolutions les forces de leurs chevaux nécessaires pour l'attaque qui suit sans tarder le mouvement.

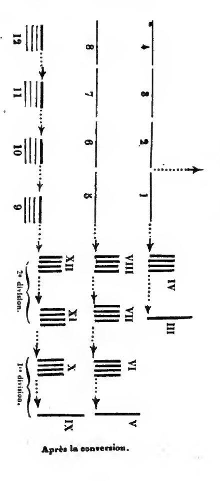
137. Toute évolution parallèle à la ligne fondamentale n'a rien de difficile, tant que les régimens observent exactement leurs rapports de brigades, et les brigades, ceux de division. Il en est autrement pour l'évolution perpendiculaire à cette ligne; comme par exemple, le changement de fronts qui nécessite des commandans habiles, et une cavalerie bien exercée. L'élément fondamental de toutes les évolutions est *l'à-droite, l'à-gauche*, la formation, et la marche en ligne. Le moindre frottement de la colonne produit le désordre, et un demi-quart d'*à-droite* ou d'*à-gauche* de la tête, au trot, force la queue à galopper. Ce mouvement est inexécutable en ligne et cependant, la cavalerie engagée dans le feu ennemi, sera presque toujours déployée, et devra être bien exercée à tous les mouvemens qui s'opèrent dans cet ordre.

138. Il arrivera beaucoup plus souvent dans la cavalerie que dans l'infanterie, qu'à la suite d'un changement de front, la nouvelle ligne formera angle droit avec l'ancienne, parce que presque tous les combats de cavalerie offrent des attaques de flanc ; ce sera donc sur les conversions que la cavalerie devra être principalement instruite. Si elle juge possibles les conversions sur l'axe, elle fera bien de s'y exercer fréquemment.

139. La *tactique élémentaire* donne le mécanisme de toutes les espèces de conversions. Les troupes des lignes conversantes peuvent être indifféremment déployées ou en colonnes. On peut ainsi les ployer d'abord en colonnes de division pour converser, puis le mouvement terminé, les déployer, si l'ennemi et le temps le permettent. Théoriquement, il n'y a rien à opposer à cette évolution. Les conversions sur l'axe où la moitié de la ligne fait d'abord demi-tour, ne sont pas exemptes de péril, si l'ennemi saisit l'instant pour attaquer. Une conversion de la ligne brisée par escadrons comporterait moins de chances désavantageuses. Les régimens ployés en colonnes se bornent à faire un *à-droite* ou un *à-gauche* et se déploient ensuite. Leur mouvement est très-simple.

140. Lorsqu'un corps de cavalerie doit changer rapidement de front et qu'il ne tient pas trop religieusement à l'ordre dans lequel sont rangés les régimens, il peut arriver à son but en conversant par ligne sur lui-même, et en exécutant la manœuvre par divisions. Ce mouvement terminé, les divisions sont l'une devant l'autre, sur deux lignes chacune, et ayant leurs brigades légères sur l'aile qui marchait précédemment.

Exemple : la conversion a lieu à droite ;



Explication de la figure.

1, 2, 3, 4 représentent les régimens légers.
5, 6, 7, 8, les cuirassiers.
9, 10, 11, 12, les lanciers.

1° La première brigade légère (régimens 1 et 2) se porte directement en avant pour couvrir l'évolution et occuper l'ennemi qu'elle attaque par des sorties de ses quatrièmes pelotons.

2° La seconde brigade fait un *à-droite* par pelotons. Le régiment 3 se déploie et marche en III; le régiment 4 ployé en colonne serrée le suit en IV.

3° Les cuirassiers font un *à-droite* par pelotons. Le régiment 5 marche en V et s'y déploie ; les autres restent en colonnes VI, VII, VIII.

4° Les lanciers exécutent un *à-droite* en colonnes. Le régiment 9 marche et se déploie en IX, à la hauteur du régiment V; les autres restent en colonnes, X, XI, XII. Ce mouvement est, en petit, celui de Frédéric à Leuthen. Il est favorable surtout lorsque l'on veut, sans retard, déborder l'ennemi et l'attaquer de flanc ; ou quand on a l'intention, après une marche de flanc peu distante, de réformer son ancien front tout en se créant un flanc défensif. Un changement de front ordinaire, les lignes conservant entr'elles leurs anciens rapports, exigerait deux fois plus de temps pour sa mise en pratique.

Les changemens de front par divisions, contribueront à exercer les commandans de divisions aux mouvemens et directions de leurs troupes sous le point de vue de l'indépendance tactique divisionnaire.

141. En présence de l'ennemi, aucun changement de front n'est exécutable, sans que cet ennemi ne soit préalablement occupé et maintenu. Cette manœuvre des armes réunies ne peut être opérée par toutes les parties à la fois, mais bien, de manière à ce qu'*une*

arme couvre toujours le mouvement de l'autre. Nous avons déjà indiqué ce mécanisme pour l'infanterie unie à l'artillerie; nous allons le donner pour un corps de cavalerie soutenu d'artillerie.

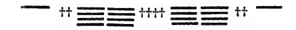
Ce sujet a été traité avec le plus grand soin dans ma *Science du Combat*, quoique je n'aie, il est vrai, mis en action qu'une cavalerie peu nombreuse. Toutefois les principes sont les mêmes, et sur eux repose ce qui suit :

142. L'artillerie à cheval est celle des armes réunies qui doit garantir l'évolution. Elle commence par opérer la sienne sous la protection de la cavalerie. On a besoin de toute l'artillerie disséminée sur plusieurs points; donc :

1° Les batteries de réserve sont amenées sur la ligne.

2° L'ordre dispersé est préférable à tous les autres.

Les deux batteries de réserve se portent et se déploient à l'aile sur laquelle la conversion va avoir lieu. Là, par un *à-droite* ou un *à-gauche*, elles prennent position en avant et sur le flanc. Si la conversion a lieu sur l'axe, la position est prise de côté et en arrière. On charge les pièces. Dans le cas où les batteries seraient exposées sur le point choisi, on leur adjoindra un régiment de lanciers, ou même, toute une brigade; d'où résulte la formation suivante, (les colonnes sont par divisions) :



Sous la protection de ce feu, évoluent le reste de la troisième ligne et même, une partie de la seconde. La batterie de l'aile opposée met sur avant-train et se dirige vers la réserve. Alors la moitié de la batterie de la ligne qui est encore au feu évolue et s'établit dans l'endroit d'où elle peut seconder utilement les batteries de réserve. Sous sa protection, le reste de la seconde ligne opère son mouvement.

La seconde demi-batterie de la ligne marche à son tour, converte par la première ligne de cavalerie. Lorsqu'elle est établie, la première ligne de cavalerie exécute son changement de front, et la partie qu'elle avait portée en avant pour maintenir l'ennemi se replace dans son premier rapport.

Lorsque le mouvement général est effectué, deux batteries se trouvent sur l'aile droite, une, sur l'aile gauche, et une, à la réserve. Les rapports du combat décident seuls de la nécessité de laisser trois batteries au feu ou de renvoyer une d'elles à la réserve.

143. Dans les changemens de front *par divisions*, chaque batterie reste avec sa division respective. Les deux batteries de réserve sont employées sur l'aile pivotante tant que dure le mouvement; mais dès qu'il est terminé, elles rejoignent la réserve.

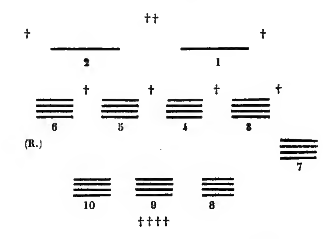
6. *Combat de retraite.*

144. Nous en avons développé les principes dans le premier volume; pour les compléter, je vais citer un exemple applicable à un corps de cavalerie.

Quoique le cinquième chapitre de ma *Science du Combat* établisse les règles générales et spéciales de la conduite à tenir par l'artillerie, je vais aussi traiter ce sujet.

145. D'abord, on détache en arrière deux régimens légers (dont un de dragons), pour occuper la position la plus proche et la plus favorable par ses dispositions naturelles. Ils emmènent avec eux l'une des batteries de réserve, dans quelque cas aussi, les obusiers des autres batteries. L'artillerie agit selon les règles du combat défensif.

Les dix autres régimens avec leurs trois batteries présentent à peu près cette figure :



Deux régimens légers (1 et 2) forment l'arrière garde. Ils sont déployés, parce qu'ils doivent être toujours prêts à croiser le sabre. Avec eux, reste une batterie de la ligne qui agit en ordre dispersé, ayant quatre canons au centre et une section sur chaque aile.

La *première* ligne est formée par les cuirassiers (3, 4, 5 et 6) en colonnes serrées par régimens, mais à intervalles tant pleins que vides entr'eux. La seconde batterie de la ligne les accompagne, disposée de manière à ce que les pièces se lient aux angles intérieurs des colonnes partielles et puissent, soit accompagner la retraite, soit, lors du passage des lignes, se reposer menaçantes, dans les intervalles de la seconde.

La *seconde* ligne se compose de trois régimens de lanciers (8, 9 et 10) formés comme les cuirassiers, mais en échiquier. Cette ligne n'a pas d'artillerie.

Le régiment de lanciers n° 7 est en c olonne, pour couvrir les flancs soit *à-droite*, soit *à-gauche*.

La batterie de réserve est en arrière des lanciers, et a pour double tâche d'être employée où le commandant supérieur le juge le plus convenable, par exemple en R., et de relever l'une des deux batteries de réserve, avant que celles-ci n'aient épuisées toutes leurs forces dans un combat continu.

Il est d'usage que la ligne la plus rapprochée de l'ennemi ne peut avoir avec elle moins d'une batterie, et que, quand cette ligne ou même l'un de ses régimens s'avance à l'attaque, la batterie met sur avant-train et se retire jusqu'à la hauteur de la ligne suivante.

146. Si l'arrière garde ne peut tenir, elle se retire au travers des deux lignes en emmenant son artillerie. Elle se distribue en troisième ligne et en colonnes.

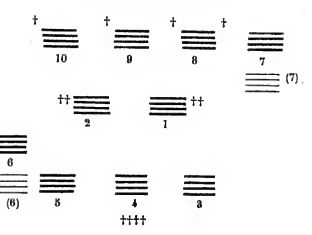
La batterie de la ligne do cuirassiers continue le combat. Si los cuirassiers sont contraints d'effectuer leur retraite, deux sections de leur artillerie les précèdent et se lient aux lanciers. La seconde demi-batterie bat alors en retraite et les cuirassiers chargent, ayant l'un de leurs flancs couvert par le régiment de lanciers n° 7 ; ils quittent ensuite le champ de bataille et forment la troisième ligne en colonnes régimentaires.

Les lanciers imitent les cuirassiers. Le régiment n° 7, ou se rallie à eux, ou reste sur l'un des flancs. Lorsque les lanciers sont plus près de l'ennemi, la disposition générale est la suivante :

Les quatre régimens de lanciers en première ligne, précédés de deux régimens légers d'avant-garde.

Les deux autres régimens légers avec une batterie, formant la seconde ligne qui s'augmente, s'il le faut, d'un régiment de cuirassiers.

En troisième ligne, se placent les cuirassiers ayant derrière eux la batterie de réserve.



147. La retraite opérée sur la position occupée en arrièro, s'exécnte par lignes en colonnes d'un front aussi étendu que la largeur des chemins le pormet.

L'ennemi est attaqnè encore deux fois ; l'une, par la seconde ligne restée la dernière (denx on trois régimens) ; l'autre, par les denx régimens qni protègent nos flancs.

C'est alors quo commence nn nonveau combat.

148. Avant de quitter les corps de cavalerie et leur artillerie à cheval, il est convenable de revenir sur deux points intéressant cette dernière arme.

Le *premier* a trait à la *prolonge*. Des officiers expérimentés prétendent qne son emploi est quelquefois utile, mais plus souvent nuisible : utile, dans les retraites très-courtes, sur un terrain uni ; nuisible , dans les retraites longnes, sur nn terrain inégal on tirant et où l'artillerie à cheval doit être sur ses gardes et s'attendre à des mouvemens subits et rapides. D'où on doit conclure :

Que l'artillerie à cheval se servira de la prolonge comme *der-*

nier moyen de salut, jamais comme *premier*, et *rarement surtout en avançant;* en considérant bien que cette manœuvre est en opposition avec l'esprit de l'artillerie à cheval (comme arme).

Le *second* concerne les signaux de l'artillerie à cheval. Cette arme possède deux trompettes comme la cavalerie, mais il leur est interdit de sonner, parce que la cavalerie craint, pour ses propres troupes, la confusion provenant d'une méprise. Il serait facile à l'artillerie de répondre à cette égoïste observation en élevant les mêmes plaintes. Dans tous les cas, il est impossible sur un terrain sonore et à des allures vives, de diriger une batterie sans signaux. La musique est riche, féconde en ressources, et n'est point embarrassée, je crois, de composer des *airs spéciaux pour l'artillerie.*

INFLUENCE DU TERRAIN

SUR

LA TACTIQUE

DES

TROIS ARMES PRINCIPALES.

I. *En général.*

149. La plupart des règles tactiques sont calculées et basées sur le terrain plane. Le terrain accidenté offre l'exception.

La différence des terrains engendre d'autres rapports; soit parce que les propriétés de telle ou telle arme deviennent plus tranchées, soit parce que leurs faiblesses sont plus visibles. Le terrain peut avoir une influence tellement importante, que des règles parfaites

pour la plaine cessent de l'être, dès que le sol prend une autre physionomie.

150. Le terrain est *uni* ou *accidenté* (onduleux, monlueux); ses diverses dispositions laissent à la vue la faculté de s'étendre plus ou moins: s'il est libre ou convert, (nu ou boisé), Il permet le parcours dans toutes directions ou l'entrave ; dans ce cas, il justifie l'expression d'*entrecoupé*.

Rarement le terrain conserve le même caractère sur une étendue de plusieurs milles : on l'appelle alors *terrain mêlé*.

Il aide plus ou moins l'action de telle ou telle arme, et sa nature est *favorable* ou *défavorable*.

Le tacticien doit étudier à fond l'influence du terrain sur l'activité des armes, pour qu'en temps opportun il fasse l'application de ses remarques, utilise le terrain favorable et évite celui qui ne l'est pas.

151. En général, le terrain uni appartient au combat des masses, au combat en ordre serré; et le terrain entrecoupé, couvert, au combat dispersé. Plus ou moins habiles seront les troupes pour tel et tel combat, plus ou moins commodément elles se trouveront sur ces terrains divers.

Les troupes nationales ont toutes de la prédilection pour l'espèce de terrain qui leur est propre. L'enfant de la montagne désire y vivre et y mourir.

Des troupes instruites doivent s'approprier la même habileté sur tous les terrains.

Le terrain *mêlé* offre aux deux partis des avantages ou des désavantages subits, selon qu'ils savent, ou non, l'utiliser.

152. Les armées dont les soldats sont bons tacticiens-*élémentaires*, mais non exercés à agir isolément, préféreront, sans hésiter, la plaine pour champ de bataille. Ce n'est qu'en plaine que peuvent avoir lieu les attaques abandonnées. Il n'y a que sur les terrains entrecoupés, mêlés, montagneux, que le tacticien prouve qu'il est *artiste*.

2. *Terrain entrecoupé.*

153. Le terrain entrecoupé peut être horizontal, ou non ; ouvert ou couvert; cependant on le suppose plus généralement horizontal, mais coupé de fossés, chemins creux, fissures, etc.

Cette nature de terrain exerce une pernicieuse influence sur les *mouvemens* des troupes qu'elle entrave. Tout mouvement lié est impossible sur lui, à moins qu'il n'ait lieu dans de courts espaces. Il force à de continuelles ruptures et formations. De là vient que ce terrain conviendra beaucoup moins à l'*attaque* qu'à la *défense*, à laquelle il offrira l'avantage ou la possibilité de résister à des forces très-supérieures.

Si le terrain entrecoupé est en même temps couvert de broussailles, de haies, de bois etc., l'action du fusil est restreinte, les balles s'arrêtent, le regard est borné et l'on ne peut ajuster exactement.

154. Les ruptures fréquentes en présence de l'ennemi sont dangereuses ; souvent on éprouve de grandes difficultés à se reformer. Néanmoins, la nouvelle manière de combattre a diminué beaucoup ces inconvéniens. Les troupes devenues plus mobiles, traversent des terrains qu'on regardait autrefois commeimpraticables et qu'on nommait points d'appui tactiques (obstacles.) On passe presque partout, si ce n'est en ligne, du moins en colonnes ou en tirailleurs.

155. La défense a l'avantage de choisir ses positions et de se placer en arrière d'obstacles qui rendent à l'ennemi l'approche fort difficile et périlleuse.

156. Ici il ne peut être que très-rarement question du combat en ordre serré. Le cavalerie est presqu'inutile, les masses d'artillerie impossibles, et l'ordre dispersé doit seul être adopté. Le tirailleur habile a évidemment l'avantage, et c'est ce qui, dans les guerres de la révolution, donna tant de supériorité aux Français

sur leurs ennemis qui ne savaient combattre qu'en lignes liées.

157. En effet, sur un terrain entrecoupé, il n'est pas difficile de trouver des points d'appui à nos flancs, et il est d'autant plus nécessaire de le faire, que sans cela, l'ennemi s'établit sur nos ailes d'où nous ne pouvons le chasser qu'avec beaucoup de peine.

158. Les parties isolées sont plus fortes en elles-mêmes, et par cela, plus indépendantes, parce que la nature du terrain s'oppose à la mutualité de secours. La direction du combat est très-difficile, et chaque conducteur est, pour ainsi dire, abandonné aux ressources de sa propre intelligence.

159. Le terrain entrecoupé est extrêmement favorable au combat *traînant* : il permet d'induire l'ennemi en erreur sur nos forces; mais il faut pour cela qu'il soit *couvert* en même temps qu'entrecoupé.

Les troupes légères tirent le plus grand parti de cette nature de terrain.

160. Les soutiens et les réserves peuvent et doivent être tenus bien plus en arrière; parce que l'on ne peut pas juger des dispositions de l'ennemi, et qu'il faut prévoir les débordés de nos ailes, contre lesquels nous n'aurions aucunes ressources, si les réserves étaient placées trop près de la ligne de feu.

161. Le terrain est rarement de nature à ne pas présenter quelques petites plaines qu'on utilise pour la cavalerie légère. La grosse cavalerie et une partie de l'artillerie à cheval restent à la réserve, et trouvent à l'embranchement des routes les positions les plus favorables pour se porter rapidement sur les points où l'ennemi tente de nous tourner.

162. L'attaque ne peut avoir lieu que par l'infanterie et quelques pièces légères. Ce n'est qu'à de longs intervalles que l'autre artillerie trouve la possibilité d'agir : il faut qu'elle reste sur les routes. Sauter les fossés, doit être une exception qui réussit généralement mieux en paix, avec des chevaux frais et des coffres vides, qu'en guerre.

L'artillerie laisse en arrière, jusqu'à ce que l'affaire soit décidée, toutes les voitures dont elle n'a pas besoin.

Les positions favorables de l'artillerie sont tenues par elle le plus long-temps possible, car il est douteux qu'elle en retrouve promptement de semblables. Où l'espace manque, elle resserre ses intervalles pour renforcer sa ligne de feu. Ses combats importans ont lieu sur les points d'accès.

163. Quand l'ennemi occupe un terrain entrecoupé, tous les moyens doivent être mis en usage pour l'en débusquer, et on le tourne, afin d'éviter les pertes considérables d'un combat de front : mais alors, on occupe l'ennemi sur son front pour qu'il prenne le change.

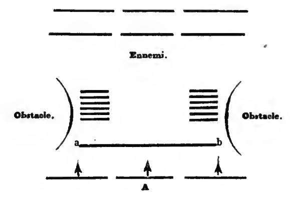
164. Nous reconnaissons donc que le terrain à la fois entrecoupé et ouvert exerce la plus haute influence sur la tactique des trois armes, et qu'il doit être étudié à fond. Ici la théorie cède le pas à la pratique; c'est pour cette raison que la guerre, sur cette espèce de terrain, est si instructive pour les troupes et leurs conducteurs. Il arrive quelquefois que la décision du combat se trouve remise à des officiers subalternes; ce qui nous prouve que ces officiers doivent être exercés à une action indépendante et libre, instruction que la pratique seule peut donner.

165. Ce terrain dont nous venons de parler est sans comparaison infiniment plus défavorable à la cavalerie qu'à toute autre arme. Quelques mots à ce sujet.

La cavalerie y sera complètement à la gêne, si elle doit *combattre;* car quelle est sa force principale ? la vitesse; et cette vitesse y est ou anéantie, ou considérablement entravée. De plus, la perturbation est mise dans son ordre, et sans ordre, que peut son courage?

166. De même qu'une cavalerie agissant offensivement, ou supérieure en nombre, est toujours empêchée par les obstacles du terrain ; de même une cavalerie faible et forcée à la défensive, peut trouver protection, là, si elle parvient à se placer en arrière des obstacles. Elle renonce il est vrai aux avantages d'une défense

active, mais elle profite de l'impossibilité où se trouve l'ennemi d'utiliser la supériorité de ses force ; elle agit de façon à ce qu'il ne puisse lui opposer un front plus étendu que le sien, et elle ne craint pas d'être débordée par lui.



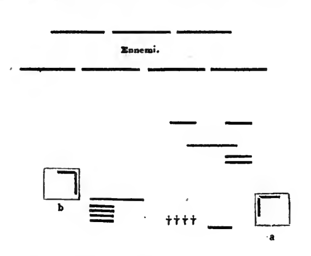
Trois régimens de cavalerie placés en A sont capables de se mesurer avec six, parce que l'ennemi ne pourra les attaquer qu'avec six escadrons et laissera les 18 autres inutiles en arrière. Mais s'il veut forcer le passage et se déployer en deçà d'*a*, *b*, nos régimens des ailes l'en empêcheront en envoyant des détachemens offensifs sur les terrains difficiles, et en menaçant ses propres appuis, ainsi que la retraite de ses cavaliers engagés.

Si la cavalerie la plus faible abandonnait un semblable champ de bataille, elle s'exposerait au double danger d'être débordée et sabrée, ou d'attirer sur elle le sort qu'elle réservait à l'ennemi, celui d'être rejetée sur le terrain le plus défavorable.

167. Cependant, tout terrain entrecoupé n'est pas propre à de

semblables manœuvres, même pour la défensive, aussi se présente-t-il souvent des cas où l'appui de l'infanterie serait d'un grand secours. Celle infanterie alors offre des points d'appui entre lesquels la cavalerie se meut. Un terrain coupé par des broussailles, des cavités, etc., et occupé par de l'infanterie, sera long-temps défendu contre une cavalerie très-supérieure en nombre. Cette cavalerie ne peut se mouvoir qu'au-delà de ces points pour ainsi dire fortifiés; il en résulte qu'elle ne saurait profiter de ses succès, car si elle dépassait l'infanterie pour poursuivre, elle recevrait sans aucun doute son feu.

La figure suivante servira d'exemple. Elle est si claire qu'elle n'a pas besoin d'être expliquée: *a* et *b* sont les points occupés par notre infanterie.



168. Lorsque le terrain change de nature, c'est-à-dire quand il est tour à tour uni et découvert, entrecoupé et couvert; il faut le reconnaître avec soin, pour juger du parti à en tirer lorsque l'on

est contraint de passer à travers les obstacles avec de la cavalerie,

L'infanterie s'accommode facilement de tous les terrains; la cavalerie est plus difficile, parce qu'une seule de ses attaques arrêtée inopinément, peut se changer en défaite. Seidlitz à Roszbach avait reconnu le terrain avec soin, accompagné de ses officiers, et avait laissé habilement à sa gauche le chemin creux de Reichertswerden. S'il avait maintenu sa première direction de marche, il aurait rencontré cet obstacle et probablement il n'aurait pas obtenu d'aussi brillans résultats que ceux qui couronnèrent ses efforts.

169. Serpenter sur un terrain entremêlé, utiliser rapidement chaque disposition heureuse, éviter habilement chaque disposition désavantageuse, sont autant de problèmes très-compliqués à résoudre pour le conducteur de la cavalerie. L'officier le plus rempli d'expérience peut échoner, et on ne saurait trop répéter que la cavalerie ne doit jamais se lancer sur un terrain nouveau sans l'avoir d'abord reconnu.

3. *Terrain mêlé.*

170. Le nom de ce terrain l'explique; il est le plus commun en guerre. Les variations du sol sont plus ou moins fréquentes, et circonscrites d'une manière plus ou moins tranchée.

171. Là où les circonscriptions seront tranchées, le tacticien ne sera pas indécis dans le choix de ses dispositions, mais le contraire arrivera, si les transitions sont invisibles au premier coup d'œil.

172. D'un autre côté, les avantages et désavantages sont partagés également entre les deux partis, car en avançant ou reculant, celui qui était mal se trouve bien, *et vice versa.*

Quand, par exemple, l'ennemi occupe le terrain ouvert, le désavantage est pour nous qui devons briser nos lignes afin de déboucher. Mais en revanche l'ennemi court aussi le danger d'avoir un terrain difficile sur ses derrières; ce qui rend la partie plus égale.

173. Les dispositions fondamentales de combat sont calculées pour un terrain uni et libre, et pourtant, on ne peut les abandonner sur un terrain mêlé, car si on agissait de la sorte, il faudrait en chercher de nouvelles au sortir du terrain entrecoupé. Donc les exceptions n'impliquent rien pour l'ensemble, et ne doivent concerner que les parties. Dans l'appréciation des choses opportunes réside la difficulté.

174. Plusieurs règles auront ici leur application.

1° Aussi long-temps que l'on est sur le terrain entrecoupé, il faut faire avancer des tirailleurs au loin et retenir les soutiens. On se concentre au fur et à mesure que le sol devient plus accessible. Il est probable que d'abord il suffira de colonnes de compagnies qui, peu à peu, deviendront des masses de bataillon.

2° A la sortie du terrain difficile, on se fait précéder de beaucoup d'artillerie et de la plus grande partie de sa cavalerie que l'on renvole en arrière, aussitôt qu'on a dépassé le terrain ouvert. Toutefois, il est plus aisé d'indiquer que d'exécuter cette manœuvre.

175. Chaque variation du terrain ouvre un nouveau chapitre de combat, ce qui donne, en général, un caractère tranché à chaque période que doivent préparer des réflexions sérieuses et diriger les règles et formes spéciales. Les armes sont remplacées conformément à leur caractère d'action, et chaque pas en avant est étudié, sans quoi on éprouve un échec, comme jadis les Autrichiens à Hohenlinden, pour avoir commis la faute de négliger le remplacement des armes. Les plaintes sur le manque de telle ou telle espèce d'arme ne sont jamais si fréquemment produites que sur les terrains mêlés; ces plaintes sont toujours la preuve que le tacticien n'est pas artiste.

176. La *prévoyance* est nécessaire avant tout. Ne pas attaquer avec trop de chaleur, ne pas poursuivre trop impétueusement et ne point abandonner trop facilement une position sont trois obligations également importantes. D'où il suit que cette nature de ter-

rains est plus favorable à la défense qu'à l'attaque, et que toutes deux porteront néanmoins un caractère sanglant et opiniâtre, témoins les batailles de Zorndorf et de Kunersdorf.

177. Les troupes lourdes s'emploient, d'habitude, pour préparer la sortie sur les terrains découverts, et l'on donne cette mission aux pièces de 12 et aux masses d'infanterie. L'entrée des terrains entrecoupés qui suivent, est ouverte par la grosse artillerie et la bayonnette; les troupes légères se portent en avant sous cette protection. Ici commence une nouvelle période. Le terrain entrecoupé est franchi dans l'ordre dispersé et on s'établit de nouveau sur l'autre bord, pour protéger la sortie des masses.

178. Le début du combat sur ce terrain, n'est pas difficile, mais il demande un grand sang-froid, et le tacticien qui se laisse entraîner peut aisément tout compromettre.

179. La défense garde avec soin tous les points accessibles. Là où l'ennemi doit déboucher en colonnes, on dispose la grosse artillerie sous le feu de laquelle cet ennemi devra se déployer; ce qu'il ne fera pas sans difficultés ni pertes. La cavalerie est masquée, mais rapprochée; elle se contente de faibles avantages qu'elle tâche de multiplier, et fond sur l'ennemi lorsqu'il débouche. Une attaque hardie à la bayonnette est opportune ici. Le terrain entrecoupé qui se trouve sur nos derrières est fortement gardé par nos troupes légères, afin que si nos masses échouent dans leur attaque, elles trouvent un appui pour leur retraite et que l'ennemi soit dans l'impuissance d'utiliser son succès.

180. Les lisières des forêts, les fossés garnis d'arbres, les petits défilés, etc., sont défendus opiniâtrément, et l'ennemi doit y laisser sur place trois fois plus de morts que nous n'avons de défenseurs. Au contraire, nous nous hâtons de traverser les espaces que nous défendrions mal, n'ayant pas l'arme convenable sous la main. Si, par exemple, notre cavalerie était peu nombreuse, nous éviterions ces plaines et nous les traverserions le plus rapidement possible. Au contraire, si notre cavalerie était supérieure, nous nous

tiendrions en plaine pendant des heures entières, parce que l'ennemi n'oserait pas y risquer son infanterie.

181. Si tout à coup nous reprenons l'offensive, ce doit être avec la plus grande énergie; car dans ces circonstances l'offensive et la défensive doivent se succéder, pour ainsi dire, coup sur coup.

182. De ce que nous venons de dire, ressort la règle générale que chaque arme doit être établie sur le terrain qui lui convient, et qu'il faut pouvoir disposer de *toutes les armes* pour n'avoir jamais les mains liées. Cependant il ne faut pas oublier que l'instant favorable se présentera toujours lorsque l'ennemi remplacera ses armes, et qu'il faudra le saisir pour porter les coups les plus terribles et souvent, les plus décisifs. Par exemple, si l'ennemi est appuyé d'une cavalerie supérieure mais retenue en arrière par des obstacles, la nôtre agira rapidement et se hâtera de remporter la victoire.

183. Les troupes nombreuses, sur un terrain mêlé, ne marcheront jamais sans sapeurs qui auront pour tâche d'ouvrir certains passages. Cependant, il est bon d'observer que ces sapeurs sont plus utiles à la défense qu'à l'attaque, parce que leurs travaux exigent toujours un temps qu'il est bien rare que l'attaque puisse leur accorder.

4. *Forêts.*

184. Ce n'est que depuis que le combat serré a pris du développement et du crédit, que le *combat de forêt* joue un rôle dans la tactique. Autrefois on évitait aussi soigneusement les forêts, qu'on les recherche avec ardeur aujourd'hui.

185. Les petites forêts indiquent, d'elles-mêmes, l'ordre de combat à adopter quand on les rencontre. Les forêts éclaircies seront classées dans la catégorie des terrains mêlés : mais les grandes forêts qui se communiquent entr'elles, créent des rapports spéciaux de combat, exigent des dispositions particulières, et c'est d'elles que nous nous occuperons principalement.

186. Les forêts couvrent, en mesure égale, les intentions et les dispositions des deux partis qui tâtonnent comme dans la nuit, et sont forcés de prévoir et d'agir avec circonspection. Souvent ce n'est qu'après plusieurs heures de combat que chacun d'eux apprend à qui il a affaire, et quels sont les projets de son ennemi.

187. Les forêts rendent difficile la direction du combat, retardent les mouvemens des troupes, interrompent les communications, paralysent l'action de la cavalerie et restreignent celle de l'artillerie, au parcours rétréci des routes praticables. On comprend d'après cela que des troupes accoutumées à la guerre et sachant se battre en petits détachemens indépendans, sont seules capables de s'engager dans un combat de forêt que doivent éviter les troupes non exercées, sous peine de perdre toute liaison intérieure.

188. Une forêt dont nous n'occupons pas la *lisière* nous sera toujours très-défavorable. La lisière est le point principal qu'il faut conserver à tout prix : si nous en sommes débusqués, la forêt est perdue pour nous.

La position sur la lisière est excellente, parce que nous *voyons* sans être vus, et que notre ligne de feu est à l'abri, lorsque celle de l'ennemi est découverte.

Il ne reste à l'ennemi d'autre parti à prendre, que celui de faire pleuvoir sur nous une grêle d'obus (à cet égard nous lui souhaitons de nombreuses munitions), et de tâcher, à coups de grosse mitraille, de purger les abords. Quant à nous, nous plaçons notre artillerie sur la lisière ; les pièces de 12 aux pointes accessibles; celles de 6, aux angles intérieurs : nous gardant bien d'en mettre aux angles saillans, où elles pourraient être facilement entourées et démontées. Cette mission est confiée à notre artillerie à pied. L'artillerie à cheval marche à la réserve avec la cavalerie.

189. Nous rendons aussi épaisse que possible notre ligne de feu. Chaque tireur se couvre d'un arbre. Les soutiens étant plus faibles, notre ligne éprouvera moins de pertes. Les angles saillans sont occupés par les meilleurs tireurs en arrière desquels se trouvent les

soutiens principaux. Les colonnes de compagnies sont ici d'un utile emploi. On les place à couvert dans les fonds, dans les ravins et, lorsqu'on ne peut faire autrement, sur les routes.

190. La cavalerie divisée en petits détachemens se rapproche de la lisière et tire profit des clairières. La masse à cheval reste en arrière à l'embranchement des routes. Elle surveille les flancs de la forêt pour empêcher l'ennemi de nous tourner.

Autrefois on ne considérait une forêt comme bon point d'appui, que quand elle était ou avait été rendue impénétrable. Aujourd'hui elle passe pour telle, lorsqu'on l'occupe avec un bataillon de chasseurs soutenu d'infanterie de ligne.

191. Les bois espacés sur notre position fondamentale servent encore de bons points d'appui. On voudra bien se souvenir du bouquet de chêne de la bataille de Kollin. Les points d'appui sont très-utiles à la défense active dont ils protègent les sorties.

192. Les forêts ne peuvent servir de points d'appui principaux à un corps d'armée, que lorsqu'elles sont marécageuses et impraticables pour les masses et pour l'artillerie. Quoiqu'il en soit, souvent elles sont réputées telles, et une attaque sérieuse prouve le contraire. En 1807, la forêt de Baumwald entre Konigsberg et Tilsit passait pour impraticable, et l'on affirmait que l'ennemi serait forcé de tenir la grande route. Cependant les Français traversèrent cette redoutable forêt et attaquèrent sur deux flancs à la fois les Prussiens qui battirent promptement en retraite.

193. Des bois semés çà et là sur une position, arrêtent long-temps l'ennemi contraint de les enlever successivement. C'est sur un terrain ainsi disposé qu'à Ville Parisis (1814), une arrière-garde française retint tout un jour le corps de Kleist.

194. Les règles suivantes sont applicables au combat défensif dans les grandes forêts :

1° La lisière est défendue avec opiniâtreté par l'infanterie légère (chasseurs et tireurs), et la ligne de feu est énergiquement soutenue.

2° Le gros de l'armée prend position centrale en arrière, entre des lacs, étangs, marais, marécages, etc., et, s'il le faut, derrière des abattis dont l'artillerie de réserve occupe les accès.

3° L'espace, depuis la lisière jusqu'à la position principale, est défendu pied à pied. Les clairières sont occupées par la cavalerie et l'artillerie à cheval placées en embuscade et qui se précipitent sur l'ennemi lorsqu'il croit s'y rallier. Là, de petits détachemens opèrent quelquefois de grandes choses, car l'ennemi ne peut être précédé de sa cavalerie.

195. Il est en outre de la plus haute importance d'occuper les *embranchemens des routes* ; les moyens de défense doivent y être accumulés et la fortification de campagne appelée à la compléter.

L'artillerie occupe les routes le plus loin possible, et des obus sont jetés en grande quantité sur le terrain pris par l'ennemi.

196. Le gros de la cavalerie reste ordinairement en arrière de la forêt pour y recevoir les autres armes, lorsqu'elles s'y retirent, et empêcher l'ennemi de déboucher.

197. Nous voyons que les forêts sont, sans aucune comparaison, beaucoup plus favorables à la défense qu'à l'aggression, et que l'attaque d'une forêt présente des difficultés presque insurmontables, auquelles il faut ajouter encore que les hommes grièvement blessés sont abandonnés, d'habitude, et périssent misérablement.

198. Sans une connaissance exacte de l'intérieur du bois et de la direction des chemins, l'attaque d'une grande forêt ne devrait pas être entreprise, et, disons-le, nous ne possédons presque jamais cette connaissance. Nous essayerons donc en premier lieu d'attirer l'ennemi en dehors, et nous ne nous déciderons à l'attaque ci-dessus, qu'en désespoir de cause.

199. Les angles saillans de la lisière sont les points d'attaque les plus naturels. D'abord, de tous côtés, l'artillerie les canonne ; puis, on marche sur eux à la bayonnette, pendant qu'une ligne d'infanterie attire l'attention des défenseurs de la lisière. Lorsque le point

est enlevé, on s'y établit, car il y aurait folie à pousser l'attaque aveuglément au-delà.

200. La grosse artillerie bat les accès principaux et condamne au silence les pièces ennemies. Souvent ces points sont plus faciles à enlever que le centre de la lisière garnie de chasseurs et tireurs; pour les attaquer, on saisit l'instant où les pièces ennemies se retirent; on les suit au pas de course, et tous les accès qu'on enlève, on y place immédiatement des pièces légères pour augmenter le rapport défensif; car l'attaque d'une forêt présente tour-à-tour des périodes offensives et défensives.

201. On entend quelquefois donner le conseil de faire pleuvoir les obus sur la forêt. Mais vraiment, dispose-t-on d'une si grande quantité de ces projectiles qu'on puisse les jeter au hasard? On ne doit user ses munitions que sur les points où il est très-probable que se trouvent des masses ennemies; c'est ainsi que, par exemple, sur les routes débouchant sur la plaine, les obus ne seront sans doute pas perdus.

Pour battre la lisière occupée, la mitraille d'une livre produirait le plus d'effet, mais malheureusement cette mitraille puissante est bannie des coffrets de l'artillerie de plusieurs armées.

202. Un point naturel d'attaque est encore celui sur lequel est assise l'artillerie ennemie. Car la présence de l'artillerie annonce celle des chemins, et c'est sur les chemins que marchent les colonnes dont le mouvement s'opère, sans aucun doute, lorsque notre grosse artillerie force à la retraite les batteries ennemies. Si nous enlevons ce point, nous prenons en flanc et à revers la ligne de feu ennemie contrainte à une prompte retraite. La lisière une fois à nous, le reste de la forêt est bientôt en notre pouvoir.

203. Pour ne point interrompre le feu, il ne faut pas que la poursuite soit trop ardente, mais qu'elle se régularise. A cet effet, les sections d'artillerie avancent sur les chemins, soutenues à droite et à gauche par une forte ligne de feu. Je me rappelle qu'un officier fut fortement réprimandé pour avoir, dans une offensive heureuse,

engagé deux pièces légères de 6 au milieu d'un bois. A mon avis, elles étaient mienx placées là qu'en plaine avec les flanqueurs de la cavalerie. Au sorplus, nons prierons celui qui réprimandait l'officier de vouloir bien répondre à cette demande : Dans un combat de forêt, où faut-il placer les pièces légères ?

Ainsi qne les pièces, la colonne d'infanterie s'avançant dans une forêt, doit avoir ses flancs couverts par une vigoureuse ligne de feu.

204. Les coups retentissent bruyamment dans les bois, ce qui peut donner le change sur une fausse attaque ; les plus réelles et les plus dangereuses sont celles qui tirent peu et nous serrent de plus près. Delà, le principe de peu tirer dans les attaques de front, et de tirer beaucoup dans celles de flanc ; car l'ennemi se croyant tourné aux détonations qu'il entend, abandonne souvent à bon marché une position très-favorable. Le *hourra* des tirailleurs, si blâmable en toute autre circonstance, est d'une application très-heureuse dans les combats de forêts.

205. On n'attaquera pas sans nécessité à la bayonnette la position ennemie plus avantageuse sans doute que la nôtre, mais on tâchera de l'enlever avec adresse. Sur le front, le feu de notre artillerie et de notre mousqueterie redoublera ; de fausses attaques auront lieu, tandis que, le plus silencieusement possible, on tournera la position. Cette mesure trouvera de nombreux opposans parmi ceux qui se promettent d'énormes résultats en faisant prendre des tambours à des hommes à cheval envoyés sur les derrières de l'ennemi. Il est possible que le succès s'en suive, mais je pense qu'il n'y a qu'un pauvre ennemi qui lâche pied devant de semblables adversaires, et que tout autre, après avoir détaché quelques escadrons pour reconnaître la cause du bruit, fera bien vite justice de l'arlequinade.

206. La cavalerie suit l'infanterie par la route principale, pas trop loin, parce que cela l'empêcherait de se trouver en place au moment utile ; pas trop près, attendu que cela ne ferait qu'augmenter la confusion, si l'attaque était repoussée. Mais si l'ennemi se re-

tire, alors elle se porte avec rapidité sur lui. L'artillerie à cheval la soutient puissamment.

207. L'artillerie, comme nous l'avons dit déjà, se maintient sur les routes faciles; car autrement elle peut s'égarer ou se porter sur des terrains impraticables dont elle ne saurait plus se tirer. La grosse artillerie ouvre les accès à nos troupes, en détruisant les défenses de l'ennemi. Si cependant cet ennemi est en pleine retraite, elle ne suit pas de trop près, et surtout, ne traîne pas avec elle de nombreux caissons qui ne font que barrer la route à notre réserve. Les pièces légères, au contraire, marchent avec l'infanterie et combattent par sections, ou tout au plus, par demi-batteries; car pour des formations plus grandes, l'espace manque ordinairement. Les obusiers ne sont utiles que sur la lisière de la forêt, s'ils sont nombreux; mais dans l'intérieur, ils sont complètement inutiles. La moitié, de l'artillerie à cheval accompagne la réserve, et l'autre moitié, les troupes destinées à tourner l'ennemi.

208. Nous avons déjà fait observer que la direction d'un combat de forêt est très-difficile. Pour faciliter cette direction on est convenu de certains signes de reconnaissance. Les *mots d'ordre* sont de ce nombre. Il ne faut jamais attaquer en aveugles, mais bien, se rallier de temps en temps, surtout aux embranchemens des routes, pour que, si l'ennemi fait tout-à-coup volte-face, il rencontre de la liaison dans notre attaque.

209. Dans les combats de forêt, quelquefois le feu cesse tout-à-coup. C'est un indice que nos troupes ont perdu la trace de l'ennemi; que cet ennemi s'est réellement retiré, ou qu'il emploie une ruse de guerre. Alors on redouble d'attention et les signaux de reconnaissance deviennent utiles, car jusque là, le feu était notre seul conducteur. On ne doit donc jamais engager au combat dispersé plus de troupes qu'il ne faut, afin de se conserver des ressources.

210. Comme exemple d'un grand combat de forêt, nous citerons la bataille d'Abensberg en 1809, qui prouve quel avantage offre une position parsemée de bois, pour occuper et repousser un ennemi

infiniment supérieur en nombre. Nous ajouterons anssi, Eckmüll (1809), Castell, Amberg, Geisenfeld (1796) et Torgau (1760).

5 *Montagnes.*

211. Tout pays *montueux* ne mérite pas le nom de *pays de montagnes;* il ne l'acquiert, que quand ses inégalités se sont agrandies de façon à ce que le sol porte un caractère spécial dans ses rapports de localité, d'agriculture et de communications.

212. Selon les degrés de ce caractère, le tacticien distingue deux espèces de montagnes : les *montagnes hautes* (*hochgebirge*) et *les montagnes moyennes* (*mittelgebirge*).

Les unes et les autres modifient les dispositions tactiques et en exigent de spéciales. Qu'on ne se hâte pas trop toutefois, d'abandonner les règles enseignées jusqu'à présent pour la plaine, en confondant les pays montueux avec les pays de montagnes!

213. Les montagnes nécessitent non-seulement d'autres mesures tactiques, mais plus encore, d'autres précautions stratégiques. Le tacticien et surtout le stratège doivent les étudier avec soin, s'ils veulent éviter des revers.

214. Celui qui tenterait d'appliquer strictement à la guerre de montagnes les règles de la guerre de plaine, commettrait de lourdes fautes.

215. Les montagnes exigent d'abord une étude générale de la science des terrains, science que nous supposons acquise pas nos élèves; et ensuite, une applicatien de cette science aux obligations tactiques, application qui se modifiera selon la hauteur et l'accès des montagnes.

216. 1° Les montagnes présentent une masse plus ou moins liée, beaucoup plus difficile à franchir que les terrains plats, mêlés ou montueux.

En forçant de changer la manière de faire la guerre, elles intéressent plus la stratégie que la tactique, les grandes masses armées

que les petits détachemens; car, ce qui n'importe guère à ceux-ci est très-grave pour la direction générale. Cette direction doit-être à la fois tactique et stratégique, et se fondre avec les dispositions nouvelles, pour que la grande chaine ne soit pas rompue.

217. L'étonnement que produisent les montagnes sur le tacticien, lui fait souvent commettre de grandes erreurs. Une des plus ordinaires est de l'engager dans une *guerre de cordon* (je cite l'expression adoptée). Long-temps on a cru que pour bien défendre les montagnes, il fallait occuper tous les postes qu'elles offraient; mais ces postes sont innombrables, et tous se présentent comme très-défensifs; cependant, lorsqu'une attaque sérieuse a lieu, on en juge autrement. Quiconque cherche à occuper tous les postes se noie dans la malheureuse guerre de cordon. Savoir prudemment restreindre l'étendue de sa ligne aux limites utiles, est la grande difficulté que de bons tacticiens eux-mêmes n'ont pu résoudre. Le *qui veut tout couvrir, ne couvre rien*, ne trouve nulle part une application plus réelle que dans la guerre de montagnes.

218. Toute chaîne de montagnes offre un système homogène de formation. Où se rencontrent les angles des vallées, les noyaux de la masse principale peuvent être considérés comme points de centre d'où s'échappent les divers chaînons, et où ils viennent se rattacher. C'est en vertu de cette observation que les théoriciens regardent la défense de la chaîne principale comme la chose la plus importante, parce qu'ils croient se placer ainsi dans une sorte d'initiative topographique, d'où il leur est loisible de se porter où ils veulent. — « De prétendus soldats qui n'étudient la guerre que dans « leur cabinet et sur la carte, se sont persuadés qu'on devait, » même dans les plus hautes montagnes, demeurer toujours et » manœuvrer sur la chaine principale (l'archiduc Charles). » Ces soldats oublient qu'en proportion de sa hauteur, les versans de cette chaîne deviennent plus perpendiculairement inaccessibles. Où il n'y a plus de chemins praticables, notre place est indifférente. Qu'importe alors qu'elle soit sur le sommet ou à mi-côte? La *possi-*

bilité de se mouvoir est le premier et le véritable besoin,et non pas la position plus ou moins élevée au-dessus de la vallée. Déclarer point stratégique le sommet central parce qu'il domine et réunit les diverses chaînes, est une erreur. Si ces chaînes ne sont pas praticables, la possession du sommet est inutile. Théoriciens! créerez-vous des chemins? Si c'est là votre projet, vous n'avez aucune idée des obstacles qui se présenteront. L'histoire de la guerre n'offre que bien peu d'exemples de semblables entreprises, exceptionnellement et non comme règle : il y aurait folie à les admettre comme telles.

219. On dit aussi, que « dans les montagnes, il faut reconnaître « les points d'union des chaînes, pour établir sur eux les commu- « nications. » Si l'on atteint ce but en s'aidant des travaux des sapeurs, l'idée peut être très-bonne; mais dans les hautes montagnes elle reste sans valeur, de même que dans les montagnes moyennes dont les pentes ont plus de 20 degrés.

220. L'extension des montagnes en largeur et en longueur est importante. Le Harz par exemple joue un tout autre rôle dans la guerre, que le Riesengebirge, les Apennins, les Alpes aux gigantesques proportions. C'est au stratège à le reconnaître. Le tacticien ne s'occupe que d'espaces moins vastes et dont il peut apprécier en détail les dispositions physiques.

221. 2° Les chaînes de montagnes sont interrompues par des vallées plus ou moins larges.

Chaque chaîne a son cours d'eau principal, et, quelquefois plusieurs, comme par exemple, les Alpes. Les vallées secondaires s'offrent parallèles, transversales ou diagonales à la vallée principale. De l'éloignement des vallées entr'elles dépend ordinairement la difficulté de communication. Toutefois il n'y a pas à cet égard de dispositions générales. Souvent les vallées les plus étroites sont les plus difficiles à franchir, *et vice versa*.

222. 3° Quelquefois les *eaux* coulent avec la rapidité des torrens, brisent leur direction et débordent. Ces circonstances rendent

précaires les opérations dans les montagnes ; car une rivière qui, aujourd'hui, n'opposait aucun obstacle au passage, est infranchissable demain. C'est pourquoi nos dispositions doivent être calculées sur une action simple, et non sur la coopération d'un grand nombre de colonnes isolées, qui sont exposées à rencontrer des obstacles imprévus, élevés subitement par les eaux. Toutes les guerres de montagnes sont pleines de semblables exemples. Rappelons-nous le Tech dans les Pyrennées orientales, en 1793, et le Tanaro, en 1796, lors de la poursuite des Piémontais par le général Bonaparte. La vitesse du courant a souvent une influence défavorable sur l'établissement des ponts; le lit, presque toujours de rochers, s'opposant à ce que les ancres puissent mordre (1796, le Alpon ; 1799, l'Aar et la Limmat).

223. 4° Presque toutes les montagnes sont couvertes de forêts souvent impénétrables.

Les plus épaisses se trouvent ordinairement à mi-côte ; les plus basses et les plus clairsemées, sur les sommets. Mais là, le froid est si vif qu'il s'oppose à toute opération guerrière. (Passage du Splügen par Moreau, en 1800).

224. Les forêts offrent des avantages aux défenseurs et des désavantages aux attaquans : mais qu'on se garde de croire que la rupture des lignes de communication et les abattis soient des opérations aussi faciles que le suppose la théorie.

225. 5° Tout le système de *communication* est changé. Les routes et chemins sont plus rares que dans la plaine.

Les vallées, presque seules, présentent des communications; aussi jouent-elles un rôle très-important dans la guerre de montagnes. Les embranchemens de ces vallées sont, aux montagnes, ce que les embranchemens des routes sont à la plaine. Il y a néanmoins quelques exceptions. Dans le Riesengebirge, par exemple, les communications ont lieu par les vallées, et dans le Erzgebirge saxon, par les sommets.

L'établissement des communications dans les montagnes, doit

être scrupuleusement étudié, parce que presque toute la direction de la guerre est soumise à ce principe.

226. Le petit nombre de routes nous engage à ne pas trop étendre notre front d'opérations, vu l'impossibilité des colonnes de communiquer entr'elles (1796 val de Lugano). La conservation des routes est aussi de la plus haute importance, car une seule nous étant fermée, peut retarder durant plusieurs jours toute une opération. L'archiduc Charles dit :

« C'est dans les vallées que se trouvent les chemins utiles aux « mouvemens des masses et au transport des vivres. Il faut tenir « les vallées pour être maître des montagnes, et les montagnes, « parce qu'elles dominent les vallées. » (1796 combat de Caliano sur l'Adige).

227. Dans quelques montagnes, les communications par les points rapprochés des sommets sont quelquefois plus faciles, que par ceux plus rapprochés des vallées aux bords escarpés et hauts.

Quelquefois, les routes suivent les ravins; delà, la courbure et les détours des chemins. C'est surtout le cas en Suisse pour presque toutes les routes principales. Dans les montagnes moyennes, les routes sont plus directes.

228. 6° La subsistance des troupes est beaucoup plus précaire dans les montagnes que dans les plaines; d'abord, parce que l'agriculture y est plus restreinte; ensuite, parce que les approvisionnemens et les transports sont plus difficiles.

229. Le système de réquisitions perd dans les montagnes une grande partie de sa force ; où il n'y a rien, rien ne peut être obtenu. L'établissement des magasins devient donc nécessaire et les opérations exigent une base plus solide: sans cette base, les troupes battues sont ordinairement détruites; la faim les forçant à mettre bas les armes. Le transport est suspendu ou tout à fait annulé; ce qui prouve que les opérations lointaines ne valent rien, et que celles qui ne durent que quelques jours et pour lesquelles le soldat peut emporter ses vivres sont infiniment préférables. L'entretien de

cavalerie et de l'artillerie, est le plus difficile, ce qui oblige à n'employer que le nombre strictement nécessaire de ces armes, et jamais plus. L'archiduc Charles dit : « L'occupation des hautes montagnes « ne saurait être de longue durée, parce que le transport continu « des choses indispensables est impossible. »

230. 7° L'action des armes à feu est restreinte dans les montagnes.

La plupart des coups tirés de bas en haut ou de haut en bas sont sans effet ; ce qui explique comment des positions considérées comme inexpugnables, sont néanmoins enlevées. La bayonnette reprend ici tous ses droits. Le seul combat de feu n'amène aucun résultat. Une marche hardie, aventureuse qui, dans la plaine, serait très-condamnable, procure quelquefois la victoire dans les montagnes. L'espace étant rétréci, un fort petit nombre de fusils ou de pièces, y trouvent place : leur effet est faible et le poste est enlevé. Cela prouve combien il est utile d'accoutumer les troupes au combat à l'arme blanche. Dans la guerre de montagnes c'est la vaillance, le mépris du danger et des obstacles qui décident, et non les longues fusillades et les canonnades bruyantes.

231. 8° *L'emploi des troupes* est soumis à d'autres principes que ceux qui le dirigent dans le pays plat, et d'autres rapports se présentent pour le choix de l'espèce des troupes à mettre en action.

Les règles de la guerre de plaine ne sont plus valables dans les montagnes. Avec les dispositions du sol et des rapport locaux, se modifient les dispositions tactiques. Par exemple, une ligne étendue de tirailleurs, sans puissans soutiens, ne serait pas tolérable en plaine, et souvent, dans la montagne, cette ligne seule complète un combat. Le brisement de la cavalerie en petits détachemens qui présente tant de désavantages en plaine, ne peut être évité dans la montagne, etc. La conservation des mêmes formes tactiques serait donc ridicule et pédantesque. Les Autrichiens (de 1796 à 1799) ont été défaits dans quelques combats, pour s'être entêtés à conserver certaines formes tactiques, tandis que leurs adversaires

les Français, ployaient ces formes aux rapports existans, et dominaient ainsi ces rapports.

Plus le pédantisme et le cahos des formes écrasent une armée, plus mal cette armée fait la guerre, surtout dans les montagnes.

Je reviendrai plus tard sur les principes qui doivent régir l'emploi des troupes dans la guerre des montagnes.

232. 9° Les saisons ont, dans la guerre de montagnes, une influence bien plus décisive sur les opérations, que dans la guerre de plaine. L'archidue Charles écrit : « Aucune époque de l'année « n'est plus favorable à attaquer dans les montagnes, que le « mois de mars. Le froid n'est pas assez intense pour paralyser « les mouvemens des attaquans, et il est insupportable au contraire « pour le défenseur qui, sur les hauteurs, sans abris, sans feu, sans « repos, est attaché à son poste. La neige solidifiée par la gelée « ouvre des accès sur les ravins et les rochers qu'on franchit en « masses, tandis qu'au dégel, on ne peut les passer qu'un à un et « très-péniblement. » L'archidue Charles possède le génie de la guerre d'attaque.

Défense.

233. Dans les montagnes, la tentation est grande d'occuper toutes les issues, ce qui produit nécessairement la division des forces. L'archiduc Charles écrit : « On méconnait souvent les vrais princi« pes de la défense d'un pays qui nous enseignent à présider con« stamment à la conservation de tout, et à ne nous occuper des « détails qu'autant qu'ils ont une influence immédiate sur l'action « principale dont on n'atteindra jamais le but en divisant ses trou« pes et les usant dans des engagemens partiels. »

L'ennemi peut opposer des forces supérieures à chacun de nos détachemens qu'il battra, et la perte des postes isolés amènera celle des montagnes. Quoiqu'il en soit, si ces postes sont inoccuppés, l'ennemi parviendra à son but sans combats.

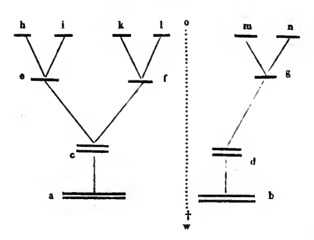
Cela prouve que la défense des montagnes est très-difficile, et leur attaque infiniment plus aisée.

234. On a présenté différens systèmes de défense des montagnes. Nous allons en examiner quelques-uns. Mais pour donner plus de poids à notre critique, nous établirons d'abord ce principe :

La défense des montagnes loin d'être trop passive, doit au contraire se lier autant que possible aux élémens offensifs; car l'archiduc Charles dit : « Dans la guerre de montagnes, *l'attaque* a une telle supériorité sur la *défense*, tant sous les rapports tactiques que sous les « rapports stratégiques, qu'on ne peut établir l'équilibre entre « elles. La possession du terrain, ainsi que de la scène générale de « la guerre, appartienent à celui qui prévient son adversaire dans « l'attaque. » Plus loin il ajoute :

« Depuis la bataille des Thermopyles jusqu'aux campagnes de « la révolution dans les Alpes et les Pyrénées, dans la Suisse et « le Tyrol, l'offensive a toujours conservé la supériorité. » Exemples : campagnes du duc de Rohan dans la Valteline, 1638; d'Antonio Riccardo dans les Pyrénées 1793 ; de Napoléon en Italie.

Premier système.



Le gros prend position sur la croupe principale *a*, *b*, et porte sur les chatnons les partis avancés *c*, *d*, qui se subdivisent en *e*, *f*, *g*, subdivisés eux-mêmes en *h*, *i*, *k*, *l*, *m*, *n*. Chacun de ces derniers petits postes résiste isolément et se retire sur le soutien le plus rapproché. Tout pas rétrograde augmente la somme de résistance, et l'ennemi doit être repoussé avant qu'il ne soit parvenu jusqu'à nos forces principales.

La théorie de ce système est sans doute rationnelle, mais il reste à la pratique à la confirmer, et l'expérience de guerre ainsi que le jugement des conducteurs pratiques la rejettent.

235. Le plus grave reproche qu'on lui adresse est de *démembrer les forces* et *de manquer d'offensive*.

En guerre, rien n'est plus facile que de faire des détachemens; mais rien n'est plus difficile que de les rallier. En supposant même que les communication de *h* et *i* à *e*, et de là, à *c* soient bien établies, il n'y a pas garantie suffisante d'une heureuse réunion des parties isolées; car il ne faut pas croire qu'un terrain de montagnes, pendant une action, se laisse aussi facilement parcourir que l'œil en suit le tracé sur une carte. La direction du combat de montagues est fort difficile, et plus on a de détachemens, plus nos forces disséminées sont abandonnées à elles-mêmes et susceptibles de se fourvoyer.

236. En outre, ce système est bien vu pour soutenir les avant-postes par des secours venant des derrières; mais non pour une coopération des flancs; c'est-à-dire que les postes *c*, *e* et *f* peuvent bien être secourus par *a*, mais non par *d*. Si maintenant l'ennemi avance (*o*, *w*.) et passe entre *d* et *c*, non-seulement ces deux postes, mais tous ceux en avant avec lesquels ils sont en communication *e*, *f*, *g* etc., sont coupés, et l'ennemi ne trouve qu'une faible résistance en *w* où se tient le gros affaibli.

237. Les extraits suivans des œuvres de l'archiduc Charles offrent la meilleure critique à faire du système précité.

1° « Les montagues s'échelonnent toujours d'une manière de plus

« en plus grande ; ainsi, celles qui renferment des vallées sont do-
« minées toujours par d'autres plus hautes. Lorsqu'on occupe la
« vallée et que l'on veut s'étendre sur les hauteurs, pour éviter
« d'être dominé, il faut couvrir un grand espace ; car chaque
« échelon se succède graduellement jusqu'aux sommets princi-
« paux.

« Il est important de défendre tous les sentiers, toutes les issues.
« On divise sa ligne en une chaîne de postes liés (h, i, k, l, m, n,).
« Tous les avantages sont du côté de l'attaquant dont la nature du
« terrain masque le plan et les manœuvres. Il avance en colonnes
« et en forces supérieures sur un point, et s'il perce (o, w,) tou-
« tes les troupes défensives qu'il dépasse sont coupées, car elles
« n'ont plus de liberté de mouvement, attachées qu'elles sont cha-
« cune à un chemin. Qu'on ajoute à cela que si la rupture a lieu
« sur un point plus rapproché de notre ligne, notre perte est d'au-
« tant plus certaine. »

2° « Lorsqu'on a négligé les vallées pour les hauteurs, » (les lignes $c\ e$, $c\ f$, $d\ g$, etc., passent par les hauteurs), « l'ennemi alors « les occupe, bat les troupes qui sont dans les vallées, » (mais selon le système il n'y a pas de troupes dans les vallées) ; « il s'a-
« vance ainsi sur nos derrières, et nous force à abandonner les hau-
« teurs.

3° « Quoique des postes disposés de la sorte aient peu à craindre
« d'une attaque de front, cependant il leur manque toutes les res-
« sources qui, dans les contrées ouvertes, empêchent qu'on ne les
« tourne. Le terrain resserré interdit les déployemens en échelons
« pour couvrir les flancs, et les mouvemens de notre réserve pour
« déborder les ailes menaçantes de l'ennemi. On embrasse du re-
« gard les manœuvres adverses, et on en reconnait si tard les dis-
« positions que pour éviter d'être débordé par elles. Il ne reste
« pas même le temps d'opérer une prudente retraite.

4° « Il n'y a de postes principaux que sur les grandes routes, dans
« les vallées ou à leurs issues. Là, seulement, se trouvent les défi-

« lés dans la véritable acception du mot, et non sur les croupes
« des montagnes.

5° « *Celui qui, dans les montagnes, attend l'ennemi de pied ferme, s'expose encore plus à tous les dangers inséparables d'une division de forces sur une ligne étendue*, que dans les contrées ouvertes, où des mouvemens rapides offrent la possibilité de revenir « à des chances heureuses. La pire de toutes les dispositions est celle « qui nous met irrévocablement à la merci de la possession de « points isolés; toutes les positions *défensives*, dans les montagnes, se trouvent plus ou moins dans ce cas.

6° « De prétendus tacticiens qui n'étudient la guerre que sur la « carte et dans leur cabinet, se sont persuadés que, même dans « les plus hautes montagnes, on ne devait prendre position, et « manœuvrer que sur la chaîne principale. »

Second système.

238. L'idée fondamentale est de tenir réuni le gros de la troupe sur un point central, et de marcher de là, à la rencontre de l'ennemi, aussitôt qu'il a laissé entrevoir les véritables intentions de son attaque.

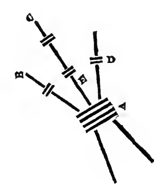
Pour connaître plus promptement ses desseins, quelques parties de nos forces sont détachées en avant de notre position. Mais comme dans les montagnes, vu l'insuffisance des communications, il est très-difficile d'appuyer nos détachemens, ceux-ci opèrent avec indépendance, afin de n'avoir pas besoin de se retirer de suite sur le gros, à la première pression de l'ennemi.

239. Le choix des *points du centre* à occuper par le gros de nos forces est donc la chose principale. Sur chaque route s'avancent des détachemens dont la force est relative à l'importance des communications; ils acceptent le combat et se défendent avec énergie, parce que le commandant en chef sait *si* et *où* ont lieu la

véritable ainsi que la fausse attaque. Les détachemens adressent de nombreux rapports à ce général.

240. Aussitôt que le *vrai point* d'attaque est reconnu, le gros marche à la rencontre de l'ennemi et bat son avant-garde qui ne saurait tenir contre lui. Si, comme le veut le système précédent, le gros restait immobile, l'ennemi aurait le temps de réunir ses détachemens et marchant en ligne directe sur nos forces centrales, de nous prendre en flancs et par derrière. Ce péril est le plus à craindre; aussi le principe est, d'aller à la rencontre de l'ennemi jusqu'au point où il ne peut plus rien entreprendre sur nos flancs.

Un exemple rendra cette vérité plus sensible.



Notre gros est en A, position centrale. Des forces sont détachées en avant, B, C, D, et peuvent y faire un défense énergique. Deux cas sont à distinguer.

1° L'ennemi est en masse et force notre détachement C. Nous portons notre gros en E et retirons en A nos détachemens B, D, qui forment maintenant notre réserve.

Si les chemins B, D, n'ont pas de communications latérales et que l'ennemi soit en masse, les détachemens en B et D, n'offrent plus rien d'utile ; au contraire, si les communications existent, les troupes en B et D agissent sur les flancs ou prennent l'offensive sur les derrières de l'ennemi, aussitôt que le combat en A nous devient favorable.

2° L'ennemi marche-t-il sur plusieurs colonnes? les détachemens B, C, D résistent vigoureusemont; notre gros se porte sur l'une des trois routes, par exemple, de E en C, et nous battons d'autant plus sûrement la colonne isolée qui l'occupe. Les autres colonnes ne recevant plus d'ordres, s'étonnent, et ordinairement se retirent sur leurs positions.

Si l'on reste immobile en A, on éprouve de grandes pertes en B, C, D. Le reste de nos hommes échappés au danger ne résiste plus, et l'ennemi avance en A où ses colonnes se rallient; ce qui rend notre défaite générale certaine. En A, il nous prend en flancs, manœuvre qui ne lui était pas permise en E. C'est une nouvelle preuve quo, dans les montagnes, on ne peut rien faire de pis que de se restreindre à une stricte défensive. Si enfin on voulait de A secourir également ses trois détachemens B, C, D, on soutiendrait alors un combat de front qui ne déciderait rien.

241. Citons encore l'archiduc Charles. «Cette conviction» (qui résulte de ce que nous venons d'avancer) « doit diriger la conduite « du général dont le devoir est de défendre un pays de montagnes. « La disposition de ces contrées offre à l'ennemi, pour ses opéra« tions offensives, plusieurs lignes aboutissant au même but. Le « défenseur se place donc sur un point duquel il peut agir contre « chacune de ces lignes, et cette position ne se trouve qu'au point « de leur réunion. »

Plus loin il ajoute : « L'attaque partant d'une position centrale « est le seul moyen de conserver la position des montagnes ; ainsi, « il ne faut pas se laisser séduire par de faux motifs et perdre ce « moyen. Aussitôt après avoir repoussé l'ennemi et occupé le ter« rain en avant par nos troupes légères, nous reprenons notre po-

« sition ancienne, et nous recommençons cette même manœuvre « jusqu'à ce que l'attaquant soit réduit à la défensive. »

242. Il se présente des cas où il est nécessaire de s'établir d'une manière fixe sur des points du centre. Par exemple, si le point est d'une telle importance à conserver que l'on ne puisse s'en éloigner sans un danger stratégique très-grand, le premier système de défense que nous avons indiqué est le plus rationnel.

Frédéric attachait un grand prix à la possession de Landshut comme point central, pour agir sur les montagnes Bohême-silésiennes. Le général Fonqué (1759) l'occupait, ayant de forts détachemens en avant de lui. L'ennemi fit une attaque sur le flanc gauche des Prussiens; mais Fonqué saisissant avec habilité l'instant favorable de passer à l'offensive, le repoussa en lui causant de grandes pertes. L'année suivante, ce même Fonqué tenant le même poste, avec ordre du roi d'y attendre Laudon, fut battu, détruit et fait prisonnier.

En 1796, Bonaparte défendit les Alpes tyroliennes tout-à-fait selon le second système. Il occupa les issues par des détachemens, permit à l'ennemi de pénétrer facilement par les vallées du côté du Tyrol et de la Carynthie; puis, d'un point central marchant à sa rencontre, il le battit trois fois, (Castiglione, Arcole et Rivoli). L'année suivante, les Autrichiens voulurent défendre les mêmes montagnes contre le même général, en tenant position, et ils furent battus sur tous les points. Enfin, le général Laudon prit l'offensive du côté de Brixen, par la vallée de l'Adige, et si cette offensive avait été plus énergique, les Français auraient été vaincus.

243. La campagne du duc de Rohan (1631) dans le Valteline, et celle de l'archiduc Charles (1799) en Suisse, sont pleines d'enseignemens précieux.

Les Français commirent une faute dans le Erzgebirge à Hollendorf (13 septembre 1813), en occupant les routes, mais en négligeant les issues secondaires de Konigswalde et Streckenwalde. Les Russes conduits par le prince Eugène de Würtemberg, officier ac-

tif et intelligent, attaquerent mollement leur centre, tandis que Pahlen, sur leur flanc gauche, par Königswalde et Rudiger; sur leur flanc droit, par Streckenwalde, les força à une fâcheuse retraite. Si les Français s'étaient établis en arrière, sur un point central, par exemple à Peterswalde ou à Gotlende, cela ne serait pas arrivé, parce qu'ils auraient pu avancer avec toutes leurs forces par l'une des trois routes et contre un ennemi divisé.

On lit dans les OEuvres de l'archiduc Charles : « C'est commettre « une grande faute que rester en position et attendre l'atta- « que d'un ennemi qui a eu le temps de réunir des forces dont il « vous presse de toutes parts ; car les positions dans les montagnes, « (même celles sur la chaîne principale), ont toutes l'inconvénient « d'être trop étendues : leur occupation dépend de la fermeté d'un « poste abandonné à lui-même, et les crêtes des montagues, ordi- « nairement nues et rocailleuses, ne permettent pas de manœu- « vrer. Ainsi, lorsqu'on prend position ou que l'on place des ré- « serves à l'embranchement des routes, cela ne s'exécute pas dans « la pensée de défendre ces points, mais bien, de se réserver le choix « des lignes sur lesquelles on agira contre l'ennemi, et le choix « du moment favorable d'action. »

244. Si l'ennemi menace de nous tourner, la formation dans la vallée est préférable à celle sur les hauteurs. Pour cette hypothèse, s'offrent deux dispositions différentes.

1° L'ennemi occupe les hauteurs et entame un combat de feu contre la vallée. Ce feu produit peu d'effet et dans tous les cas, nous nous sommes réservés une retraite.

2° L'ennemi fond des hauteurs sur la vallée. Nous n'avons affaire qu'à ses têtes de colonnes, parce que les queues s'allongent resserrées dans les défilés. Si des issues latérales conduisent de la vallée sur les hauteurs, l'offensive de notre part et au juste moment, peut être couronnée du meilleur succès. L'archiduc Charles dit : « Celui qui tourne, s'étend sur un cercle. Celui qui est entouré, au « contraire, centralise ses forces, et peut ainsi être supérieur sur

« chaque point qu'il attaque. » (Lusignau en tournant à Rivoli eut tort).

Bien que les débordés imposent d'habitude à l'ennemi, on les annule facilement, attendu qu'ils ne sont entrepris que par de petites portions de troupes suivant des chemins difficiles et fatigans, sur lesquels ces troupes peuvent être arrêtées et coupées elles-mêmes.

245. Si l'on est contraint de prendre position dans les montagnes et d'attendre ainsi l'ennemi, on peut agir de deux manières.

1° En se déployant transversalement à la vallée et en appuyant sur deux ailes aux montagnes.

L'archiduc Charles condamne cette disposition, en ce que nos ailes sont dominées par la montagne et que les torrens divisant par le centre presque toutes les vallées, rompent notre front de manière que si l'ennemi attaque nos ailes avec énergie et supériorité, ou perce sur l'une des moitiés, sa victoire est sûre; la partie de notre ligne non engagée étant prise en flanc et tournée.

2° En se déployant parallèlement à la montagne.

L'archiduc Charles donne la préférence à cette disposition, en ce que les torrens fortifient notre front, (ne peuvent-ils pas se trouver aussi en arrière de ce front?); et que nos ailes s'appuyent, d'un côté, aux montagnes les plus hautes, et de l'autre, à la plaine fortement occupée, ou sur des torrens, des lacs qui réunissent les eaux des vallées. L'attaque d'une semblable position est âpre et dangereuse, et dans la vallée, nous avons plus de liberté de mouvement que l'ennemi sur la montagne.

L'archiduc Charles semble avoir écrit sous la dictée des souvenirs de la bataille de Malsch, que cependant les Autrichiens gagnèrent.

246. Le désavantage d'une disposition parallèle aux grands côtés de la vallée consiste en ce que la ligne de retraite se présente sur l'un de nos flancs. Il faut donc tâcher de trouver des issues suffisantes sur nos derrières. Mais si l'on est placé transversalement à la

vallée, il faut, de toute nécessité, en renforcer les abords sur nos flancs, parce qu'ici nos ailes seront les points d'attaque les plus naturels, et que l'offensive décide toujours les combats de montagne.

Attaque.

247. Par ce qui précède, nous reconnaissons que, dans les montagnes, l'attaque est généralement supérieure à la défense, et que si elle a lieu avec des forces suffisantes, elle n'échoue presque jamais contre un adversaire passif.

248. L'attaque dans les montagnes a beaucoup de ressemblance avec celle sur les terrains entrecoupés, c'est-à-dire qu'elle avance jusqu'à une certaine distance sur plusieurs routes, mais qu'elle tient sur une seule ses forces principales et sa réserve.

Si l'ennemi reste sur la défensive, chacune des colonnes poursuit sa marche, renverse les obstacles qu'elle rencontre et arrive à l'embranchement des routes, où toutes les forces se réunissant, le combat général a lieu.

249. Mais, fera-t-on observer, si l'ennemi se porte en avant sur l'une des routes? Le tout dépend de ne pas se laisser induire en erreur, de renforcer par la réserve les colonnes principales, et de jeter de suite des détachemens sur les derrières de l'ennemi, seul moyen de contraindre cet ennemi à abandonner l'offensive.

250. Lorsque nos colonnes d'attaque suivent les vallées, elles doivent être accompagnées de troupes détachées sur les ailes, dans la montagne, pour que l'ennemi ne trouble pas leur marche.

251. Nous poserons en règle générale que, dans les montagnes, il est important de jeter sur tous les points du doute dans l'esprit de l'ennemi, et d'avancer sur un seul avec supériorité. Il sera très-difficile à l'adversaire d'apprécier notre force réelle, car nous pourrons la lui cacher. En effectuant une marche de flancs sur les derrières des détachemens ennemis postés dans les vallées, on atteint ordinaire-

ment son but, mais il faut tâcher de le faire avec plus d'intelligence que Lusignan à Rivoli.

252. Tourner l'ennemi est un des moyens tactiques principaux dans la guerre des montagnes. L'archiduc Charles dit : « Dans cette « guerre, l'action de déborder les ailes impose beaucoup plus que dans « toute autre, parce que l'horison est rapproché, que l'apprécia- « tion est restreinte et qu'il est difficile à l'œil non exercé de juger « des replis du terrain. » Plus loin il ajoute : « Le *déborder les ailes* « s'opère plus facilement, plus sûrement et d'une manière plus « décidée dans les montagnes que le combat de front, avec les for- « ces principales ; parce que, dans ce dernier cas, le défenseur a « pour lui tous les avantages qui résultent d'une première posses- « sion du terrain, (abattis, destruction des accès, etc.) »

253. Ce qui favorise nos attaques de flancs, c'est que leur force n'est presque jamais appréciée exactement par l'ennemi, qui se trouve ainsi arrêté dans l'emploi de sa réserve, au moment opportun.

254. Toute attaque de flanc doit, comme dans la plaine, être liée à une attaque de front ; mais qu'on ne conclue pas qu'un ennemi vigoureux se retirera toujours quand il se verra débordé ; qu'on n'accorde pas une trop grande importance à cette attaque, quoique d'un autre côté il ne faille pas oublier que si la troupe qui nous tourne arrive avant nous sur nos points de retraite, nous courrons risque d'être complétement détruits. C'est précisément dans cette crainte que réside tout le secret de l'inquiétude inspirée par les attaques de flancs.

255. Une condition indispensable de la guerre de montagne, c'est d'avoir de bons officiers à la tête des parties détachées, parce que la direction principale du combat est fort difficile. L'archiduc écrit : « Le choix des officiers auxquels est confié le commandement « des portions isolées n'est jamais plus grave que dans la guerre « des montagnes, parce que la réussite de grandes entreprises dé- « pend souvent de ces officiers, et parce que la nature du terrain

« s'oppose à l'appréciation rapide des fautes commises et des moyens « de les réparer. »

256. Dans la guerre des montagnes, un instant décide quelquefois de la victoire que remporte l'officier qui a conservé sa présence d'esprit. Témoin Bonaparte à Rivoli. Les manœuvres hardies sont aussi applicables dans cette guerre. « La hardiesse, » dit l'archiduc, « n'est jamais aussi bien à sa place et d'un effet plus décisif, que « dans les contrées entrecoupées, et principalement dans les hautes « montagnes où il ne s'agit que de combats de postes qui se déci- « dent aussi vite par le terrain qu'ils se terminent par lui, et où « la surprise, suite naturelle de la hardiesse, paralyse les forces « ennemies au moment prévu. C'est encore une des raisons qui con- « firment l'immense supériorité accordée à l'offensive sur la défen- « sive. — Ce qui dans la plaine serait hasardé, déraisonnable, est « souvent utile dans les montagnes. »

257. L'attaque d'une vallée principale présente de grands obstacles, et l'on se tromperait, si l'on croyait que l'attaque isolée d'une des vallées latérales pourrait conduire au but, parce que cette attaque n'est, au fait, qu'une sortie impétueuse d'un défilé; ce qui n'est pas toujours d'une exécution facile.

« Les vallées principales, » écrit l'archiduc, « ne sont enlevées « que quand on se précipite impétueusement sur elles par leur ex- « trémité du côté de la montagne; qu'on s'empare des hauteurs qui « les circonscrivent; qu'on avance du côté de leur ouverture sur « la plaine et qu'on pénètre en force supérieure par cette issue. « Les attaques des colonnes secondaires sur les vallées latérales ne « servent qu'à favoriser et à faciliter le mouvement principal, en « anéantissant la résistance ennemie par une menace de flanc et « sur les derrières. Ces attaques ne produisent un effet offensif que « lorsqu'elles se lient, échelonnées, à la marche des colonnes déci- « sives. »

258. Dans les montagnes, on est très disposé à accorder aux terrains dominans une haute importance tactique. Laissons cette opi-

nion aux pédans formalistes qui trouvent dans l'étendue de l'horison une compensation à l'affaiblissement de l'effet du feu. Pour gagner les hauteurs on exténue les troupes, qui, arrivées aux sommets, n'y trouvent aucun avantage; car les coups de feu de haut en bas ne valent pas mieux que ceux de bas en haut. L'attaque à l'arme blanche, de haut en bas, peut, dans certaines circonstances, produire de bons résultats; mais le combat de feu, jamais.

259. Nous ferons, en résumant, l'analyse les observations générales de l'archiduc Charles.

1° La possession des contrées ouvertes établit et assure stratégiquement celle des montagnes.

2° La marche des colonnes principales et le tracé des lignes d'opération, ne doivent avoir lieu que par les vallées.

3° Une défense passive dans les montagnes manque tout-à-fait son but, et ne se maintient qu'à l'aide d'une attaque contre l'ennemi qui vient à nous.

4° L'offensive, pour produire son effet, doit avoir lieu, à la fois, sur les hauteurs et dans la vallée; les propriétés du terrain et les dispositions de l'ennemi indiquent seules, laquelle des deux parties de nos troupes doit porter les coups décisifs.

Emploi des troupes.

260. Il n'est pas besoin de dire, qu'en général, les *troupes légères* sont plus propres que les autres à la guerre de montagnes.

L'infanterie légère joue, dans cette espèce de guerre, le rôle principal; de même que les chasseurs et tireurs dans les combats défensifs des postes isolés.

On admettra comme règle que la ligne de feu de l'infanterie doit être beaucoup plus garnie qu'en plaine, parce que dans la montagne elle est plus indépendante, et que souvent, tout le combat n'a lieu que par elle.

Lorsque la ligne de feu est forte, les soutiens peuvent être placés plus en arrière, ce qui est un avantage.

Le gros et la réserve sont maintenus aux embranchemens des routes, jusqu'à ce que la direction du combat se soit prononcée. On ne doit pas, aussi vite qu'en plaine, rappeler une réserve qui fait fausse route.

Il est d'usage aussi d'avancer lentement, à couvert et avec sûreté. Chaque pas est calculé avec le précédent. J'ai vu qu'un aveugle abandon conduit à une perte certaine.

Les mouvemens de flancs étant très-ordinaires, les troupes ont besoin de s'accoutumer autant à les exécuter qu'à ne pas s'effrayer de ceux de l'ennemi.

Si notre ligne de feu se voit attaquée sur ses flancs, qu'elle ne se retire pas immédiatement; qu'elle tâche de conserver le terrain conquis et qu'elle laisse à ses soutiens le soin de la protéger. Ceux-ci se déploieront en face de la ligne attaquante, et nos réserves agiront offensivement. En général, on n'oubliera pas que,

Dans les montagnes, la défensive la plus forte est opérée par une offensive partielle.

Quand le mouvement de l'ennemi sur nos flancs est reconnu faible, il suffit de porter en avant la ligne de feu de notre front, pour l'annuler de fond en comble. Le proverbe militaire, *celui qui menace les flancs a souvent ses flancs menacés*, n'est nulle part plus vrai que dans la guerre de montagnes.

261. *L'infanterie de ligne* forme les colonnes de pression dans les vallées principales. Le combat serré a rarement lieu pour la guerre de montagnes, mais il doit être de la plus grande énergie. Il ne s'exécute pas comme en plaine, par des lignes successives; aussi, les troupes dès qu'elles sont au feu, doivent être persévérantes, parce que l'espace rétréci empêche qu'on ne les relève.

262. *La cavalerie massée* n'est que d'une utilité minime. Elle rendrait d'excellens services contre l'ennemi qui nous déborde, si les chemins praticables ne lui manquaient pas si souvent. Bien qu'elle

puisse gravir un sentier pour agir sur un plateau, il serait ridicule de lui assigner ce sentier pour terrain d'action.

C'est à l'embranchement des routes et des chemins, qu'est la position convenable pour la cavalerie.

Jamais cette arme ne paraîtra à l'avant garde, dans les montagnes, parce qu'elle n'a rien à y *forcer*, ne possédant pas l'espace indispensable à ses déploiemens.

La grosse cavalerie est d'une utilité infiniment moins grande que la cavalerie légère, surtout, que les dragons s'ils savent bien combattre à pied.

Qu'on ne s'inquiète pas trop de sa cavalerie. Si elle est bonne, elle passe presque partout; si elle est mauvaise, il vaut mieux n'en pas avoir. Le courage individuel devient une des conditions essentielles pour la cavalerie. Avec ce courage, 50 chevaux dans la montagne, rendront autant de services que plusieurs escadrons dans la plaine. L'infanterie ouvrira toujours le chemin, la cavalerie, jamais.

Un mélange d'infanterie et de cavalerie, condamnable en plaine, sera ici très-propice. Les Français, dans les guerres de la révolution, nous ont donné à cet égard plusieurs exemples remarquables.

263. *L'artillerie* servira beaucoup dans la montagne, quoique presque partout elle ne puisse agir en masse. On choisit le 12 pour ouvrir et défendre les accès, et l'*artillerie à cheval*, pour agir dans les mouvemens de flancs ou contre eux. On a plusieurs fois tenté d'organiser une artillerie spéciale de montagnes, mais jamais avec succès; parce que rarement son utilité s'est trouvée comparable aux dépenses qu'elle occasionne, et que la mitraille des petits calibres (3 et 6) est d'un effet presque nul.

Les positions naturelles de l'artillerie, se rencontrent sur les routes où elle agit facilement. Le terrain interdit l'application de cette arme en dehors des routes.

264. Il importe, dans les montagnes, que l'artillerie soit très-ac-

tive et qu'elle ne s'épouvaute pas des obstacles. Deux canons hissés à grande peine sur un point où l'ennemi est loin de les supposer en batterie, rendent quelquefois des services extraordinaires.

265. Les obusiers sont surtout utiles, parce que sur ces terrains spéciaux, ils atteignent où les canons ne peuvent porter. De petits mortiers de 7 seraient bien précieux aussi, si l'on se décidait à en faire usage dans la guerre de montagne (1).

Depuis la publication de cet ouvrage, j'avoue que l'artillerie prussienne, principalement, a fait de grands progrès tactiques, progrès dont elle est redevable aux manœuvres de campagne dirigées vers un but d'ensemble, et auxquelles concourent les trois armes réunies. Ces progrès ont rendu l'artillerie légère à pied si mobile, qu'elle peut être arme de décision dans la guerre de montagne, mais à la condition précédemment indiquée.

266. Le train offre des embarras; les voitures à quatre roues ne sauraient être remplacées par celles à deux. Les meilleurs caissons sont ceux de l'armée anglaise. Les chevaux de bat sont d'un triste secours, et les munitions sont trop précieuses pour qu'on s'expose à les perdre si un cheval se déferre.

267. Nous remarquerons enfin que, dans la guerre de montagne, les sapeurs trouvent souvent l'occasion de se distinguer, en construisant ou détruisant. Un détachement nombreux ne marchera jamais sans sapeurs.

(1) Il ne serait certes pas nouveau de se servir en campagne des mortiers de 7; mais ce qui le serait plus, ce serait de les employer conformément à l'esprit de la tactique actuelle. Voyez pour l'application de l'artillerie à la défense, *Artillerie für alle waffen*, t. II, pag. 257 et pour l'application de l'artillerie à l'attaque, pag. 25 à 256.

COMBATS SPÉCIAUX

POUR

LA POSSESSION DES LOCALITÉS.

I.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

268. Nous n'avons parlé que des combats en plaine, ou sur certains terrains de natures spéciales ; mais en guerre, il s'agit encore de la possession et conservation de ce qu'on nomme les *objets locaux*, les localités, deux points qui exerçont une influence favorable sur nos autres dispositions tactiques. Ce n'est pas pour l'objet lui-même que nous combattons, c'est pour les avantages attachés à sa conquête et que chaque parti veut acquérir aux dépens de son adver-

saire. C'est ainsi que s'expliquent les énormes sacrifices d'hommes que coûtent ces combats.

269. Pour spécialiser ce que nous entendons par localités, nous désignerons :

1° Les défilés et gorges.

2° Les ponts et gués.

3° Les digues.

4° Les maisons isolées et cours fermées.

5° Les villages.

6° Les passages de rivière.

7° Les remparts et fortifications.

Le combat sera offensif ou défensif, mais soumis à de certaines conditions qu'on énumerera ci-après.

Le combat doit nécessairement avoir été précédé de l'occupation du point par l'ennemi ou l'ami. La *défense* suit l'occupation, et elle est *faible*, *opiniâtre* ou *extrême*. L'attaque se gradue de même, en *faible*, *opiniâtre* et *extrême*. Il est clair que ces nuances se fondent si bien les unes dans les autres, que leurs limites sont presque inappréciables. Je n'en parlerais pas, tant je suis ennemi des classifications non-pratiques, si je ne croyais nécessaires quelques observations à cet égard.

270. En guerre, rien n'est plus vite lancé que l'ordre de prendre tel ou tel objet local. « Le bataillon O occupera le moulin X ; la « brigade M, avec quatre escadrons et une demi-batterie, s'empa- « rera du village G, etc., etc. » Il n'y a pas une disposition où cela ne se rencontre. Cette légèreté est étonnante. Convaincus que nous sommes que sur dix fois que ces ordres ont été donnés, il y en a eu neuf où l'on n'a pas réfléchi à ce qui pouvait résulter de leur exécution. Mais la surprise augmente encore, lorsqu'on lit dans les relations : « Par une négligence inconcevable, le pont P ne fut pas oc- « cupé, et facilita l'arrivée de l'ennemi sur nos derrières ; on aban- « donna le moulin X après une faible résistance, et l'ennemi s'y éta- « blit, etc., etc. » Cela prouve que les conceptions tactiques de l'oc-

cupation : la défense, l'attaque des objets locaux, ne sont pas encore aussi claires qu'on pourrait le désirer. Essayons de les rendre plus compréhensibles.

271. Les objets frappent notre attention dans la guerre sous un *triple* rapport :

1° Ou il suffit de savoir que l'ennemi est, ou n'en est pas le maître ; ou bien, de savoir l'instant où il se présentera devant eux.

2° Ou la possession nous en est indispensable pour le maintien de nos rapports de combat.

3° Ou cette possession ne nous est pas nécessaire.

Qui ne devine pas, que dans le premier cas, l'occupation est inutile ; de même qu'une faible défense dans le second, et une défense extrême dans le troisième ?

Ainsi, la première question à s'adresser est : Dans lequel de ces trois rapports la localité se trouve-t-elle envers nous, ou nous, envers elle ? La réponse n'est pas facile, et par malheur elle dépend rarement du tacticien *seul ;* le stratège et l'état-major, son organe, ayant aussi voix délibérative. Si nous supposons, en faveur de la direction de la guerre, que ces stratèges et que cet état-major sont tacticiens et qu'ils ont apprécié l'effet de leurs ordres pour n'opérer qu'en temps utile, l'histoire néanmoins nous apprendra que bien des fautes, disons-le, bien des remords ont pesé sur certaines consciences. Si nous remontons aux causes, nous les trouverons dans le manque d'intelligence tactique, ou dans une surabondance de fausses théories (source de l'irrésolution) qui, presque toutes, affirment que la question est des plus simples à résoudre.

Établissons donc, comme principe supérieur à tous les autres, qu'il faut bien reconnaître le rapport dans lequel nous nous trouvons avec l'objet, et réciproquement. *Lorsqu'il suffit de savoir si l'ennemi occupe la localité ou quand il se présentera devant elle, il n'y a aucune nécessité de l'occuper soi-même. On se borne à l'observer.*

Si l'occupation de la localité est nécessaire au maintien de nos rapports de combat, il faut alors effectuer cette occupation avec tous nos moyens,

et la conserver avec la plus ferme persévérance, comme nous en agirions pour l'attaquer et la prendre. Si la possession est inutile, l'occupation est un tort. On se contente d'observer.

Ce système n'admet que *l'observation* ou *l'occupation* ; mais l'une et l'autre exécutées avec conscience. Observer faiblemen et occuper de même, comme faiblement attaquer et défendre, sont hors du sujet que nous traitons.

272. L'expression *observer*, a besoin d'un commentaire. *Observer* et *voir*, ou plutôt, *voir* et *observer*, sont, en guerre, deux choses différentes.

La vedette *voit* l'ennemi, la grand-garde l'*observe*. Un officier d'état-major monté dans un moulin à vent et armé d'une lunette, *voit*, mais sans précisément *observer*.

Ainsi, *observer* désigne, en guerre, l'action de contrôler spécialement à main armée, ce qu'on a aperçu, ou ce qu'on peut apercevoir.

L'*observation* est du fait de la petite guerre à laquelle je renvoie le lecteur (1).

Le cadre que j'ai adopté pour mon sujet me défend d'entrer dans de plus amples détails. J'arrive à l'occupation.

273. Un objet local *occupé*, doit pouvoir se défendre; autrement l'occupation serait folie. Nous poserons ce principe général que,

Les localités incapables d'être défendues *ne doivent pas être occupées, mais seulement, observées.*

274. Les combats pour la possession des localités réclament le secours de l'art de la fortification de campagne. Le tacticien fait bien et très-bien, de se familiariser de bonne heure avec les principes de cet art, dont l'aveuglement seul repousse l'aide toute fra-

(1) Dans la dernière édition de la *Petite Guerre*, j'ai consacré un chapitre à ce sujet.

ternelle. C'est une garantie de force pour une armée que la liaison intime de la tactique avec la fortification de campagne, et le capitaine Blesson a bien mérité, par la publication de son *Art de la Fortification de Campagne pour toutes les armes*; surtout, quand il a dit et qu'il a prouvé que l'ingénieur devait être non-seulement soldat, mais encore spécialement tacticien. Jusqu'à ce jour, il en a rarement été ainsi. Le tacticien a souvent oublié l'officier du génie qui s'en est vengé, en ne prenant aucune part aux exercices du tacticien. Les secours réciproques, dans la guerre, ont pris le caractère d'aumônes.

Chose singulière! On instruit les troupes à se déployer, à se former en colonnes, en carrés, à déborder l'ennemi, à enlever des positions, des forêts, etc.; et l'occupation des points fortifiés ou renforcés par l'art, leur défense, leur attaque, sont autant de secrets précieux bannis de l'instruction ordonnée par le tacticien. Ces tacticiens vieillisent, sans savoir par exemple, comment un défilé doit être fortifié, ou comment ce défilé fortifié doit être défendu et attaqué. Cette connaissance n'est pourtant pas inutile, c'est à son absence qu'il faut attribuer les erreurs nombreuses qui se sont commises et qui se commettront encore, tant que cette partie de l'instruction n'aura pas été proclamée comme indispensable.

On se plaint beaucoup des entraves apportées par les rapports civils. « Pour apprendre » dit-on, « aux troupes à se fortifier dans un village, on ne voudra certainement pas détruire les maisons des paysans. » — Non sans doute. Entre *trop faire*, et ne *rien faire*, il y a un juste milieu. Le tracé à la craie de quelques embrasures sur des volets, serait utile, donnerait l'idée de vraies embrasures et coûterait peu de peine. Il y a quelques années, j'ai écrit un long article sur ce sujet, et prouvé que, dans les États possédant une landwehr, ces exercices s'introduiraient plus facilement que dans d'autres. Tout le monde n'a pas été sourd à ma voix, car la landwehr de quelques cantons a mis en pratique les exercices que j'indiquais. On m'a même fait l'honneur, à cet égard, de correspondre

avec moi. Là s'est bornée mon influence. Une seule hirondelle n'indique pas l'été (1).

L'alliance de la fortification de campagne avec la tactique, est nécessaire, dans l'état actuel des choses, et le deviendra plus encore, en raison directe du perfectionnement de la tactique.

Un tacticien, sans connaissances en fortification de campagne, ressemble à un homme bien habillé, mais auquel il manque une partie essentielle de son vêtement.

275. Dans *l'occupation* des localités, occupation sérieuse et résolue à la défense, trois points sont à établir, de même que dans tous les autres cas, mais avec plus ou moins d'importance selon la nature de l'objet. Ces points sont :

1° L'occupation de la ligne avancée (enceinte, lisière) par une ligne de feu.

2° Les soutiens de cette ligne.

3° Une force massée à l'aide de laquelle,

a. L'ennemi qui a pénétré est repoussé ;

b. Des missions offensives sont remplies.

Que l'objet soit un village, un rempart, un pont, etc., son occupation présentera ces trois dispositions principales, et l'action des troupes leur sera uniformément soumise. Les combats de rivière, même, seront ramenés à ces principes, quoique leur analogie ne soit pas ici sensible comme dans les autres cas.

Les mêmes rapports dirigeront l'*attaque*. On devra être en état :

1° De repousser la ligne de feu avancée de l'ennemi.

2° De refouler ses soutiens.

3° De battre le gros de l'ennemi qui sert de réserve aux deux troupes ci-dessus.

(1) L'article dont je parle, et les preuves du succès qu'il a obtenu sont consignés dans le *Journal Militaire* (*Militarisches Wochenblatt*) nos 80 et 92. Dans la supposition qu'il serait agréable au lecteur de connaître ce que j'ai écrit sur cette matière, j'ai laissé réimprimer les pages du *Journal Militaire* comme appendice à ce chapitre.

Ce n'est que quand ces précautions seront prises, qu'il sera permis de considérer l'occupation comme effectuée complètement.

C'est pour éviter les répétitions que j'ai fait précéder de ces observations générales ce qui va être dit. Je suppose que partout où la localité l'exige, le tacticien a réclamé le secours de la fortification de campagne. Je vais présenter les exemples les plus compliqués; ceux-ci résolvant naturellement les questions plus simples.

276. Une dernière observation. Dans les combats pour la possession des localités, le *trop* peut être aussi nuisible que le *trop peu*. Le grand art, pour le tacticien, consiste à ne faire juste que ce qu'il faut. *Trop* de forces se paralysent mutuellement et sont une dépense d'autant plus inutile, que peut-être, sur un autre point, leur absence se fait péniblement sentir. Des forces insuffisantes sont détruites sans résultats : or, tout le monde est persuadé qu'il n'y a rien qui détruise ou compromette autant le succès que les demi-mesures.

II.

COMBATS DE DÉFILÉS

—

En général.

277. *Défilé (engweg)* signifie *passage étroit*. Cependant l'étroitesse est relative ; car le travers d'une route bordée de montagnes escarpées, devient défilé pour un corps de 20,000 soldats, et ligne de bataille pour un peloton de 20 hommes. Mais un défilé n'est pas toujours un passage étroit ; car passage *(pass)* indique un lieu sur lequel on est forcé de passer, attendu qu'il n'y a pas possibilité de le longer. Il y a encore des chemins étroits qui ne sont pas des défilés. En langue militaire, on désigne par *défilé*, non-seulement un passage *étroit, resserré*, mais en même temps *profond*, et bornant le regard sur ses côtés. Il y a des passages étroits sur terre comme sur mer, et dans ce dernier cas, personne ne songe à les appeler *défilés d'eau*.

Des routes étroites qui ne sont pas des défilés arrêtent rarement un ennemi actif. Mais si un défilé se lie à ces routes, alors il est permis de croire qu'on y peut faire une longue résistance, de même qu'il sera probable qu'on l'y rencontrera.

En général, les combats de défilés et de passages étroits sont les mêmes, et nécessitent de semblables dispositions tactiques. La différence ne consiste que dans le plus ou moins de largeur du passage, et la possibilité ou non possibilité qu'on y a d'apercevoir sur les côtés. Le dernier cas se présentera presque partout où il se trouvera des montagnes et des bois, et expliquera le terme de *pas de montagnes*.

278. La plupart des défilés susceptibles d'être défendus, le seront par peu de monde contre des forces très-supérieures. Cette propriété offre un point de contact palpable entre la tactique et la fortification, et dénote l'obligation de la liaison précitée. Les défilés ou passages étroits que l'on a fortifiés augmentent souvent, ou pour mieux dire, toujours et d'une manière imposante de capacité défensive. Il est bien entendu que la condition principale qui constitue le défilé, est l'impossibilité où se trouve l'ennemi de pouvoir le tourner à une courte distance. Car autrement, notre occupation serait d'autant plus fatale pour nous, que la nature du terrain cacherait à nos yeux les mouvemens de l'ennemi.

279. Les dispositions tactiques de la défense sont combinées sur la configuration du défilé qui s'observe :

1° Dans l'état du terrain en deça.

2° Dans l'état du terrain au delà.

3° Dans la longueur du défilé, sa largeur, son état intérieur.

4° Dans les points les plus proches par lesquels il peut être tourné.

Le systéme de la défense dérive de l'examen de ces quatre dispositions. En général, un défilé est défendu de trois manières différentes ;

1° Par une formation en deçà du défilé.

2° Par une formation dans le défilé même.

3° Par une formation au delà du défilé.

La *première* position présente des avantages incontestables; aussi est-elle le plus fréquemment adoptée, et c'est un devoir de la choisir, toutes les fois que le terrain le permettra.

La *seconde* n'est applicable que dans les défilés longs, spacieux et qu'on ne saurait tourner.

La *troisième* est exceptionnelle, se présente rarement, et n'est applicable que dans des circonstances tout-à-fait spéciales. J'y reviendrai plus tard, lorsque je parlerai de l'emploi des armes.

On me permettra de passer en revue les quatre questions qui précèdent.

a. *Du terrain en deçà.*

280. Lorsque l'accès de notre côté est resserré, escarpé, étroit; qu'il fait face à une belle plaine permettant l'application des trois armes; lorsqu'à portée de mitraille se trouve une coupure protectrice, paralèlle à l'entrée, perpendiculaire au défilé, et même concave et profonde de manière à couper le terrain dans une longueur de 300 à 400 pas; quand cette plaine offre à droite et à gauche des appuis à nos flancs, la disposition locale est des plus heureuses, et il y aurait folie à s'engager dans le défilé dont les obstacles ne peuvent être prévus. Dans ce cas donc, on s'établit *en deça*.

Mais quand le terrain est étroit dès l'entrée, qu'il interdit le déploiement d'un front respectableet l'action des trois armes; lorsqu'il faut prendre position tout prés de l'ouverture ou à 1,000 pas au moins en arrière; quand nos flancs sont découverts et qu'en outre, notre ligne est forcément convexe, le centre en avant; alors, le terrain en deça sera considéré comme contraire à la défense, et, pour le cas seulement d'absolue nécessité d'occupation, on entrera dans le défilé et on se portera *au delà*.

b. *Du terrain au delà.*

281. Le défilé n'étant pas susceptible, comme tel, d'être défendu par une formation au delà, n'exerce aucune influence sur nos dispositions de combat, et n'offre d'intérêt que pour celles de retraite. Cependant on rencontre souvent un terrain qui rend difficile la retraite par le défilé. Nous dirons quelques mots à ce sujet.

Lorsque le terrain au delà du défilé présente une ligne favorable de défense, ligne se courbant en arc sur l'ennemi, que nos ailes s'appuient aux montagnes vers le milieu desquelles s'ouvre le défilé, et que, par cela même, il est impossible ou du moins, très-difficile à l'ennemi de couper notre retraite sur le défilé; quand l'espace en avant est assez vaste pour y établir une défense active; qu'à droite et à gauche de l'entrée, il se trouve de bonnes positions

d'où notre artillerie repoussera l'ennemi s'avançant, et protégera notre retraite; lorsque toutes ces conditions, ou les principales, sont remplies, notre situation devient moins désavantageuse, bien qu'elle ne mérite pas encore d'être considérée comme bonne. Mais où ces conditions n'existent pas ou ne se présentent qu'incomplètes, il vaut toujours mieux ne pas s'établir trop près du défilé. On se porte davantage en avant; on y accepte le combat, selon les règles ordinaires, et on effectue ensuite sa retraite le mieux possible. Toutefois, la situation n'en demeure pas moins mauvaise, et le résultat habituel est que le défilé se trouve perdu en même temps que le combat.

c. *De l'intérieur du défilé.*

282. Sans un motif plausible, personne ne défendra le défilé, *dans le défilé* même, parce qu'on y manque d'espace. Il n'y a que les défilés longs d'un à plusieurs milles qui, dans leur intérieur, présentent des élargissemens où les formations soient praticables. Si l'ennemi doit absolument suivre cette route, et que d'aucun côté nous n'ayons la chance d'être tourné; si les dispositions locales ainsi que les avantages défensifs sont pour nous, et non pour notre adversaire; si enfin les abords du défilé permettent une coopération tactique; alors seulement, nous pourrons espérer de défendre puissamment le défilé dans le défilé même. Avec des conditions inverses, nous devrons nous attendre à des pertes considérables, et plus peut-être, au carnage de toutes nos troupes engagées dans le coupe-gorge.

Au premier aspect, le peu de développement de notre front ne semble pas dangereux, parce que l'ennemi est dans les mêmes conditions que nous; mais cet ennemi étant plus fort, possède plus de ressources et prolonge davantage le combat. Jusqu'à présent, il n'y a pas d'exemple qu'on ait défendu avec persévérance un défilé, dans le défilé même, contre un ennemi résolu. Un grand nombre

de combats semblables ont été livrés lors des campagnes d'Italie et dans les Alpes, particulièrement entre Vérone et Botzen. Tous se sont terminés au détriment des défenseurs (1). Ainsi, lorsque l'intérieur du défilé ne nous est pas entièrement propice, il vaut beaucoup mieux l'abandonner de suite à l'attaquant, et se borner à lui faire payer cher la sortie du défilé. On échoue presque toujours quand on veut empêcher complètement cette sortie.

d. *Des points les plus rapprochés par lesquels on peut tourner.*

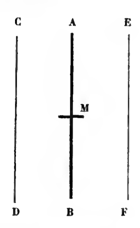
283. Il n'y a pas un seul défilé qui ne soit susceptible d'être tourné. La question n'est que de savoir à quelle distance ce mouvement peut avoir lieu. Les points par lesquels on tourne sont divisés en points *stratégiques* et points *tactiques*; les derniers étant plus près du défilé que les premiers. Néanmoins la *proximité* est relative, et il n'y a d'autre question que celle du temps que l'ennemi mettra à nous tourner. Si la distance est telle qu'il doive y perdre plus de temps qu'il ne nous en faut pour agir tactiquement contre sa manœuvre de flanc, la position des points nous inspirera peu d'inquiétude, car outre cette perte, l'ennemi aura le grand désavantage de briser la liaison tactique de son opération, et risquera, si nous sortons du défilé, d'être battu *en détail*.

Si un chiffre est absolument nécessaire ici, je fixerai à deux lieues le maximum de la distance des points tactiques; ce qui signifie que les défilés que l'on peut tourner à une distance de deux lieues au plus, ne sont pas, à proprement parler, capables d'être défendus; mais si les points par lesquels on les tourne sont eux-mêmes des défilés, on les occupera et on les défendra avec la même énergie que le défilé principal; car un défilé qui n'est pas occupé, n'oppose à l'ennemi que des obstacles insignifians, et lors même qu'il est barricadé, il est déblayé bien vite, si des troupes ne s'y opposent pas.

(1) Voyez, *Campagne de 1796 en Italie*, par C. de Decker.

Ici nons revenons à l'*observation tactique*. Si les points sonl fortifiés et observés tactiquement par nos troupes, nous avons peu à craindre des armes ennemies, parce que nous aurons toujours le temps de prendre des mesnres contre elles.

284. Dans les défilés principaux, la position des points par lesquels on pourra nons tourner, décidera presqne tonjours le point sur lequel nous organiserons la défense centrale. Je vais expliquer cette pensée par un exemple.

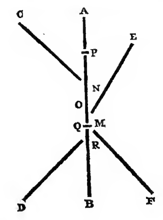


Admettons A, B comme défilé principal, dont le centre se tronve environ en M. Si A, B pent-être tourné par E, F ou C, D, et si E et C se trouvent dans le région tactique de A (moins de deux lieues); alors il n'y a aucune possibilité de se maintenir dans le défilé A, B; car pour peu que l'ennemi soit intelligent, il masquera deux des points, et percera en masse par le troisième; que nous soyons placés en A, M on en B. Nous n'aurons donc à choisir qn'entre marcher à la rencontre de l'ennemi en avant do A, ou à nous retirer en arrière de D, B, F.

Mais si C et E se tronvent à une distance beaucoup plus grande

de A, alors la défense do A, B sera bien plus permise, car l'ennemi devra ou forcer A, B, ou s'engager dans une marche fort longue, pour nous tourner par E, F ou C, D. Nous ferons échouer ses projets ou nous les entraverons puissamment, en sortant de A et en marchant sur son flanc. Par le même moyen, nous nous opposerons à sa sortie en D ou F. Ainsi nous gagnerons du temps et l'ennemi sera arrêté.

285. Mais lorsque les routes latérales aboutissent au défilé principal, comme par exemple, dans la figure suivante :



Alors, les rapports développés dans le chapitre *des montagne* ont lieu, et dos mesures analogues sont prises. Si le chemin pour tourner passe par C et arrive en N à la route principale A, B, la défense sera rationnellement organisée entre N et O, et ne le sera, par exception, en avant de O et plus rapprochée de A, en P par exemple, que s'il s'y trouve une position extrêmement forte, et pour le cas où on voudrait se servir des chemins N, C et O, E afin de prendre l'offensive. Les localités, notre force, celle de l'ennemi ainsi que sa manière d'agir, déterminent nos résolutions à cet égard,

parce que dans telles ou telles circonstances, il peut nous être aussi avantageux d'avoir les points N et O où les routes se joignent, en avant qu'en arrière de notre front. C'est encore là un des cas nombreux où le tacticien ne se montrera jamais assez artiste, et où la théorie est contrainte de baisser pavillon.

286. Les embranchemens en arrière sont aussi utiles pour nous, que ceux en avant. Si, par exemple, les routes Q et R se dirigeaient sur nos derrières et vers la plaine, en D et F, il deviendrait indispensable d'organiser la défense en avant de Q, peut-être en M, pour rester, en toutes circonstances, maître des communications sur D et F. Le seul bon sens nous l'indique. Quelquefois il serait peut-être bon de nous jeter sur la route secondaire Q ou R, et de laisser l'ennemi s'engager sur la route principale A, au lieu de tenir ferme en avant de Q. Si cependant on ne trouvait pas une forte position devant M, il vaudrait mieux se retirer jusque en arrière de D, B, F. La raison en est évidente.

287. D'après ce qui précède, on voit que, dans les défilés, se présentent bien des circonstances variées que la théorie ne saurait prévoir, ni définir, ni même réduire à quelques cas principaux. Que l'officier qui veut étudier les diverses combinaisons possibles, prenne donc la carte et l'histoire, et suive pas à pas les hommes de guerre sur les terrains et dans les combinaisons infinies qu'ils y ont rencontrées! Qu'il étudie les résultats des mesures qu'ils ont prises! Ici l'on ne s'instruit que par l'exemple ou sa propre expérience dans l'examen des rapports de combat. Je citerai quelques cas.

2. *Choix d'une position.* — a. *En avant du défilé.*

288. J'ai déjà dit que dans certaines circonstances particulières, on se formera en avant du défilé où l'on aura à subir des pertes considérables. C'est dans une position semblable qu'à Montereau,

(1814), se trouva le prince royal de Wurtemberg, chargé d'arrêter une partie de l'armée de Napoléon.

Napoléon, dans la même campagne, fut dans un cas pareil à Nogent-sur-Seine. Ces deux généraux résolurent glorieusement le problème, mais en éprouvant de grandes pertes. Le combat de Montereau est fort instructif; on en trouve une description exacte dans les *Additions aux Campagnes de* 1814 *et* 1815, par l'État-Major Wurtembourgeois, ouvrage que doit connaître tout tacticien exercé.

289. Ainsi l'on combat en avant du défilé:

1° Lorsque des buts supérieurs de guerre l'exigent.

2° Lorsque le défilé est très-long.

3° Lorsque nos troupes avancées et placées en dehors, doivent, avant tout, être ralliées.

4° Lorsque le terrain dans le défilé, ou en arrière du défilé, ne permet aucune formation.

La présence d'un défilé sur nos derrières ne peut pas changer nos rapports de *combat;* elle n'a l'influence que sur ceux de *retraite*, et notre marche rétrograde est effectivement plus difficile que lorsqu'elle a lieu sur un terrain ouvert. L'action portera le caractère *d'un combat de retraite dans les circonstances difficiles.*

Mais la retraite s'exécute avec sécurité sous la protection de l'artillerie et de la cavalerie. La première de ces armes résiste à l'ennemi jusqu'au dernier moment, et l'importance des services de la fortification de campagne apparaît alors d'une manière bien convaincante (1). La cavalerie s'oppose à la pression de l'ennemi, par des attaques courtes, mais violentes, et repousse surtout les troupes qui veulent arriver avant nous au défilé.

(1) Le prince royal de Wurtemberg, à Montereau, sentit en tacticien habile, tout le parti qu'il aurait pu tirer du secours de cet art; mais le temps lui manqua. Art malheureux dans sa dépendance du temps! Ingénieur malheureux en ce qu'il n'a pu, jusqu'à ce jour, harmoniser l'art avec la rapidité du temps!

290. Une formation convexe, les flancs courbés en arrière, présente des avantages semblables à ceux qu'offrent les têtes de pont de Rogniat. Les pièces dont nous pouvons nous passer, sont retirées en arrière du défilé, et nous ne conservons que l'artillerie légère qui nous aide à nous maintenir dans notre position.

La première ligne se compose de postes isolés très-avancés pour nous donner prompte connaissance du *quand*, *où* et *comment* approche l'ennemi. La cavalerie légère forme cette ligne.

La seconde est composée d'une vigoureuse infanterie appuyée de quelque artillerie légère dont les batteries à pied sont au centre, et celles à cheval, aux ailes.

Le gros de l'infanterie constitue la troisième ligne, que soutiennent, au centre, une batterie principale de 12 à 16 pièces, et en arrière de chaque aile, quelques sections d'artillerie à cheval chargées de se porter rapidement sur le point attaqué avec le plus de force; car dans ce genre de combat, l'artillerie joue le rôle principal.

Au début, la cavalerie devance l'infanterie, et trouve l'occasion de se précipiter sur les têtes de colonnes ennemies; mais aussitôt qu'elles se sont déployées, elle se retire en arrière de notre infanterie jusqu'à l'entrée du défilé. Le rôle qu'on lui réserve est prévu. Si elle doit couvrir la retraite, elle reste près de notre infanterie, mais il faut s'attendre à la sacrifier, comme l'ont été les cuirassiers de Napoléon à Aspern. S'il est possible d'assurer la retraite par l'infanterie, il vaut mieux que la cavalerie passe le défilé de bonne heure, et se forme à quelques centaines de pas en arrière, où elle nous attend. En toutes circonstances, nous conserverons quelque cavalerie près de notre infanterie. Où les pertes sont certaines, il faut que toutes les armes en aient leur part.

Rien n'est plus propre à favoriser la retraite que quelques pièces placées sur les ailes, à trois ou quatre cents pas sur la droite et la gauche de l'entrée du défilé. Ces pièces, soutenues de quelque infanterie, font pleuvoir la mitraille sur la route principale. Espérer les

sauver serait une illusion ; on se résout au sacrifice, et on renonce à leur coopération puissante.

291. Notre situation est épineuse et mauvaise ; mais cependant pas autant que pourrait le faire supposer la théorie. Le prince royal de Wurtemberg se trouva à Montereau dans la plus dangereuse de toutes les alternatives, et il ne perdit cependant que 800 hommes, 33 officiers et 2 canons. D'excellentes dispositions tactiques et de bons soldats, améliorent les positions les plus désespérées.

Quand nous nous trouvons ainsi placés, il est, jusqu'à un certain point, permis de dire que nous nous trouvons serrés par une tenaille, et que la mécanique doit venir à notre secours. Nos pièces des ailes paralysent l'action des leviers, et quelques fortes colonnes de bataillon, appuyées d'une batterie habile et courageuse, élèvent sur le centre une digue contre laquelle se brise indubitablement le torrent ennemi. Ces troupes peuvent y trouver la palme du martyre, mais leur sacrifice vit éternellement dans l'histoire.

292. On entend souvent dire qu'il faut entamer la retraite par *les ailes*. Est-il possible d'établir une règle générale à cet égard? Tout dépend de la direction que l'ennemi donne à son attaque. Lorsque cette attaque est dirigée sur l'une de nos ailes, et cela se passe ainsi le plus souvent, on commettrait la plus lourde des fautes en retirant cette aile qu'on doit au contraire renforcer, afin qu'elle protège le mouvement rétrograde de notre aile opposée ou de notre centre. Si l'on traçait impérieusement des règles générales, la tactique ne serait plus un art.

293. Remarquons encore que dans des occasions semblables, il est presque impossible de ne pas tirer sur ses propres troupes, et dans ce malheur bien involontaire, ce qu'il y a de pis, c'est que ce sont nos soldats *les plus braves* qui souffrent le plus, parce qu'ils sont le plus près de l'ennemi. La confusion et le désordre règnent presque toujours, surtout aux derniers instans du combat. Si l'ennemi sait son métier, il talonne nos dernières troupes et entre avec elles dans le défilé que, le plus souvent, il enlève de la sorte. (Lubeck,

1806. Ebersberg, 1809, etc.) Il n'y a donc plus d'autre moyen que de tirer, à la fois, sur l'ennemi et l'ami qui ne forment qu'une même masse.

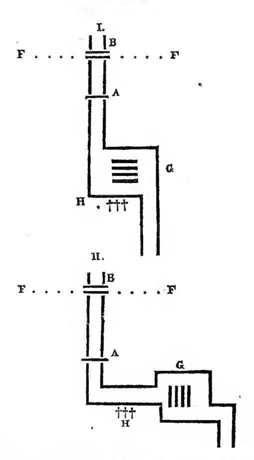
b. *Dans le défilé.*

294. Lorsque le défilé ne saurait tactiquement être tourné d'aucune manière par l'ennemi, une formation dans ce défilé peut être justifiée, mais à la condition préalable que l'espace permet à cette formation d'être au moins supportable.

295. D'abord, sur le point où le défilé est le plus étroit, on le coupe par un fossé ou on le bouche avec des quartiers de roche, des chevaux de frise, etc., etc., de manière à interrompre toute communication sur la capitale, et cela, le plus rapidement possible, à l'aide des sapeurs du génie. Quelques centaines de pas en arrière, on établit une batterie aussi forte que le terrain le permet, et qui, avec de la mitraille, empêche qu'on ne détruise la barricade. En arrière de la batterie composée de canons, on en établit une d'obusiers qui foudroient les colonnes ennemies aussitôt qu'elles se sont engagées dans le défilé. Il est clair qu'on a bien reconnu le terrain sur lequel les projectiles vont tomber.

Une forte ligne composée d'infanterie légère et puissamment soutenue, se porte en arrière de la barricade, s'établit sur ses flancs, et tue ce qui approche. Tout dépend de savoir soutenir et conserver cette ligne de feu, et l'on ne ménage rien pour y parvenir, car si elle est repoussée, le défilé est à moitié perdu.

Le gros de notre infanterie, dont la force est en raison de l'espace sur lequel il agit, est placé à 100 ou 200 pas en arrière de l'artillerie, et le plus possible, hors de la direction du feu ennemi. Ici, il est important de tirer parti de la configuration du terrain. Supposons, par exemple, deux défilés :



B est la barricade; F F, la ligne de fou de l'infanterie légère. A, la batterie de canons ; H, celle d'obusiers, et G, le gros de l'infanterie. Tout combat dans un *défilé* pourra être ramené à l'uno ou l'autre de ces dispositions : mais si la roule s'étend, resserrée et en ligne droite, le défilé ne comportera qu'une défense incomparablement moins favorable.

296. Le combat sera meurtrier; rien ne nous dit si nous sauverons nos canons en A, ou si même, nous parviendrons à en sauver. L'ennemi enlevant la barricade, s'emparera de notre batterie, et le gros de notre infanterie pourra seul rétablir le combat, par une charge à la bayonnette (1). Si cette infanterie est repoussée, le défilé ne sera plus à nous, à moins toutefois que l'on n'ait plusieurs formations échelonnées on ne conservera pourtant que peu d'espoir à cet égard, l'ennemi arrivant sur elles, tellement confondu à nos troupes, que les barricades en arrière deviendront inutiles. Il ne nous sera permis de faire aucun usage de notre *cavalerie*, car si l'ennemi ne peut nous tourner, nous sommes de même incapables d'agir sur ses flancs. Toutefois les Français, par exemple, ne négligent jamais, même dans les rapports les plus restreints, de donner quelque cavalerie à leur infanterie. Le cavalerie rendit de notables services à Caliano en 1796, entre Roveredo et Trient, etc., etc.

297. Le *combat dans une ville* a beaucoup d'analogie avec le *combat dans un défilé*, et l'exemple précédent peut lui servir. Le combat de Merseburg (29 avril 1813), est très-instructif. Le major de Lobenthal (mort depuis général), le livra avec huit compagnies du 1er régiment de la Prusse orientale, une demi-batterie et 40 chevaux. M. de Plotho l'a décrit. On y remarque principalement l'application raisonnée d'une compagnie de réserve, sans laquelle les sept autres, ou plutôt les six autres, car l'une d'elles, après une glorieuse résistance était tombée au pouvoir de l'ennemi, auraient difficilement opéré une retraite aussi convenable que celle qu'elles exécutèrent.

Le combat dans Adelfingen sur la Thur, le 25 mai 1799, n'est pas moins remarquable. Il présente les trois combats réunis en un seul; car on se battit d'abord en avant du défilé, puis dans le défilé, et enfin, en arrière près du pont sur la Thur. La formation

(1) Les Français appliquent, dans de semblables circonstances, le *feu de chaussée*, connu aussi sous le nom de *feu de défilé*.

adoptée par les Autrichiens en avant de la ville, leur fut bien fatale; les Français la brisèrent du premier choc. Dans la ville, les impériaux perdirent toute harmonie, toute liaison tactique; les Français réussirent même à les précéder au pont sur la Thur, seule issue de retraite, et une troupe moins vaillante que la leur y aurait certainement mis bas les armes. Mais les Autrichiens résistèrent courageusement, et deux de leurs compagnies d'infanterie, placées en arrière du pont, se jetèrent sans en attendre l'ordre sur les derrières des Français, et dégagèrent ainsi leurs troupes coupées qui opérèrent une retraite pénible sans doute, mais présentant un certain ordre. Les cavaliers intrépides passèrent la rivière à la nage, et les deux compagnies précitées rentrèrent dans la catégorie des *réserves de hasard*. Cet exemple démontre de quelle nécessité est une réserve dans les combats dont les rapports sont compliqués.

Tout le monde conçoit que des combats semblables sont d'une difficulté extrême à diriger. Leur succès dépend, très-souvent, de la circonspection, de l'activité des officiers agissant à part, et de la vaillance de leurs troupes. Heureuse l'armée dans laquelle l'instruction tactique appartient aussi à l'officier subalterne !

c. *En arrière du défilé.*

298. On l'a vu plus haut, une formation en arrière du défilé est la disposition défensive la plus naturelle et par cela même, la plus fréquente. Les rapports de combat, sans être simples, sont beaucoup moins compliqués que dans les cas précédens, et s'ils ne défendent pas à l'ennemi l'entrée du défilé, ils ne négligent rien pour lui en interdire vigoureusement la sortie.

299. L'ennemi n'est jamais autant brisé à la sortie, que par un feu d'artillerie bien ajusté et bien nourri. Notre premier soin est de trouver une *bonne position* pour nos batteries que nous massons de 300 à 500 pas du défilé, et que nous composons des deux calibres de campagne, surtout du 12. Nous les plaçons de manière

qu'elles ne battent pas seulement la sortie, mais aussi le centre du défilé qui devient ligne de direction au feu convergant de notre batterie centrale. Mais les routes des défilés étant étroites, un petit nombre de pièces, seulement, pourront les suivre ; nous resserrons donc les intervalles de notre batterie centrale, et élargirsons du double ceux séparant cette batterie des pièces placées aux ailes de la ligne spéciale de feu. J'indiquerai plus tard les motifs de cette disposition.

A une distance convenable, en arrière (1,000 à 1,200 pas), et faisant face au défilé, sont réunis les obusiers disponibles qui lancent des obus dans le défilé. Je ferai aussi connaître leur manière de combattre.

300. Sur les flancs, en arrière, et sur l'alignement intercallé des batteries, est placée la première ligne *d'infanterie*, formée en masse par bataillon ou deux bataillons, selon que l'exigent l'espace et les dispositions de l'artillerie. La seconde ligne, en masse par bataillon, s'établit en arrière, et à demi-distance de la première.

Si notre première ligne se plaçait à plus de 500 pas du défilé, il lui faudrait renoncer à pouvoir rejetter dans ce défilé son adversaire lors de sa sortie. Si elle se trouvait plus près, elle paralyserait l'action de notre cavalerie.

301. Cette *cavalerie* ne peut agir que sur les ailes. Il ne semble pas utile de la diviser en deux parties égales, mais bien d'en placer les deux tiers sur l'une des ailes de notre infanterie, et le reste, sur l'autre. Chaque partie est soutenue par de l'artillerie à cheval, en force proportionnelle.

L'ennemi tentera sans doute de nous tourner ; il est clair que nous placerons notre cavalerie la plus nombreuse sur l'aile menacée, parce qu'ici cette cavalerie aura la double tâche de rejetter immédiatement sur le défilé, l'ennemi qui débouche, et de marcher à la rencontre de celui qui nous tourne.

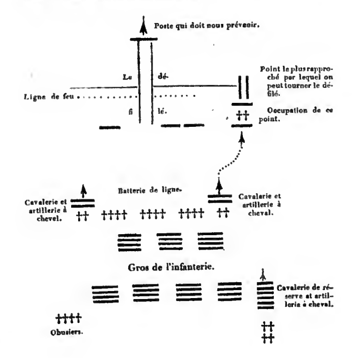
302. Outre ces dispositions, il y en a encore trois très-essentielles à suivre:

1° L'occupation du défilé même, par une ligne de feu de moyenne force, composée des tirailleurs de notre première ligne d'infanterie.

2° Porter en avant de cette ligne, et dans le défilé, quelque cavalerie légère, pour être averti à temps de l'arrivée de l'ennemi et de son ordre de marche.

3° Occuper et barrer autant que possible, les issues les plus rapprochées par lesquelles l'ennemi nous tournerait, et charger de cette mission, un détachement mixte, soutenu de quelques pièces.

La figure suivante retrace à peu près les dispositions ci-dessus. Il est vrai qu'elles sont établies sur des lignes droites, mais le lecteur nous pardonnera, en réfléchissant aux difficultés typographiques auxquelles il faut nous soumettre.



Il serait superflu d'expliquer cette figure. Comme dans toutes défenses des objets locaux, trois parties distinctes se présentent:

1° La ligne de feu avancée. Tirailleurs soutenus.

2° La ligne de bataille. Toutes les armes réunies.

3° La réserve, ou seconde ligne d'infanterie; cavalerie et artillerie à cheval.

Marche du combat.

303. Si dans la défense d'un défilé, tous les rouages s'engrènent avec habileté et au juste moment, et si chacune des parties remplit bien sa propre mission tactique, on doit croire qu'il est d'autant plus impossible que l'ennemi force le passage défendu de la sorte, que notre front est déployé et étendu; avantage dont un tacticien habile sait toujours tirer parti. Mais le conducteur ne peut être partout à la fois. Des fautes se commettent, notre adversaire en profite; nos troupes sont battues séparément, l'ennemi fait marcher les siennes nombreuses et serrées, et avant que nous ne nous en soyons aperçu il est devenu si fort, que nous ne sommes plus capables de le rejetter dans le défilé; voilà pourquoi s'est établie l'opinion que l'on ne pouvait empêcher un ennemi vigoureux de forcer un défilé. Essayons au moins d'indiquer une mécanique de combat qui assure, si ce n'est une garantie, au moins des chances de succès à la défense.

304. Nos forces sont réunies, ce qui est *beaucoup*, car notre pilote tient le gouvernail. Nous avons préparé une offensive puissante, ce qui est *encore plus*, car toute défense qui exclut l'offensive, ne vaut rien.

Nous avons de promptes nouvelles de l'approche de l'ennemi. Elles nous disent, par exemple, que cet ennemi suit la route directe dans le défilé, mais elles ne nous en apprennent pas davantage, car le défilé même et ses abords, le dérobent aux regards de nos avant-postes. Le combat de notre ligne de feu est notre seul indicateur. Nous le nourrissons pour acquérir par lui l'assurance des projets

sérieux de l'ennemi. Sur notre aile droite, la plus voisine du point par lequel on peut nous tourner, règne encore un silence profond.

L'ennemi se montre à la sortie. Notre ligne de feu se retire, et nos batteries de ligne ouvrent leur feu. Celles du centre ne tirent qu'à boulet, celles des ailes à mitraille, lorsque le déploiement de l'ennemi s'opère. La petite mitraille est interdite jusqu'à la réception d'ordres ultérieurs. L'ennemi avance ses pièces; les nôtres les brisent en éclats. De nouvelles avancent appuyées de masses qui tentent de s'établir et de se déployer. Nos batteries des ailes les criblent de mitraille, et notre cavalerie se précipite sur elles. Cependant notre attaque échoue; d'autres forces se présentent, et tâchent de se mettre en bataille. C'est l'instant de porter en avant notre première ligne d'infanterie, qui charge à la bayonnette. Ce second essai ne réussissant pas, notre première ligue est remplacée par la seconde qui l'a suivie, et renouvelle l'attaque. L'ennemi fuit en désordre vers le défilé. Ses pièces tombent au pouvoir de notre infanterie, qui lance ses tirailleurs à la poursuite des fuyards, et reprend immédiatement ses positions premières. Mais l'ennemi fait volte-face, nous charge avec vigueur et à l'aide de toutes ses forces réunies, ses masses se précipitent hors du défilé. Nos tirailleurs sont culbutés et couvrent l'espace en avant de notre première ligne. Le moment est critique. Notre cavalerie de réserve arrive alors, et par un choc rapproché, mais énergique, tente d'arrêter le torrent, etc.

Telle est à peu près, la marche du combat, en arrière du défilé. Elle est simple, et néanmoins, ses divers rapports sont compliqués en eux-mêmes.

A l'instant où notre cavalerie se prépare à marcher à l'attaque, des coups de canons tirés à droite, nous apprennent que le point par lequel on peut nous tourner, est en péril. Peu après arrive la nouvelle que la cavalerie ennemie l'a forcé. Sans nous abandonner à la surprise nous marchons au devant d'elle avec toute notre cavalerie précédée de toute notre artillerie à cheval. En même temps nous reprenons l'offensive sur notre front, comme le seul et le plus

sûr remède contre les progrès rapides de notre adversaire. Ce n'est que lorsque cette dernière attaque échoue, et que notre infanterie et notre artillerie à pied ne sont plus capables de soutenir le combat à la sortie du défilé, que ce défilé est perdu pour nous, ou plutôt enlevé par l'ennemi. Nous entamons notre retraite en ordre; les armes se protégeant mutuellement entr'elles, et nous n'avons que peu à redouter des poursuites de l'ennemi, parce que comme il a beaucoup souffert, c'est une grande tâche pour lui de rallier ses troupes et de les reformer.

Que d'obstacles présente la direction d'un tel combat! Que de circonspection, d'activité, d'habileté ne réclame-t-elle pas! Dans combien de mains le succès repose-t-il! Aussi, combien de fois ce succès n'est-il pas compromis!

305. Les combats livrés en arrière des défilés ont souvent été perdus, parce que l'on avait voulu laisser passer une partie des forces de l'ennemi, avec l'espoir de les détruire d'autant plus sûrement. Jeu terrible, hasardeux! L'histoire ne nous offre presqu'aucun exemple de la réussite de cette ruse; en revanche, elle en présente un fort grand nombre de contraires. Ne dédaignons jamais l'ennemi, surtout dans un combat de défilé, où le plus faible ne pouvant fuir, se détermine à mourir ou à vaincre. Cette position forcée explique d'ailleurs fort bien pourquoi ces combats sont si sanglants de part et d'autre.

306. Il nous reste à dire la part que les *obusiers* ont dans le combat. Ces pièces ne peuvent plus agir contre les troupes déjà sorties du défilé; elles n'ont d'effet que contre les masses qui les suivent et qui sont encore dans l'intérieur de ce défilé. C'est donc un devoir spécial pour l'officier supérieur, ou le capitaine qui commande la batterie d'obusiers, d'observer avec une grande attention le combat. Derrière ses pièces il lui serait impossible de le faire, il se porte de sa personne en avant. De là, il commande le feu, et l'arrête, selon les circonstances. Il fait plus, il règle et ne perd pas de vue le tir, dont il reconnaît l'effet. Aussitôt que notre infanterie agit

offensivement, il suspend le feu, dont il redouble l'action lorsque l'ennemi est repoussé par nos bayonnettes dans le défilé. Tant que les obus sont en bonne direction, il ne faut pas craindre de les lancer *trop loin*. Car tombant sur une route encombrée de troupes, leur effet est toujours sûr. Ce serait une faute de se servir des obusiers contre les troupes sorties du défilé. C'est aux batteries de la ligne à agir contre telles.

Quant à la place à assigner aux obusiers, il vaut toujours mieux la choisir en arrière de nos batteries de canons, que de notre infanterie ou cavalerie, parce qu'il est assez naturel que ces deux dernières armes s'étonnent d'un tir dont elles ne peuvent apprécier le peu de danger pour elles.

Il n'échappera à personne que dans les combats de défilés, l'artillerie joue un rôle fort difficile. Ses officiers doivent donc l'étudier avec soin.

3. *Attaque des défilés.*

307. Dans les règles de la *défense* des défilés, se trouvent celles des *attaques* de défilés.

Lorsque l'ennemi s'est formé en avant du défilé, le problème est facile à résoudre, car il ne s'agit que de le culbuter et de le jeter dans le trou, ce qu'une force supérieure exécute sans beaucoup de peine. S'il s'est formé dans le défilé, notre attaque se dispose, pour ainsi dire, en *herse*. Si nous somme supérieurs en nombre, que nous importe que les premières dents de notre herse s'émoussent ? Nous n'en serons pas moins vainqueurs en définitive, comme le général Bonaparte à Arcole après trois jours de lutte acharnée et sanglante ; mais comme lui aussi nous devrons peut être dire : « Encore deux victoires semblables, et mon armée n'existera plus ! »

308. Dans tous les combats, pour forcer un défilé, il faut s'attendre à des sacrifices énormes ; aussi est-il essentiel de bien peser l'utilité de l'entreprise qui ne se justifie que par des obligations

d'une nature supérieure. Essayons maintenant d'indiquer les principes tactiques de la conduite de l'affaire.

309. Tout combat d'attaque pour enlever un défilé, doit porter le caractère le plus véhément, sous peine de manquer, dès le début, à son essence. Pas de demi-volonté, par de demi-mesures! de l'énergie terrible!

Une forte avant-garde de cavalerie nous précède, et dès son premier choc, rejette dans le défilé tous les postes extérieurs de l'ennemi. Notre infanterie légère la suit, pas à pas, s'établit à l'entrée du défilé, attaque avec méthode la ligne de feu de l'ennemi, et la repousse. Le gros de l'attaque est encore maintenu en deçà. Le défilé masque nos dispositions à l'ennemi qui ne doit pas les apercevoir, empêché qu'il en est par notre infanterie avancée qui entame et favorise la reconnaissance poussée par nous sur sa ligne. Pénétrer aveuglément dans le défilé, sans reconnaître, au préalable, serait la plus folle des témérités.

310. Tant que notre infanterie bataille avec celle de l'ennemi dans le défilé, nos obusiers restent muets. Une batterie légère pénètre, bien qu'une lourde vaudrait mieux, mais celle-ci ne pouvant se séparer de ses caissons, causerait trop d'embarras et de retards. Nous sacrifierions en vain des milliers d'hommes, si nous lancions immédiatement notre infanterie à l'attaque, sans avoir préparé le mouvement par le feu de notre artillerie. Que l'exemple de Souvarow nous profite. Ce général voulant, (en 1790, en Suisse) passer, par le Urner Loch, d'Ursern au *pont du diable* que les Français avaient fait sauter et près duquel ils avaient pris position, n'avait pas placé d'artillerie en tête de ses colonnes, et croyait remporter la victoire par la seule bravoure de son infanterie. Le Urner loch est un passage souterrain large de quelques pas, et long de quatre-vingts. Les Français avaient disposé des pièces battant sur la sortie. Quand les Russes débouchèrent, les Français firent feu *à boulets*, non à mitraille, et les Russes mis en déroute par rangs et files entières comblèrent bientôt le défilé de leurs cada-

vres amoncelés. Souvarow reconnaissant qu'il lui était impossible de tenir plus long-temps, se retira.

Souvarow pouvait-il se faire précéder de son artillerie? — Difficilement. Alors il ne devait pas entreprendre cette attaque. Le *Manuel de l'Officier* (t. II, page 593) affirme cependant que « l'on doit « admettre en *principe* que par l'effet seul du feu, la forte pression « de l'ennemi ne saurait être repoussée. Que l'assaut, même à son « début, ne peut en souffrir un sensible retard. » L'exemple qui précède réfute victorieusement cette opinion, que le savant auteur n'a émise, sans, doute qu'en se représentant une plaine ouverte et un feu de mousqueterie. Ainsi, ce qu'il appelle *principe*, n'est à vrai dire qu'une *opinion*.

311. Établir ses pièces à la sortie du défilé, sur une route étroite, ou même, les avancer dans la plaine sans ordre tactique, ce serait les sacrifier inutilement. Tout doit être combiné de manière à amener nos pièces à la lisière et sur le flanc. Là où deux pièces se maintiendront, plusieurs autres pourront s'y porter encore. La batterie de centre de l'ennemi étant la plus dangereuse pour nous, nous concentrerons le feu des nôtres sur elle, et si nos pièces parviennent à attirer son feu de leur côté, nous aurons gagné beaucoup.

312. Notre infanterie est formée en colonnes pour tenter le passage, non en tâtonnant, comme le veut Rogniat, mais au contraire, avec la plus grande énergie. Les bataillons de ligne les plus braves sont tête de colonne, précédés par le plus intrépide de nos bataillons de voltigeurs formé en colonnes par compagnies. La disposition suivante est admissible :



Avec moins de trois bataillons on ne tente pas de forcer un défilé. Les deux bataillons de ligne sont côte-à-côte, et sur un front aussi large que le permet le terrain. Des colonnes semblables, aussi rapprochées que possible, suivent la première. Le mot d'ordre général est « *le premier percera!..* »

Heureuse ou non, la première colonne ne *doit* pas faire demitour, (d'ailleurs elle ne le pourrait vraiment pas); elle se divise à droite et à gauche, ses divisions restant toujours massées, (car la cavalerie ennemie est proche) et elle s'empare de la sortie du défilé. La compagnie de voltigeurs la plus avancée, se précipite en tirailleurs sur les pièces ennemies; si elle les force à la retraite, le nerf principal de la défense est coupé. C'est ici le cas ou un intrépide escadron emboitant le mouvement des voltigeurs, peut, comme la cavalerie française à Caliano (1796), rendre les services les plus remarquables. La seconde colonne d'attaque suit, ayant derrière elle la troisième, jusqu'à ce qu'il y ait assez de troupes débouchées pour présenter une bataille régulière. Si cela nous réussit, victoire! le plus difficile est fait.

313. Le feu des pièces ennemies a dû se taire depuis long-temps, car il y a en avant de leur front un combat d'infanterie ou de cavalerie. Les obus seuls continuent à rendre dangereux l'intérieur du défilé; d'un pas rapide et gai, nous franchissons les points les plus battus par eux, et si la fortune nous protége, nous n'éprouvons pas trop de pertes.

314. Il est facile de comprendre que quand trois bataillons ont réussi à s'établir régulièrement à la sortie du défilé, ils ne peuvent plus en être chassés (1). C'est l'heure de pousser en avant et par le défilé quelques batteries à cheval (sans caissons) au grand trot. Elles

(1) Si le terrain permet de faire longer le défilé, par les sommets, à de l'infanterie légère, il va sans dire qu'on tire parti de cet avantage, pour faciliter l'établissement du gros de notre infanterie sur la sortie.

se portent sur le flanc de l'infanterie, de manière à ne point barrer la route, et marchent par sections et serrées.

Lorsque cinq bataillons et deux batteries sont en marche, arrivent la *cavalerie*, et derrière elle, l'artillerie lourde, pour relever les batteries à cheval et leur permettre de se joindre à la cavalerie. La réserve de l'infanterie ferme la marche. Il est de règle que les armes diverses passent le défilé le plus rapidement possible, mais sans désordre.

On voit que l'ensemble de ce combat se compose de faits d'armes isolés dans lesquels l'habileté et la vaillance, ont occasion de se faire remarquer. Le conducteur ne trace que le plan général de l'action, et ne donne que partiellement l'exemple personnel et les encouragemens, parce qu'il ne se trouve que sur un seul des points d'action divisés. Les promesses, l'éloge et le blâme sont les stimulans qu'il emploie pour rendre ses soldats meilleurs. Si les troupes réclament, à la fois, les postes périlleux, le succès est rarement équivoque. Cette rivalité brillante animait la célèbre colonne de Lodi, dont les soldats cependant étaient des hommes comme les autres!

315. On ne doit sans doute pas trop compter sur les fautes de son adversaire, mais le tacticien habile n'en laissera point passer une sans en tirer parti. La faute le plus ordinairement commise par la troupe qui se retire, est de s'arrêter trop long-temps dans le défilé. Aussi ne faut-il pas que l'attaque tâtonne, mais bien qu'elle presse hardiement l'ennemi, et tâche ainsi de passer le défilé avec lui. Le combat d'Ebersberg (3 mai 1809) dont j'ai parlé déjà, confirme cette vérité. Ebersberg est situé sur la Traun, et dans la vallée de ce nom. La rivière se divise en plusieurs bras que traversent des ponts en bois, communiquant eux-mêmes avec des digues. Le chemin dans la vallée est un défilé continu. Après avoir traversé Ebersberg, la route reste étroite, se prolongeant en chemin creux au travers d'une montagne escarpée. Les Autrichiens, sous le commandement du feld-maréchal lieutenant Hiller occupaient là une

position des plus fortes, et choisie avec une grande perspicacité pour mettre à profit tous les avantages du terrain.

Les Français commandés par Masséna, ne pouvaient raisonnablement pas croire qu'ils forceraient le passage sous le feu terrible de l'artillerie autrichienne, foudroyant leurs colonnes dans ce défilé étroit; mais les postes avancés de l'armée impériale placés sur la rive gauche de la rivière, commirent la faute énorme de s'y arrêter trop long-temps, et les Français en bons tacticiens, après les avoir repoussés, s'élancèrent à leur poursuite non pas en tirailleurs, mais en masses profondes. L'artillerie autrichienne ne se décida pas à tirer à la fois sur l'ami et l'ennemi, la mêlée devint terrible; sous sa protection, quelques bataillons français réussirent à s'établir au delà du défilé que l'on considérait comme inexpugnable, et qu'ils enlevèrent en n'éprouvant que des pertes insignifiantes.

316. La même campagne de 1809 nous offre un second exemple, mais d'une autre nature Au début de cette campagne, l'on sait que les Autrichiens tentèrent de s'emparer du passage de l'Iser à Landshut (Bavière). La rivière se divise en deux bras, et les deux ponts avaient été rompus par les Bavarois qui occupaient le faubourg situé sur la rive gauche. Leurs forces principales étaient établies sur les hauteurs en arrière, et le défilé se trouvait ainsi en avant de leur front. Le seul accès était une digue étroite dans la vallée de l'Iser, aboutissant à un chemin creux très-profond, sur le versant de la montagne escarpée.

L'archiduc Louis se présenta devant le défilé dont les carabiniers ennemis le tenaient à distance. Mais profitant de la nuit pour élever une batterie nombreuse, au point du jour il commença une canonnade terrible; l'attaque du faubourg eut lieu, et les Bavarois se retirèrent fort à propos sur leurs forces principales. Les Autrichiens réparèrent les ponts et commencèrent une attaque méthodique : ils enlevèrent le faubourg et dépassèrent le chemin creux; tous leurs efforts se brisèrent néanmoins contre le feu de

l'artillerie bavaroise, que leurs pièces restées en deçà ne pouvaient contrecarrer. Ce fut en vain que leurs nombreuses colonnes chargèrent courageusement, leur perte fut énorme, et les Bavarois conservèrent leur position. Ce ne fut que quand deux corps autrichiens eurent tourné par Dingelfingen et Mosburg, que la position fut évacuée, et la retraite sur Ratisbonne opérée. On ignore si les Autrichiens ne commirent pas la faute de ne point appuyer de quelques pièces leur avant-garde, à la sortie du défilé.

317. Le premier combat devant Smolensk (17 août 1812), prouve évidemment que le nerf principal d'une attaque de défilé ou d'un lieu bâti, est l'action de l'artillerie. Les Russes, pour des causes que nous n'apprécierons pas ici, s'étaient établis en avant de la ville sur la rive gauche du Dniéper, et avaient utilisé un ancien rempart près de l'une des portes, pour y asseoir quatre canons qui furent si utiles, que les Français ne purent pénétrer dans la ville pendant toute la journée du 17, et furent obligés, avant tout, de détruire cette batterie. Le combat fut sanglant. L'artillerie russe se battit à merveille, avant de succomber. Ses canonniers furent renouvelés plusieurs fois, et 75 périrent ou reçurent des blessures graves.

4. *Défilés, dans la montagne.*

318. Quoique ces défilés puissent être de natures différentes, cependant ils ont en général cela de commun, qu'ils consistent en une route étroite, resserrée par des vallées dont l'un ou l'autre bord est garni de bois. La défense s'harmonise avec les dispositions du terrain et la direction que suit la route. Si, par exemple, les pentes des montagnes sont très-escarpées et que la route ait une certaine largeur, il peut être avantageux de se former sur la route même. Si l'on a peu de troupes, on se jette dans le défilé et l'on établit sa défense sur le point le plus étroit. Lorsque les pentes sont moins escarpées, et qu'on peut les gravir par l'un ou l'autre ver-

sant, il devient très-difficile de se défendre dans le défilé même ou près de lui ; dans certains cas, cela est même impossible. Il ne reste donc qu'à l'observer, et prendre position principale en arrière. Si le défilé est long, mais accessible de plusieurs côtés, on est contraint de rester dans l'intérieur, en ayant de fortes réserves en arrière, pour agir contre l'ennemi qui tourne tandis que nous soutenons un combat de front, ou pour l'arrêter dans la montagne, afin qu'il ne coupe pas notre ligne de retraite.

319. En général, l'*artillerie* reste sur la route. La *cavalerie*, aux carrefours des chemins, et l'infanterie combat dans l'intérieur du défilé et des montagnes. On multiplie les barricades, et des abattis servent à les élever. La *fortification de campagne* complète la défense et la rend souvent invincible. Les ouvrages qu'elle élève sont fermés, quand même ce ne serait qu'avec des palissades, et ces palissades sont hautes, fortes et serrées afin que l'on voie au travers, à la distance d'un coup de mitraille. Des *blockhaus* sont en outre construits. On voudra bien se rappeler la glorieuse défense des blockhaus sur le Predil et à Malborghetto, par les capitaines Heusel et Hermann, dans la campagne de 1809 (1); ainsi que celle du blockhaus de Schweddeldorf, dans le comté de Glatz, par les Prussiens en 1779 (2).

320. L'un des défilés les plus célèbres est celui du Höllenthal qu'a illustré l'archiduc Charles. Il commence au lac Titi, dans la Forêt-Noire, et finit à Fribonrg. Sa longueur réelle est de quatre fortes lieues parcourues du reste par une belle chaussée bien régulière. L'endroit le plus étroit se trouve à Hirschsprung près de Himmelreich, et ne peut être tourné, si l'on fait face à Fribourg, qu'à droite par Saint-Pierre, et à gauche, par le côté sud du Feldsberg. Si ce point est perdu, on se retire jusqu'au lac Titi, où se

(1) Voyez n° 88 du *Journal Militaire*.
(2) Voyez *Petite Guerre*, par Valentini, 4e édition, page 125.

trouve une bonne position et où aboutissent plusieurs routes secondaires. Delà, les positions se succèdent, et les *chasseurs de position* peuvent brillamment agir jusqu'au ravin escarpé de la Wutach près Stühlingen, où se réunissent presque toutes les routes principales. Le général qui a pris position près du lac Titi et qui veut assurer ses derrières, doit indispensablement occuper Stühlingen.

Ainsi tout défilé de montagnes a ses propriétés que doit étudier avec soin le stratège, et plus encore, le tacticien. On ne saurait indiquer que peu de règles générales, cent fois modifiées d'ailleurs par les localités. Les dispositions du terrain sont plus puissantes que les principes.

III.

COMBATS DE PONTS, DE GUÉS ET DE DIGUES.

—

321. La défense et l'attaque d'une rivière sont bien à distinguer de celle d'un pont. Nous parlerons plus tard des premières. Ici, nous ne nous occuperons que des rapports tactiques relatifs à la prise de possession de chacun des points de passage existant sur les rivières, les marais, ou, pour parler d'une manière plus précise, des ponts, gués et digues isolés.

1. *Combat de pont.*

322. Si on s'établit en avant, ou sur un pont pour le défendre, cette disposition sera classée parmi les exceptions les plus rares. La position naturelle de la défense est en arrière du pont.

La question se décide par la longueur du pont. Le terrain au-delà est abandonné à l'ennemi, et de notre côté, nous ne pouvons rien faire de mieux, que d'apporter tous les obstacles imaginables à son établissement. On n'y parvient qu'à l'aide des armes à feu, dont l'effet dépend de la longueur du pont et de sa situation. Un pont, par exemple, dans le voisinage et au-delà duquel se trouve un terrain couvert, tel qu'un bois, un village, etc., ne peut être défendu *de près*; on l'abandonne. Un pont qui avance, *saillant* du

côté de l'ennemi, est difficilement défendu. Enfin, un pont qui, au contraire, recule de notre côté, la rivière se courbant vers nous, offre un grand avantage à notre défense régulière.

323. Il résulte de ces remarques, que pour défendre un pont, on doit choisir *deux* positions. La *première*, aussi près du pont que possible, pour dominer complètement l'autre rive, et la *seconde*, plus en arrière, afin de battre le débouché do l'ennemi.

Première position.

324. *L'infanterie légère* y joue le principal rôle, et les chasseurs et tireurs s'y établissent avec d'autant plus de chances de succès, qu'ils n'ont pas à craindre d'être assaillis ; car si la rivière pouvait se passer au gué, toute idée de défense du pont devrait être abandonnée comme illusoire.

Il est très-utile de placer *des pièces* sur les flancs du pont, si l'on y trouve une position bonne pour elles ; on domine ainsi avec d'autant plus de certitude l'autre rive ; mais dans cette position, on ne doit se servir que de pièces légères puisqu'elle ne sont pas destinées à s'y battre avec persévérance.

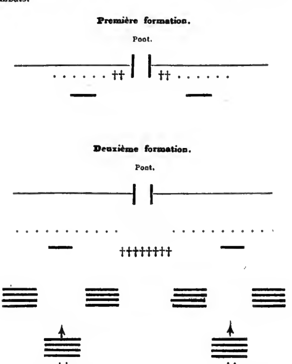
La cavalerie.

La cavalerie n'agit que par petits détachemens, et pour observer les points les plus voisins par lesquels nous craignons d'être tournés.

Seconde position.

325. Elle est choisie à 400 ou 500 pas en arrière du pont. Le combat porte le même caractère que celui de défilé, avec cette seule différence, que le regard n'étant pas borné par les abords d'un défilé couvert, on peut prendre sur les flancs des positions que l'on garnit d'artillerie dirigée sur le pont.

Les deux figures suivantes offrent un exemple de ces rapports de combats.



Ici, l'important est d'empêcher l'ennemi de déboucher ; les pièces réunies concentrent leur feu sur le pont qu'elles labourent de leurs boulets. Les pièces des ailes, seules, tirent à mitraille sur l'ennemi déjà passé.

Le gros de *l'infanterie* est en arrière, non loin des pièces, et prêt à charger l'ennemi à la baïonnette s'il franchit le défilé. Jusques-là, il a soutenu très-énergiquement le combat en ordre dispersé.

La cavalerie avec *l'artillerie à cheval*, placée plus en arrière encore, est prête de même à charger l'ennemi s'il débouche.

Ces dispositions ne sont applicables qu'à des troupes nombreuses. De faibles détachemens font mieux de se tenir rapprochés du pont, et de se restreindre à une courte défense, s'ils n'ont pas eu ni la possibilité ni le temps de détruire le pont.

Si la force se compose de deux bataillons et de quelques canons, on occupe le bord de la rivière avec plusieurs compagnies; le reste est disposé en arrière pour recevoir l'avant-garde repoussée. Les canons sont placés dans la direction, et à distances convenables, pour enfiler le pont de leur feu.

326. Le plus grand des obstacles que présente la défense d'un pont, consiste en ce que l'ennemi peut établir de son côté une artillerie nombreuse qui démonte bientôt la nôtre, et rend notre position si pénible que nous ne la conservons pas long-temps. Si nous nous éloignons du pont à portée de canon, notre défense perd toute sa force. C'est ainsi que l'on s'explique facilement pourquoi un pont ne peut presque jamais être défendu contre un ennemi qui a des intentions sérieuses. Si le pont est rompu, nous n'en tirons qu'un avantage, celui de voir peut-être l'ennemi contraint de le réparer sous notre feu.

327. Les rapports des combats de pont sont très-variés; aussi le tacticien doit-il reconnaître spécialement chacun d'eux, et leur appliquer habilement les dispositions convenables. Le point le plus important, c'est d'enfiler le pont avec des boulets et du plus près possible. Je me souviens que dans la campagne de Prusse (1806), le lieutenant de Renzell, de l'artillerie à cheval, ayant fait prendre position à trois pièces, à 350 pas en arrière d'un pont, tira à boulet avec un succès tel, qu'il fut impossible aux colonnes françaises de déboucher. S'il eût tiré à mitraille, comme les Autrichiens à Lodi, l'ennemi aurait vraisemblablement effectué son passage. La bataille de Lodi donne matière à plusieurs observations intéressantes que j'ai publiées dans le quatrième volume (an-

née 1825), du *Journal d'Art Militaire*, et expliquées par un plan. Au résumé, il est permis de dire que la mitraille n'arrête jamais un ennemi résolu.

A ce propos, je ferai une remarque relative à la construction des ponts. Lorsqu'un pont est bombé, il est important de pointer l'artillerie de manière à battre la pente qui descend vers la rive opposée, parce que l'ennemi s'y rassemble à l'abri, et s'élance avec rapidité en avant, après la salve. Si le pont a un parapet en pierre, la mitraille tirée de flanc ne produit aucun résultat. On détruit d'abord ce parapet.

Au combat de Halle (1806), le corps de Bernadotte se porta vers le pont de la Saale. Le duc de Würtemberg pointa son artillerie sur ce pont, mais son feu fut nul, le parapet protégeant l'infanterie française assaillante. En 1813, le général Kleist, à la bataille de Grosz-Görschen, détruisit le parapet d'un pont, tout en respectant le pont lui-même qu'il avait besoin de conserver.

Ces divers exemples prouvent que la combinaison seule des rapports locaux établit les règles à suivre pour placer l'artillerie.

328. Dans la défense d'un pont, laisser des troupes sur l'autre rive est toujours dangereux. Quelle facilité l'ennemi n'a-t-il pas de couper leur retraite? Cette scission ne paralyse-t-elle pas notre feu? J'ai déjà dit combien cette disposition fut fatale aux Autrichiens à Ebersberg, et l'histoire de la guerre a enregistré une foule d'exemples semblables. Les troupes laissées de l'autre côté ont souvent mission de brûler le pont lorsque l'ennemi s'approche. Combien de fois tardent-elles à la remplir! or il n'est plus temps alors; et l'ennemi talonne tellement, qu'il passe avec elles. C'est ce qui arriva aux Autrichiens à Landschut (1809). Le général français Mouton fit avancer au pas de charge les grenadiers du 17me régiment sur le pont de l'Isar, que les Autrichiens tentaient vainement d'incendier, et amis et ennemis entrèrent ensemble dans la ville.

329. S'il se trouve des îles sur la rivière, et qu'elles soient boi-

sées, elles sont quelquefois utiles à la défense d'un pont, et si on ne les occupe pas, nuisibles à cette défense, comme cela arriva à Lodi. Si le pont traverse une île, c'est une raison de plus de la défendre avec énergie ; si l'île se trouve sur le côté, l'artillerie assaillante peut s'y établir très-avantageusement pour battre le pont. On l'occupe alors par de l'infanterie légère embusquée, et qui conserve des bateaux pour regagner plus tard la rive.

330. L'attaque des ponts s'exécute comme celle des défilés, mais le problème se résoud bien plus facilement.

Le terrain en deçà permet, d'ordinaire, le déploiement d'une artillerie nombreuse qui débusque celle de l'ennemi. L'infanterie légère s'établit sur l'autre rive, et sous la protection de ces deux armes, l'infanterie de ligne, formée en colonne, force le passage. Avec moins de quatre ou cinq bataillons, on ne peut pas espérer forcer un pont bien défendu. La cavalerie et l'artillerie à cheval marchent derrière ces bataillons. L'artillerie à cheval profite de sa rapidité pour appuyer l'infanterie et conserver avec elle le terrain conquis, jusqu'à ce qu'elle soit relevée par l'artillerie à pied qui la suit. Alors elle rejoint la cavalerie.

On voit qu'ici, comme dans les défilés, il s'agit d'une puissante et rapide coopération de toutes les armes. Tout tâtonnement serait coupable. Notre artillerie pesante se place en deçà, de manière à protéger la réparation du pont s'il est rompu, et aussi, à appuyer nos troupes déjà établies sur l'autre rive.

Dès que l'ennemi est débusqué, il livre un combat de retraite ordinaire, comme nous un combat d'attaque.

2. *Combat de gué.*

331. On ne peut défendre un gué qu'en se plaçant en deçà. Il serait d'autant plus dangereux de laisser des troupes au-delà, que notre adversaire n'aurait qu'à les suivre pour découvrir le gué. C'est

justement dans l'ignorance où se trouve l'ennemi à cet égard, que réside l'inconvénient pour lui et l'avantage pour nous.

Lorsqu'on a abandonné tout projet offensif, il est bon de détruire le gué, en y jetant des pierres, des herses, des arbres, ou en y opérant des ruptures. On ne le respecte que quand on veut s'en servir encore.

332. Ce combat portera, pour la défense comme pour l'attaque, un caractère peu différent de celui de pont, si ce n'est que l'attaquant, incertain sur le lieu du gué, restera plus long-temps exposé au feu du défenseur ; danger qui n'existe pas dans les combats de pont. Le passage sera aussi plus lent ; ce qui conduit à reconnaître que les gués sont plus faciles à défendre et plus difficiles à forcer que les ponts.

Avant que l'artillerie de l'ennemi n'ait été repoussée, on ne doit pas songer à faire franchir le gué à des colonnes un peu nombreuses. Ici ce n'est pas l'infanterie, mais bien la cavalerie qui ouvre le passage, (à moins que l'on n'ait des nageurs avec soi), parce qu'en supposant la plus mauvaise chance, elle peut se retirer plus rapidement que l'infanterie, et traverser une seconde fois la rivière. Il est inutile de dire que des tirailleurs occupent la rive. L'artillerie à cheval suit la cavalerie, et l'infanterie passant le gué sous la protection de ces deux armes, s'établit, avance des tirailleurs, relève la cavalerie capable alors de poursuivre les avantages obtenus. De la même manière, l'artillerie à cheval est relevée par l'artillerio à pied. Le combat reprend alors le caractère habituel.

3. *Combat de digue.*

333. Sous certains rapports, une digue peut être considérée comme un défilé, dans lequel, néanmoins, notre vue embrasse l'espace de toutes parts. Une digue n'est construite qu'où se trouve un marais. Quand le marais est sec, la digue rentre dans la catégorie

des chemins élevés au dessus dn sol ; mais lorsque le marais est humide, d'autres rapports se présentent : nous allons les énumérer.

De même que pour défendre un défilé, nous prendrons position *en avant* ou *en arrière* de la digue, ou *sur* la digue elle-même.

En avant, la position est plus périlleuse encore que dans le cas de défense d'un défilé ; parce que nons n'avons qu'une seule ligne de retraite, ligne étroite qu'un ennemi audacieux parcourt d'ordinaire en même temps que nous, et ainsi, nous enlève avec la digue.

Sur la digue, on est presquo toujours si resserré par l'espace, que toute la résistance se réduit à celle d'un front très-insignifiant, à moins que la digue ne courre obliqnement on parallèlement à la ligne d'attaquo, ce qui nous permet d'étendre notre fen, mais ce qni en outre, présente denx inconvénients majenrs : 1° le défaut de profondeur de notre formation ; 2° notre ligne de retraite située sur notre flanc.

Ainsi il ne nous reste qu'à nons établir en *arrière* de la digue ; des troupes nombreuses n'agissent jamais autrement. La position en avant ne ponvant être choisie que d'une manière tout-à-fait exceptionnelle, et encore, avec de grandes restrictions.

334. La défense, en arrière d'une digue, sera absolument la même que celle en arrière d'nn pont ; je ne me répèterai donc pas, et je n'émettrai ici que quelques observations générales.

1° Nons devons avec raison attendre de grands avantages d'une position prise par nos pièces bien conformément au but. Mais il ne faut jamais que la position soit choisie trop près de la sortie, pour ne pas gêner la marche de notre infanterie. Comme ici la nature du terrain indiquo en général et d'nne façon très-distincte, les points de formations, et que le temps ne manqne pas, l'artillerie pourra se retrancher ; ce quelle ne devra jamais négliger de faire pour se donner les moyens de tenir plus long-temps.

2° La digue est enfiléo par nos boulets ou obus, à ricochets. Si elle présente une ligne brisée, nous divisons nos pièces par cali-

bres : les légères pointées sur la partie la plus voisine ; les grosses, sur les plus éloignées ; chacune de ces parties étant battue par trois pièces au moins, et quatre au plus.

3° Sur les flancs des batteries centrales sont placées les grandes batteries destinées à mitrailler l'ennemi qui débouche et se déploie. L'artillerie à cheval en fait partie, si celle à pied nous manque ; dans le cas contraire, cette artillerie reste à la réserve ou s'adjoint à la cavalerie.

4° L'infanterie agit tout-à-fait comme dans les combats de défilés (§ 303), et occupe en outre, par une forte ligne de tirailleurs, le flanc de la digue pour faire éprouver des pertes aux colonnes ennemies sur les points où la route change de direction, et que notre mitraille ne saurait battre plus avantageusement (1).

5° Notre cavalerie n'est capable d'agir que quand l'ennemi a forcé le passage et qu'il débouche dans la plaine ; sa position sera toujours choisie sur notre flanc, et en arrière.

335. La marche du combat est très-simple. L'ennemi qui avance sur la digue est en partie détruit par notre tir à ricochet ; le surplus qui parvient à déboucher, est renversé par nos baïonnettes et nos sabres. Une disposition en tenaille peut être utilement adoptée. Ainsi, des colonnes au centre et deux lignes déployées sur les ailes. Les troupes déployées agissent par le feu ; celles en colonnes, par la baïonnette.

336. L'étendue de la ligne, aussi bien que sa forme, décident presque toujours de la force de la défense. Plus la digue est longue (jusqu'à un certain point cependant), plus elle est défendue avec facilité, parce que l'artillerie ennemie n'est pas susceptible d'appuyer l'attaque ni de démonter nos pièces.

Les digues en ligne tout-à-fait droite, ne sont pas ordinairement

(1) Ce sera rarement le cas, car aux angles de la digue, comme sur le marais, la mitraille ne ricoche pas. Et qu'attendre d'une mitraille qui ne ricoche pas ?



aussi faciles à défendre que celles qui brisent leur direction deux ou trois fois, et dont les angles ne sont pas trop éloignés les uns des autres. Sur la prolongation de ces lignes brisées, on établit des batteries, en garnissant de pièces lourdes celles qui font face aux lignes les plus longues. Ces pièces s'utilisent de deux manières: une moitié enfile la digue, bat l'angle qui lui fait face; et l'autre moitié mitraille la portion de digue qui prête le flanc en deçà de l'angle précité. Les obusiers restent en arrière. Il existe alors entre les batteries de grands intervalles que l'on garnit de masses de bataillons qui avancent, si l'ennemi perce malgré notre artillerie, ce qui est peu à craindre; parce qu'une digue présentant ces disposition ne peut vraiment pas être forcée.

Si, en outre, notre position domine de quelques pieds la digue, et ce sera souvent le cas, nos tirailleurs s'établiront sans danger sur les bas côtés des angles, et la digue deviendra inexpugnable. Les dispositions prises sur la digue de Sulowitz, à la bataille de Lowositz (1756), nous offrent un exemple instructif.

337. Les sapeurs rendront ici de grands services, en opérant des ruptures profondes de la digue, ruptures que l'ennemi ne peut apercevoir que lorsqu'il est arrivé près d'elles. Elles ne sont pas faites trop loin de nos forces, car elles nous deviendraient désavantageuses; l'ennemi trouvant à s'y loger à l'abri de notre feu. La terre retirée du fossé est éparpillée çà et là.

338. Dans certains cas spéciaux, on donne à ces coupures une forme régulière et apparente, et cela doit toujours avoir lieu, par exemple, lorsque l'on a à défendre des digues très-étendues. Alors nous nous établissons *sur* la digue (1), que l'on couvre d'artillerie.

Notre position y est beaucoup moins bonne qu'*en arrière*, car nous sommes réduits à une défensive absolue, dont peut être les

(1) Dans les combats de digue, il serait bon d'essayer l'emploi de mortiers de campagne de 7.

théoriciens feront cas, mais non les vrais praticiens. Des pièces de 12 sont posées derrière les relèvemens de terre, et des obusiers se placent en arrière de ces batteries par-dessus lesquelles ils font feu, ce qui est toujours mauvais. Des tirailleurs garnissent les fossés. L'infanterie n'agit en ordre serré que bien rarement, et la cavalerie est condamnée au repos le plus parfait. Toute défense qui exclut l'action réciproque des armes, ne mérite point qu'on en fasse grand cas.

339. Enfin dans tous les combats de digue, il faut recommander à nos troupes la plus grande vigilance, l'ennemi tentant d'obtenir par la surprise ce qu'il n'espère pas gagner par la force.

Attaque.

340. On comprendra sans peine d'après ce qui vient d'être dit, que forcer une digue, est un travail de sang que ne couronne pas fort souvent le succès. (Rappelons nous encore la bataille d'Arcole qui dura trois jours). Il vaut donc mieux éviter les digues ou les tourner, et si cela ne se peut, les enlever par une attaque imprévue et nocturne.

Mais lorsqu'il est indispensable de les assaillir de vive force, nos pièces de gros calibre et nos obusiers préparent le mouvement. Sans doute cette artillerie ne trouvera presque jamais une position tout-à-fait favorable, et ce sera l'un des cas où elle devra agir d'une manière moins conforme aux règles qu'aux circonstances. Sur des digues très-étendues, par exemple, elle n'évitera point de faire feu à de très-longues portées, et tâchera de balancer ce désavantage par l'extrême justesse de son tir; ici les pièces de jet seront plus utiles qu'aucunes autres.

341. L'infanterie commencera par détacher des tirailleurs qui se glisseront sur les bas côtés de la digue, et tâcheront d'atteindre les artilleurs ennemis. Puis viendra l'attaque en colonne, qui, si elle

réussit et débouche, sera suivie de la cavalerie qui passera, rapide, le défilé. L'artillerie à cheval viendra ensuite ; elle sera relevée par l'artillerie montée. Si l'ennemi commet la faute d'établir ses défenseurs sur la digue, on fera tout pour les chasser et passer avec eux.

IV.

COMBAT POUR LA POSSESSION DES LIEUX BATIS.

1. *En général.*

242. Ces combats appartiennent surtout à l'art de la fortification de campagne, parce qu'ils exigent des préparation locales que le génie militaire a seul la puissance de solidement faire. Il s'agit donc de combiner la science tactique avec celle de la fortifition.

Nous ne nous occuperons ici que de la première; la seconde pouvant s'étudier dans un grand nombre de livres parmi lesquels nous citerons ceux de Gaudy, Tielke, Hoizet de St.-Paul, Blesson, etc., et s'apprendre aussi d'une manière pratique.

Lorsque l'ingénieur de campagne a terminé ses travaux, le tacticien les examine d'un œil pratique, et les garnit de troupes. Heureux s'il peut le faire sans secouer tristement la tête!

Il s'agit maintenant de la répartition des troupes dans les ouvrages, et de l'application des trois armes à cette espèce de combat, pour lequel nous supposons que les lieux bâtis ont été choisis comme étant propres à être défendus long-temps et avec quelque succès. Un bon ingénieur militaire reconnaît au premier coup d'œil

comme le tacticien, l'importance défensive des bâtimens qu'il fortifie. Nous ne nous étendrons pas inutilement sur ce sujet. L'officier qui n'oubliera jamais que ce n'est pas seulement par un feu de front qu'on éloigne un courageux ennemi, mais bien, par l'union utilement combinée du feu de flanc au feu de front, s'évitera de graves erreurs dans le choix qu'il fera.

2. *Défense.*

343. L'infanterie est ici l'arme principale, et l'on joint les tireurs aux voltigeurs, parce que dans la mêlée qui deviendra inévitable, la baïonnette sera d'un bon secours.

Notre troupe est divisée en deux parties : une ligne de feu et une réserve. La ligne de feu occupe les embrasures ouvertes aux murs des maisons, des cours, etc., et deux hommes au moins sont à chaque embrasure. La réserve, placée à couvert, remplace les pertes éprouvées par la ligne de feu, et charge à l'arme blanche l'ennemi qui veut pénétrer. La ligne de feu ne quitte pas les embrasures et ne s'occupe nullement de ce qui se passe sur ses derrières, attendu que c'est le devoir de la réserve.

344. On conçoit facilement que dans ces sortes de combats, la détermination de se défendre jusqu'à la dernière extrémité doit être prédominante et générale. Il ne faut pas que cette résolution se prononce avec tumulte, mais froidement, stoïquement; chaque soldat ayant l'oreille ouverte aux ordres de ses officiers et sous-officiers. Pour la régularité de l'action, dans chaque partie du logis, salon, chambre, corridor, grenier, etc., il ne se trouve qu'un seul chef, et on obéit à ses commandemens avec la plus sévère exactitude. Un lieu sûr et bien abrité est choisi pour y placer les blessés et les munitions. Si la défense doit être longue, on fait ample provision de cartouches, de pierres à fusil, de vivres, d'eau pour boire et pour éteindre les incendies. Le service de santé

est assuré avant tout, car ce serait une honteuse ingratitude que de ne porter aucuns secours à nos blessés, que nous déposons, le plus possible, dans les maisons en pierre, afin de leur éviter les dangers qu'ils courraient dans celles en bois, susceptibles d'être incendiées plus facilement que les autres. Toutefois les maisons en pierre elles-mêmes, ont des toitures en bois accessibles aux flammes, l'ingénieur militaire ne l'oubliera pas.

345. La manière de combattre est simple. Chaque défenseur ne fait feu qu'après avoir bien ajusté, parce qu'il est indispensable de ménager les munitions; la troupe qui a brûlé toute sa poudre étant bientôt contrainte de capituler. Chaque défenseur après avoir fait feu, quitte l'embrasure, et y est remplacé par son camarade. Le feu est lent, et se dirige principalement sur les points où l'ennemi se pelotonne, et qui le plus souvent sont ceux qui font face à nos angles saillans, sur lesquels cet ennemi dirige toujours son attaque. Si le combat est opiniâtre, la ligne de feu est relevée, non seulement pour qu'elle ait le temps de nettoyer ses fusils et d'y mettre de nouvelles pierres, mais aussi pour éviter un mauvais tir, inconvénient qui arrive lorsqu'on prolonge le feu. Les carabines des chasseurs et tireurs se crassent plus vite que les fusils.

346. En général les chasseurs et tireurs défendront le front, et les voltigeurs, les flancs. Les chasseurs placés à la réserve ne feront que relever ceux de la ligne de feu, et ne marcheront pas à l'arme blanche contre l'ennemi, même dans les sorties. Le succès de ce genre de combat, dépendra ordinairement du sang froid et du coup d'œil des défenseurs.

347. La cavalerie ne pourra sans doute pas être placée dans la cour de la maison défendue, mais dans certains cas, en l'embusquant en dehors, elle rendra de grands services à la défense, si elle charge à propos l'ennemi repoussé. Cela n'aura lieu qu'au cas où les localités s'y prêteront.

348. La même règle est applicable à l'artillerie, à cause du défaut d'espace intérieur. Si néanmoins l'emplacement est assez étendu

pour lui permettre de se disposer en batterie, comme par exemple, dans un clottre, dans une église, ou d'antres bâtimens solidement construits, elle devra être tout-à-fait couverte; ses canonniers se trouvant très-exposés au feu de la mousqueterie. Les édifices dont on vient de faire mention sont rarement situés de manière à permettre à l'artillerie de dominer un horizon étendu et de tirer à de fortes distances. Cette artillerie sera donc réduite à faire feu de près, surtout sur les flancs, et ne devra pas manquer de mitraille. La petite mitraille aura la préférence, et celle des caissons des pièces employées extérieurement, sera donnée aux pièces enfermées dans les bâtimens défendus. Il est inutile de dire que les obusiers ne joueront aucun rôle dans cette défense.

Un emplacement couvert présente une incommodité énorme, celle de la fumée, qui est quelquefois plus importune que l'ennemi extérieur, et que l'on trouve dans tous les endroits disposés comme les casemates.

Si l'espace le permet, l'avant train est enfermé dans le même lieu que la pièce; quand les munitions sont sorties des coffrets, elles sont exposées, et c'est une raison de plus pour les mettre à l'abri.

L'artillerie ne pouvant songer à la retraite, il faut prévoir sa perte. Qu'on y compte d'avance. Si dans la défense des bâtimens isolés, on n'emploie presque jamais l'artillerie, c'est que personne ne désire perdre celle qui lui est confiée.

349. Les cours entourées de murs, offrent plus d'espace pour agir. Ici l'artillerie est fort utile, non aux angles saillans, comme on la place d'habitude, mais aux angles rentrans, s'il s'en trouve ou qu'on en établisse à l'aide de coupures. J'ai déjà émis mon opinion à cet égard au sujet des combats de forêts. Un mur crénelé a beaucoup de ressemblance avec la lisière d'un bois; le défenseur est couvert par des pierres au lieu de l'être par des arbres: le retranchement est le même.

Dans les métairies, maisons isolées, etc., entourées de cours fermées, l'infanterie n'est plus divisée en deux parties, mais en trois :

la ligne de feu, les soutiens et la réserve. La réserve que l'on ne met pas en mouvement sans nécessité, n'a d'autre destination que de repousser l'attaque de l'ennemi qui a fait brèche. Le bâtiment le plus convenable forme la citadelle de la petite forteresse, et est occupé, dès le début, quoique faiblement. Un réduit ne reste jamais dans un complet abandon.

350. L'histoire de la guerre offre de nombreux exemples de défenses semblables. A la bataille de Waterloo, les fermes de la Haie-Sainte et d'Hougoumont jouèrent un rôle aussi important que celle des greniers (*schüttkasten*, *speicher*) d'Eslingen à la bataille d'Aspern. Qu'on relise ce que j'ai dit dans ma *Petite Guerre* (§ 251) et qui n'est presque qu'une répétition de ce qui précède. Cela n'a rien d'étonnant le problème étant le même dans la grande comme dans la petite guerre, et devant en conséquence, être résolu de la même manière pour l'un et l'autre cas.

3. *Attaque.*

351. Une attaque contre une troupe retranchée dans des maisons et des cours entourées de murs, sera toujours sanglante: avant de l'entreprendre on doit donc en bien peser l'utilité, et se demander s'il ne vaut pas mieux tourner l'objet ou se borner à l'observer. Ainsi, par exemple, dans le cas où la possession de cet objet par l'ennemi n'entrave pas pour nous la marche du combat, nous ne commettrons pas la faute de l'acheter trop cher; dans le cas contraire nous n'hésiterons point à l'attaquer et à l'enlever à quelque prix que ce soit

L'attaque une fois décidée est poussée avec énergie. Le moyen le plus simple et le plus rapide de débusquer l'ennemi serait certainemennt d'incendier les maisons, mais comment y parvenir? Le jet des obus est incertain, les lourteaux manquent en campagne; les carcasses incendiaires fixées aux parties en bois seraient préfé-

rables, mais comme les obusiers ne sauraient les lancer, on a besoin, pour les attacher, de bras téméraires.

352. Il ne reste donc qu'à faire brèche. Le point est choisi sur le côté dont les murs nous semblent offrir moins de résistance et où les défenseurs ont organisé une défense plus faible ; car la brèche ouverte, il faut encore donner l'assaut.

Les pièces du plus fort calibre sont mises en batterie à 400 ou 500 pas du bâtiment, afin de ne point exposer inutilement nos canonniers au feu de la mousqueterie ennemie. Ces pièces sont dirigées sur le même point, au nombre de six au moins, et font feu trois par trois. Il y a de l'avantage à battre les angles saillans des murs de clôture, parce que alors la brèche s'ouvrira plus large et plus facile, si les boulets pénètrent.

353. Avant et pendant l'action de l'artillerie, une faible ligne d'infanterie légère s'avance et tiraille, beaucoup moins dans le but de détruire l'ennemi que de le harceler, de lui faire dépenser inutilement ses munitions, de le tromper sur le vrai point d'attaque, etc. La durée de ce combat est soumise à mille circonstances secondaires et diverses, que nous n'énumérerons pas. Après ces préliminaires, une forte colonne d'infanterie s'élance à l'assaut (1). Quelques praticiens affirment que plusieurs petites colonnes se suivant à courtes distances rempliraient mieux le but qu'une seule plus nombreuse, et par cela même, plus pesante. En admettant cette opinion on pourrait disposer un bataillon de la manière suivante : cinquante braves en avant, puis les trois premières compagnies réunies, et la quatrième servant de réserve.

354. Il y a peu de dispositions défensives d'une maison, d'une cour, qui n'offrent des angles ou surfaces mortes. C'est là qu'il faut

(1) Où la brèche n'a pas été ouverte, nous devons toujours faire marcher des sapeurs munis d'outils, pour la pratiquer avec notre première colonne.

diriger l'attaque. Si l'une de nos colonnes a pénétré, il est probable que la réserve ennemie cherchera à la culbuter ; aussi faut-il que cette colonne fasse tous ses efforts pour anéantir, de son premier choc, la réserve ennemie. Cela seul prouve que notre attaque ne saurait jamais être trop vigoureuse. Enfin, dès le début de notre attaque, un peloton de notre réserve tourne la maison pour couper la retraite aux défenseurs qui voudraient s'échapper ; quelquefois ce peloton trouve l'occasion de pénétrer par les derrières. Le succès de ces combats dépend beaucoup de l'intelligence et de l'habileté de chaque conducteur, et aussi de la vaillance entreprenante des troupes.

355. Le moyen le plus facile et le moins dangereux serait d'enlever l'objet par surprise, mais malheureusement la chose est presqu'impossible. Il faudrait pour réussir que l'ennemi ne fût pas sur ses gardes, que nous eussions une connaissance exacte des localités et du point à choisir pour l'attaque, afin que nos soldats ne tirassent pas les uns sur les autres ; il faudrait enfin que ces soldats fussent aussi braves de nuit que de jour, car c'est ordinairement sous la protection des ténèbres qu'ont lieu les surprises.

356. Le combat de Sens livré par les Wurtembergeois en 1814, offre un bel exemple d'une attaque en plein jour. Les troupes pénétrèrent vaillamment par la porte étroite du collège. Ce fait d'armes est fort bonorable pour les soldats et leurs officiers ; il est cité dans les *Mémoires* publiés par l'État-Major Wurtembergeois qui rendent compte aussi du glorieux combat de Montereau que j'ai précédemment cité.

V.

COMBATS DE VILLAGE

—

1. *En général.*

587. Dans mes *Vues sur la manière de faire la guerre*, j'ai comparé l'opinion de Rogniat sur les combats de village, avec la mienne. Il est juste que ce sujet important et si plein d'intérêt pour le tacticien, soit traité ici avec soin et détails. Le fait est plus simple qu'on ne le suppose, mais il exige une perception lucide qui ne s'acquiert qu'en suivant religieusement la route pratique, qu'en se représentant les rapports *réels*, et qu'en introduisant ainsi la vérité dans la théorie. Ce serait une faute de débuter théoriquement, et d'adapter aux combats de village un système général à tous les cas de guerre sans exception. Une mécanique scholastique sombre et infructueuse, ne s'accorde pas avec une pratique claire et féconde : celle-ci réclame l'activité personnelle du soldat; celle-là l'exclut souvent, ne considérant le soldat que comme une machine à tirer des coups de fusil.

588. Les principes et règles développés dans l'introduction de ce chapitre, seront appliqués d'une manière complète, mais ils nécessiteront certaines dispositions locales qui jouent un rôle grave dans tous les combats de village.

D'abord le village se prête-t-il ou non, à la défense? Le tacti-

cien en jugera au premier coup d'œil, aidé qu'il sera des observations précédentes.

Comment est situé le village? Offre-t-il à l'ennemi un côté étroit ou large? En principe on considère le dernier cas comme le plus favorable, parce qu'il permet un front plus étendu. Néanmoins il y a des exceptions; ainsi, pas de théorie.

359. Il est clair que la première résistance s'effectue par une ligne de feu établie sur la lisière du village. On pourrait développer le système et tirer, de la circonférence défensive, des lignes à l'intérieur du village, les ramifiant comme des galeries de mines, et y établissant une galerie principale, en même temps que l'on fermerait toute communication sur les flancs, à l'aide de barricades sur les issues, les portes de maisons, de jardins, et en se restreignant à la défense du front de la ligne, comme le propose l'*Art de la Fortification pour toutes les armes*.

Sans s'arrêter à la complication de cette disposition, surtout avec des lignes de retraite devant se croiser ainsi que le veut l'*Art de la Fortification*; sans rappeler que ce qui présente trop d'embarras n'est point pratique, on peut combattre l'idée par les observations suivantes :

1° Aucune défense qui exclut l'élément offensif n'est bonne. Il se trouve, il est vrai, dans la figure 190 *a* de *l'Art de la Fortification*, le mot *sortie*, indiquant une action de la cavalerie; mais il est difficile de comprendre par où la sortie a lieu, les lignes ou passages intérieurs étant obstrués de combattans en retraite, et tous les espaces entre ces lignes, étant barricadés à dessein.

2° Aucune défense qui divise trop les forces n'est réputée bonne. Si malheureusement des détachemens de deux compagnies différentes se trouvaient sur un même point, alors des commandemens entremêlés s'ensuivraient, et l'énergie de la défense n'en deviendrait que plus douteuse.

3° De même, aucune défense n'est favorable, qui bannit les secours que nous procure l'arme blanche sur nos flancs. L'ennemi ne

tardera pas à se jeter sur les talons de nos troupes en retraite, et le passage ouvert pour elles le sera aussi pour lui, car il est très-problématique de fermer une barricade sous les coups de baïonnette.

4° Une défense est disposée de la manière la moins heureuse, quand elle se réduit à un combat de front livré par de petites portions de troupes. Ces détachemens peuvent bien diriger leur feu sur les issues barricadées, mais pas avant que nos troupes avancées ne se soient retirées par ces passages étroits. Leur action défensive se bornera donc à une seule décharge; et une seule décharge n'arrête pas un ennemi qui livre assaut.

Il est impossible que quatre erreurs aussi graves n'en entraînent pas encore d'autres avec elles, erreurs que nous aurons occasion de signaler dans l'examen du combat de village.

360. Les grandes défenses de village exigent certainement des divisions; mais ces divisions ne sont pas les mêmes en toutes circonstances, elles ne sont pas non plus calculées selon la force de chaque peloton ou compagnie. La localité les indique souvent, et elles sont alors des divisions *naturelles*.

L'importance des divisions naturelles et le prix défensif attaché à chaque maison contenue dans leurs limites, décident de la force qui doit les occuper. Ainsi, dans telle petite partie, 300 hommes combattent; tandis que dans telle autre beaucoup plus étendue, on ne place que 100 défenseurs. Mais souvenons-nous comme première règle, de ne jamais entremêler les commandemens, et de ne jamais troubler l'ordre intérieur des troupes. Si, par exemple, la défense d'un village exige deux bataillons, la réserve comprise, chacun d'eux engage au combat deux compagnies, ayant pour réserve les deux autres. Cela vaut mieux cent fois que d'éparpiller un bataillon tout entier sur la ligne de feu, lui donnant pour réserve le second bataillon. L'infanterie se bat bien mieux quand sa réserve lui appartient, que lorsque cette réserve lui est étrangère. J'en appelle, à cet égard, au souvenir de tous les officiers qui ont soutenu des

combats de village, et je suis sûr de n'être pas démenti. Néanmoins les théoriciens ne veulent admettre aucune différence. Pour eux, les hommes ne sont que des machines qui se ressemblent.

361. Combien de troupes faut-il engager dans un combat de village? Il n'y a pas de réponse à faire à cette question. L'expérience a presque toujours prouvé qu'on en engageait trop. Dans Ligny (1815), quinze bataillons finirent par prendre part au combat et s'entre-tuèrent. Dans Blenheim, après la bataille d'Hochstädt, vingt-sept bataillons bavarois et dix français engagés, capitulèrent. Dans Probstheyda, près Leipsick, au contraire, il ne se trouvait que quatre compagnies de grenadiers français, dont deux au feu et deux en réserve; et ce faible détachement nous tourmenta infiniment. Il est vrai que près et en arrière de ce village, étaient des masses considérables qui nous repoussaient toutes les fois que nous voulions forcer l'entrée. Les Français organisèrent d'une manière non moins remarquable la défense de Möckern, dans laquelle ils lièrent on ne peut plus heureusement, l'offensive à la défensive; s'ils s'étaient restreints à une défensive absolue, il est plus que probable que la victoire nous aurait coûté moins cher.

362. On débutera donc par barricader les issues du côté de l'ennemi, et par établir une forte ligne de feu en arrière de l'enceinte. Dans certains cas, dans celui par exemple où des murs en pierre ou en terre de peu d'élévation marqueront l'enceinte, les bataillons garnissant la ligne seront mis sur deux rangs. C'est ainsi que s'étaient formés les Français à Möckern, où nos attaques eurent tant de pertes à déplorer. Ce serait faire de la fausse théorie, que vouloir préciser normalement le nombre de troupes nécessaires pour garnir telle ou telle enceinte.

Il est dans la nature des choses que la ligne de feu profite de tout pour se couvrir. A cet égard, les moyens les plus simples sont les meilleurs, et l'instinct du soldat secourt merveilleusement le génie du conducteur. Lorsque notre 10me brigade mit en état de défense le village de Güldengossa près Leipsick, nos troupes n'avaient que

bien peu l'idée d'une occupation semblable, et cependant notre ligne de feu s'établit et se couvrit très-promptement, sans aide étrangère.

De la ligne de feu à la première rangée de maisons, les obstacles sont détruits, afin que les soutiens aient de l'espace pour agir. Dans les défenses locales, la première ligne de feu conserve le plus longtemps possible sa position, comme nous l'avons déjà dit en parlant de la défense des bâtimens. Cette première ligne n'a donc besoin, pour ses mouvemens de flanc, que d'une liberté partielle, et si des secours lui sont nécessaires, elle n'en attendra que de la réserve. On n'exigera point comme règle générale, que, quand l'ennemi pénètre dans le village, elle fasse un mouvement de flanc pour se porter sur ses derrières. Rien de bon ne saurait résulter de cette manœuvre.

Le choix de la position des soutiens les plus rapprochés, est d'une grande importance. Ces soutiens qui sont converts et masqués, qui ont des communications faciles avec la ligne de feu et entr'eux, sont placés de manière que si l'ennemi perçait notre ligne, malgré leur vigilance, ils puissent tomber vigoureusement sur ses flancs, et ne point se borner à une légère défense de front, qui, si elle échouait, ne leur laisserait plus que la triste ressource de fuir dangereusement par une seule rue étroite. Il est difficile de remplir toutes ces conditions qui demandent une juste appréciation des localités. Il n'est pas nécessaire d'avoir partout des soutiens également forts; cela n'est pas non plus utile en principe. On admet que pour dix files au feu, il faut dix files de soutien.

363. Pour deux ou trois troupes de soutiens, il faut une réserve qui ne sera jamais de moins d'*une compagnie*. Cette réserve est placée plus en arrière, tout-à-fait masquée au regard de l'ennemi. Elle combat en ordre serré et à la baïonnette; c'est-à-dire que si la ligne de feu et ses soutiens n'ont pù empêcher l'ennemi de pénétrer, la réserve le charge. Comme les attaques principales n'ont ordinairement lieu que par les grandes rues, il sera très-convenable

de placer les réserves près de ces rues ou rontes, de telle sorte qu'elles puissent porter en avant trois on quatre sections ; si elles étaient disposées en arrière du village et trop éloignées, elles pourraient à peine le reconquérir, s'il venait à être pris. Mission difficile et d'un succès très-douteux ! Mieux vaut donc prévenir l'accident, ce qu'on ne fait qu'en plaçant les réserves dans le village même. Passons aux *réserves principales*.

364. Nous aurons à établir deux lignes de communications particulières.

1° Celle des soutiens avec les lignes de feu. Les communications sont tracées au travers des maisons, par les portes des jardins, etc., et lorsque des haies les interceptent, ces haies sont percées dans une grande largeur. Plus il existe de ces sortes de lignes, avec d'autant plus de rapidité on se secourt réciproquement. Qu'on ne craigne pas que l'ennemi profite de ces lignes pour pénétrer : s'il connaît son métier, il ne divisera pas sans nécessité ses forces ; s'il ne le sait pas et qu'il s'engage individuellement, nos défenseurs embusqués dans les maisons le détruiront homme par homme.

2° Les lignes des soutiens avec les réserves. Elles sont largement ouvertes, ce qui veut dire qu'elles ne sont pas tracées au travers des maisons, mais le long des maisons, passant par les cours, les grandes portes, etc.

365. Les maisons importantes susceptibles d'être bien défendues, sont les meilleurs points d'appui, dans un village, pour une résistance énergique. On dirige les communications n° 2 du côté de ces bâtimens, afin que l'ennemi qui suit la retraite, soit fusillé de tous côtés par les défenseurs faisant feu des fenêtres, des toits, etc. Il faut attacher beaucoup de prix à occuper les maisons. Le soldat, en général, n'aime pas à s'y enfermer, parce qu'on ne prend aucun soin de lui faire remarquer les avantages qu'il y trouverait, et parce que cette partie de l'instruction tactique locale n'est point enseignée durant la paix et peut difficilement l'être. L'expérience

de guerre seule nous instruit à cet égard. Les Français nous ont souvent donné des leçons dont nous devons profiter.

Les attaques les plus téméraires se brisent fréquemment sur les murs des maisons longées par les communications principales. Möckern en est un exemple. Ces maisons exigent un siége régulier : l'ennemi s'arrête devant elles ; s'il les dépasse, il est fusillé par derrière. On a projeté de lier les maisons entr'elles par des parapets : cela peut être bon dans certains cas spéciaux, mais non dans tous, lors même que l'on aurait le temps nécessaire pour exécuter les travaux, parce que les soldats sont souvent mieux placés dans les maisons, que derrière des parapets élevés à la hâte et qui ont l'inconvénient d'entraver nos mesures offensives.

366. Toute défense importante de village doit avoir un *réduit;* l'église, l'hôtel de la mairie ou tout autre bâtiment solide *isolé* et bien situé peut en servir. Ce réduit est occupé par un détachement à part, dont le commandant agit selon les règles établies déjà pour la défense des bâtimens isolés.

Ce ne serait pas une bonne mesure que de diriger toutes les lignes principales de communications sur ce réduit, ce serait plutôt une bévue, puisqu'il est fortement recommandé aux avant-postes qui ont le dessous, de ne point se retirer en ligne droite sur leurs soutiens, mais de côté, pour démasquer le terrain d'action de ces soutiens, et afin que leur feu ne frappe pas, à la fois, l'ami et l'ennemi.

Il est essentiel de bien s'entendre d'avance sur la direction à donner aux retraites, afin de les tracer près du réduit, et d'offrir ainsi aux troupes qui occupent ce poste, l'occasion d'ajuster sur l'ennemi un feu de flanc, sous la protection duquel les réserves placées à dessein, non *en avant*, mais *derrière* ou de *côté*, aient la faculté de charger à la bayonnette. C'est ainsi qu'agirent les Français à St.-Amand près Ligny. L'église était leur réduit, et toutes les fois que nous nous avancions, nous essuyions un feu terrible de flanc et par derrière. Nous ne possédâmes le village qu'après avoir conquis

l'église. Si toutes les lignes de retraite aboutissaient au réduit et s'y réunissaient, l'ennemi marchant sur les talons des troupes repoussées, menacerait sérieusement ce poste.

367. Pour résumer ce que nous venons de dire ; si nous ne nous occupons que de l'infanterie, et si nous n'admettons, par exemple, que l'emploi d'un bataillon, nous formerons ce bataillon en colonnes de compagnie, que nous disposerons de la manière suivante :

Deux compagnies formant les réserves principales, et détachant un nombre suffisant de tirailleurs pour occuper le réduit.

Deux compagnies défendant l'avancée, chacune détachant la moitié de ses forces en première ligne, et conservant le reste comme soutiens.

Si l'intervalle d'une file à l'autre est de deux pas, chaque peloton, en première ligne, ne remplira qu'un front de 80 à 100 pas; le front du feu de la lisière ne sera donc que de 160 à 200 pas, dans une défense bien ordonnée. Les soutiens auront une distance de 60 à 80 pas à parcourir pour se porter aux ailes de leur ligne de feu, et il ne faut pas que cette distance soit plus grande si l'on ne veut que la moitié arrive trop tard. On aime à placer de même la réserve à une aussi courte distance, mais la localité seule décide la question. Ordonner de défendre opiniâtrement un village de 800 pas de longueur, avec deux bataillons, comportant en conséquence un front d'une longueur quatre fois plus étendue que la règle ne le prescrit pour ce nombre de troupes, est une exigence trop forte qui n'a d'autre résultat que d'engager l'ennemi à attaquer vigoureusement. Le village de Ligny a 2,000 pas de longueur ; suivant l'opinion précitée, sa défense exigerait 8 bataillons dans le village, et 3 en arrière comme réserve. C'est trop peu, surtout si la cour du château située sur l'un des flancs, doit être comprise dans l'enceinte. Nous citerons comme exemple de villages et points d'appui principaux rationnellement défendus, l'occupation d'Aspern, et d'Esslingen. Masséna opéra la première avec 12 bataillons, dont 6 dans le village, 3 en avant en échelons, et 3 en dehors sur l'un

des flancs. Esslingen fut protégé par 9 bataillons de la division Boudet.

Pour défendre Ligny, quatre bataillons de la 4me brigade, et deux compagnies de tireurs, furent d'abord détachés. Après la première attaque, on leur adjoignit quatre autres bataillons de la 3me brigade qui entrèrent dans le village, et deux qui prirent position en dehors et sur le flanc. Bientôt après, la 6me brigade y envoya un bataillon de la landwehr de l'Elbe, puis 4 autres bataillons. Enfin arrivèrent 4 nouveaux bataillons de la 8me brigade. Le gouffre engloutit tout, et à la fin, 18 ou 20 de nos bataillons furent engagés pour la possession de Ligny, que l'ennemi attaqua avec 22 bataillons de ligne et 10 de la garde. Je conviens qu'on a manœuvré avec trop de soin dans Ligny ; mais émettre l'opinion que 6 bataillons auraient suffi, ressemblerait à un blâme des mesures prises, blâme dont nous n'oserions nous charger, lors même que nous aurions la certitude que ces mesures, dans leur première pensée fondamentale, du moins, n'étaient pas excellentes.

368. Jusqu'à présent, nous n'avons parlé que de l'*infanterie* ; abordons le chapitre des autres armes. Les diverses opinions qui s'intitulent *systèmes*, gardent le silence sur l'emploi de *l'artillerie* dans les combats de villages.

Le tacticien, pour défendre un village, ne se privera jamais des secours d'une arme qui possède tant d'élémens défensifs, mais l'embarras réside en ce que personne n'aime exposer ses canons à être pris, et préfère ne pas s'en servir. Il s'agit ici d'abandonner un préjugé, et les Français nous en ont donné l'exemple, en considérant qu'un canon peut se perdre, même avec honneur, lorsqu'il reste au feu jusqu'au dernier moment, et qu'il est ainsi bien payé. Il arrive encore que dans les combats de village, l'ennemi peut bien enlever des canons, mais non les emmener; raison de plus pour ne point se priver de leur coopération. Cependant, et afin d'éviter les déceptions fâcheuses, il faut dès le début, les considérer comme perdus, car ils suivront sans aucun doute le sort du village.

Il n'est ici question que des pièces employées *dans le village même.* On choisit le calibre léger de l'artillerie à pied, et on trouve promptement une position convenable à son action sur les points les plus précieux et sur ceux où il y a le plus de danger, où il faut s'attendre à la pression des colonnes ennemies, et d'où l'on a l'intention de les repousser. Les canons sont donc placés sur la première enceinte, aux points principaux des accès ou au réduit, s'il domine les passages importans. Dans l'un et l'autre cas, deux pièces suffisent sur chaque point. La surabondance d'artillerie dans un village se métamorphose souvent en embarras. A Leuthen, les canons autrichiens furent tous perdus, parce qu'ils étaient en trop grand nombre.

369. Dans les deux cas précités, les règles suivantes sont mises en pratique :

1° Les pièces ne sont point disposées sur les routes même, ni en général, sur les points où elles entraveraient la marche des autres troupes.

2° Leur position est, le plus possible, couverte et renforcée par l'art. Toutefois, les embrasures étant des brèches toutes faites, nous creusons un fossé en avant, pour rendre l'assaut plus difficile.

3° Les avant-trains et les attelages sont relégués derrière les maisons ou autres objets couvrans; quelquefois même, ils sont complètement éloignés du village.

4° Il n'y a jamais près des pièces que le nombre indispensable d'artilleurs, le reste est à couvert de la mousqueterie.

5° Les artilleurs instruits du sort réservé à leurs pièces, agissent en conséquence.

Quant à la *manière de combattre*, elle est simple et basée sur les réflexions que voici :

Tant que l'ennemi n'attaque la lisière du village qu'avec des tirailleurs, il ne serait pas raisonnable de perdre sur lui notre mitraille. En général, nous ne démasquons jamais trop tôt notre artillerie, si nous ne voulons point que l'ennemi amène la sienne contre elle en nombre très-supérieur, et ne démonte rapidement nos piè-

ces. Il faut en outre se bien pénétrer de cette vérité, que plus tard nous ouvrons notre feu, plus son effet est puissant et terrible. Lorsque l'ennemi attaquant depuis quelques heures la lisière du village, avance en colonnes pleines sur les entrées ; quand ses colonnes ne se trouvent plus qu'à une distance de 150 pas de nos pièces, et qu'en conséquence le feu de l'artillerie ennemie se tait, c'est alors que la présence de nos pièces est annoncée par quelques coups rapides et ajustés avec adresse.

De cette manière, nous repoussons sans doute la première attaque; mais l'ennemi revient en forces, et notre position exige courage et présence d'esprit. L'adversaire s'appuie de son artillerie pour nous chasser. Il y aurait folie à nous de nous engager dans une canonnade dont l'issue nous serait fatale. Nous retirons nos pièces et nous les mettons à l'abri derrière les maisons les plus voisines de nous, jusqu'à ce que les colonnes d'attaques ennemies se présentant de nouveau, nous ramenons contre elles notre artillerie. On conçoit de quelle importance sont les dispositions locales, pour obtenir quelque supériorité dans cette espèce de combat.

Placer nos pièces dans le réduit, dans un cimetière, près de la maison de ville, derrière un mur, etc., serait peut-être plus naturel; car leur feu deviendrait efficace, dès que les colonnes ennemies assaillant le village, atteindraient la région de feu du réduit. Ici s'offre une preuve nouvelle de la nécessité que nos lignes de retraite ne soient pas, comme l'ordonne le *système*, dirigées sur le réduit, mais passent à ses côtés. Rien n'est plus propre à arrêter l'ennemi qui s'avance, que quelques coups de canons tirés du réduit ou d'une citadelle, surtout si cet ennemi ne les prévoit pas. L'histoire de la guerre présente peu d'exemples de l'emploi de l'artillerie dans les combats de village; ce qui ne prouve qu'une chose, c'est que la théorie de la réunion des armes est loin d'être perfectionnée.

Le 13 juillet 1793, les Français attaquèrent le village de Biriatou dans les Pyrenées, et l'enlevèrent après un combat assez vif, à l'exception de l'église dans laquelle les Espagnols se défendirent

encore deux jours contre les assauts les plus terribles dirigés par Latour d'Auvergne premier grenadier de France. Ce furent deux pièces légères de campagne qui soutinrent l'énergie de la défense.

370. Les pièces d'un fort calibre ne contribuent à la défense d'un village, qu'en prenant position sur le flanc de ce village. Cette position a l'avantage de trouver l'appui d'une de ses ailes dans le village même, c'est à l'intelligence de l'officier d'artillerie à trouver l'appui de l'autre. Napoléon établit à droite et à gauche de Wachau, près Leipsig, deux fortes batteries de 25 pièces chacune, qui rendirent complètement inutiles les efforts du corps de Kleist, tout glorieux qu'ils furent.

L'emploi de l'artillerie prussienne, dans la défense de Ligny, est remarquable, quoique l'ensemble manqua d'harmonie tactique, le général d'artillerie Holzendorf ayant été blessé au commencement de l'action.

Ces batteries ne combattent qu'en ordre serré, attendu qu'il s'agit d'opposer la force à la force. Leur feu est nourri et continu, et leur formation s'harmonise avec ce principe.

371. L'établissement de batteries en arrière du village, n'est pas de règle, mais d'exception. Les maisons et les arbres masquent ordinairement la vue, il faut donc que le village se trouve dans un fonds et que la position prise le domine, si l'on tient à porter des coups directs. Des batteries d'obusiers seraient là parfaitement à leur place, comme cela fut pratiqué au combat de St.-Amaud (1815).

Ce n'est pas une bonne mesure que d'établir des batteries en arrière du village, pour recevoir les troupes ayant le dessous. Il reste rarement assez de pièces pour cet usage; et si on les possède, il est beaucoup préférable de les adjoindre aux batteries principales, pour les renforcer. L'ennemi ne nous poursuivant presque jamais, à quoi serviront alors ces batteries? Lorsque nous fûmes repoussés de St.-Amand, quelques-unes de nos batteries d'obusiers placées de la sorte tirèrent sur nous; heureusement encore à obus, mais avant qu'elles eussent chargé à mitraille, l'erreur n'existait plus.

Quand une de nos batteries d'obusiers se trouve en arrière et à quelque distance d'un village, elle doit faire attention à ne point incendier ce village contre notre vouloir, ainsi que cela arriva le 23 octobre 1793 à St.-Arlon près Saarbrück, très-malheureusement mis en flammes par les mortiers prussiens qui ne portèrent pas assez loin.

372. L'artillerie à cheval s'utilise de plusieurs manières :

1° Une partie reste avec la cavalerie, tant que celle-ci est en avant du front, pour observer l'approche de l'ennemi.

2° Une seconde partie s'adjoint à la cavalerie chargée de s'opposer aux mouvemens de flancs de l'ennemi.

3° Une troisième soutient les batteries principales de position, dans le combat offensif, c'est-à-dire qu'elle se porte contre les batteries ennemies qui rherchent à détruire les nôtres. Il est au reste indispensable que le terrain et les autres rapports tactiques lui permettent cette manœuvre hardie. Elle est donc placée en arrière du village comme réserve.

373. La *cavalerie* tâche de conserver le champ libre en avant du front du village, pour reconnaître de bonne heure les dispositions de l'ennemi, les observer et en rendre compte. La cavalerie combat déployée et à intervalles; l'artillerie à cheval qui l'accompagne combat en ordre dispersé. Quand l'ennemi forme ses colonnes d'attaque pour assaillir le village, elle se retire ; et si c'est à travers et non sur les flancs du village, elle ne tarde pas à exécuter ce mouvement, pour qu'on ait le temps de fermer sur elle les barricades.

Le gros de la cavalerie est en arrière et sur le côté du village par lequel il est vraisemblable que l'ennemi essayera de tourner. Cette cavalerie est en colonnes, ayant en tête une batterie à cheval. Elle se déploie sous la sauve garde de cette batterie, et attaque aussitôt après. Elle devra s'attendre à répéter ses attaques, en ménageant des pauses entr'elles, jusqu'à ce que l'ennemi batte en retraite, ou que nos réserves d'infanterie soient arrivées. L'ennemi qui cherche à nous déborder, amène aussi de la cavalerie : la nôtre

n'attaque que par régimens, et a le soin de se former sur trois lignes au moins, qui mutuellement se soutiennent. C'est ainsi qu'à Sagschütz, sur notre aile droite, le jour de la bataille de Leuthen, combattit la cavalerie prussienne, quand la cavalerie autrichienne vint au secours de son infanterie. La cavalerie prussienne surmonta par sa volonté ferme, les difficultés énormes que lui présentait le terrain. Toute cavalerie coopérant aux combats de village, doit prévoir des obstacles semblables, parce que les villages sont rarement disposés de façon à permettre une pleine et commode liberté d'action. Les accidens naturels qui s'y multiplient, sont utilisés par le défenseur, pour augmenter encore les embarras de la cavalerie. Le problème est difficile, mais non insoluble.

374. Avant de passer à un autre sujet, je présenterai encore quelques observations générales.

Les villages ne doivent être défendus que s'ils offrent des moyens de fuite lors de l'attaque d'un ennemi supérieur en forces. Le plus fort n'a jamais besoin de se cacher à l'abri des maisons.

Les villages isolés ne réclament une défense, que lorsqu'ils sont situés près d'un défilé dont ils couvrent le passage, comme Blenheim sur le Danube, à la bataille d'Hochstädt; ou Sulowitz, à la bataille de Lowositz.

Il est vrai que souvent les villages masquent les mouvemens des troupes, ce qui fait qu'on n'aime pas à les abandonner à l'ennemi. Il serait mieux en effet de ne point les occuper, de les considérer comme un défilé, de se placer en arrière pour les observer et repousser l'ennemi qui en déboucherait.

Mais de telle nature que soient les village, leur défense ne doit jamais nous distraire trop de troupes : leur absence se ferait sentir dans notre ligne de bataille, et quoiqu'une position entremêlée de villages soit réputée bonne, on y renonce, si sa défense réclame trop de forces actives.

Les villages sont beaucoup plus utiles comme points d'appui des ailes, que pour garantir le front; et encore, pour appuyer les ailes,

ils ne sont bons que quand les dispositions locales favorisent une défense opiniâtre, telle que celle d'Aspern et Esslingen Dans les combats corps à corps, ils jouent un rôle très-décisif, exemple : Leuthen, Hassenhausen près Auerstädt, les deux Görschen, Starrsiedel, Ligny, etc., enfin Hochkirch. A Grosz-Görschen il ne pouvait se présenter rien de plus favorable à Napoléon, que l'insistance de l'ennemi à conserver les villages ; l'armée française redoutant la plaine pour laquelle elle manquait de cavalerie.

Les villages sont extrêmement utiles comme points d'appui des mouvemens offensifs. La possession de St.-Amand eut de l'importance quand la brigade Tippelskirch et la cavalerie de Fürgasse commencèrent à attaquer (1). Les sorties partielles sont fatales : Kesselsdorf l'a prouvé.

2. *Attaque.*

375. L'attaque des villages est tentante. On croit avoir fait un progrès décisif lorsque, pendant la bataille, on s'est emparé de tel ou tel village, et l'on a des inquiétudes, motivées souvent, si on l'a laissé au pouvoir de son adversaire. Néanmoins, les règles tactiques nous disent d'éviter autant que possible l'attaque des villages, parce qu'elle est très-sanglante. Les annales de la guerre nous offrent de nombreux exemples de désavantages motivés par l'oubli de ces règles. A quoi servit au général Kalkreuth le combat terrible et sans succès de Hassenhausen, à la bataille d'Auerstädt ? S'il avait marché avec ses divisions de réserve sur le flanc droit de l'ennemi, l'affaire aurait pris une tournure plus favorable peut-être aux Prussiens. Il faut des troupes très-résolues pour se maintenir dans un village, quand l'ennemi l'a tourné. Tourner un village est un gage de succès presque certain pour l'attaquant. Que cet attaquant ne l'oublie pas !

(1) Voyez la planche de la bataille de Ligny, par Wagner.

La conquête de Möckern aurait coûté encore plus cher au corps d'York, si ce général n'avait pas fait tourner le village par sa cavalerie.

La bataille de Fontana Fredda, dans le Frioul (16 avril 1809) est remarquable à cet égard. Le champ de bataille se trouvait entre la Piave et le Tagliamento. Les Français défendirent les villages de Ronche et de Villadot, contre les attaques des Autrichiens, jusqu'à ce que le colonel Volkmann passant à la droite du village de Villadot, envoya son artillerie sur les derrières des réserves ennemies, et ainsi, força les Français de se replier jusqu'à Sacile.

376. C'est encore souvent un bon moyen d'incendier le village si nous n'avons d'autre but que de chasser l'ennemi, et que les dispositions locales ou tactiques, ne nous obligent point à traverser plus tard le lieu incendié. C'est ainsi que Frédéric débusqua l'ennemi de Lowositz ; cet exemple aurait dû être suivi à Hassenhausen. A Maxen, les Autrichiens auraient plus tôt réalisé leurs intentions contre Fink, s'ils avaient incendié avec des obus Maxen qui se trouvait en arrière des troupes de ce général. Ils le tentèrent il est vrai, et quelques maisons prirent feu, mais les Prussiens appréciant leur mauvaise position, éteignirent le feu, sans en être empêchés par les obus ennemis. On assure qu'à Hassenhaus, le même essai fut tenté, mais qu'il ne réussit pas.

377. Les villages qui servent de points d'appui à la position de notre adversaire, ne peuvent être tournés, mais doivent être attaqués et conquis, à moins qu'ils ne soient tellement distans les uns des autres qu'il ne vaille mieux percer sur le centre. C'est à l'aide de cette opinion que les Autrichiens justifient l'opiniâtreté de leur sanglant combat pour la possession d'Aspern et d'Esslingen, qui, en effet, (surtout Aspern) ne pouvaient être tournés.

378. Enfin la surprise ou des circonstances imprévues et heureuses nous font quelquefois atteindre notre but, comme le prouve le combat d'Enzersdorf à la bataille de Wagram. Les défenseurs autrichiens avaient brûlé toute leur poudre, et allaient être rele-

vés; des onvertnres se formèrent dans la ligne de défense, et Masséna en profita, pour s'emparer du village.

379. Mais s'il ne nons reste qn'une attaque en formes à exécuter, elle sera entreprise avec des forces largement suffisantes et régulièrement dirigées. Nous ne manquons pas d'exemples d'attaques faites sans succès, par 20 bataillons et plus, successivement amenés an fen, un par nn; taudis que la moitié de ces forces, marchant réunies, anraient snffi non-seulement pour enlever le village, mais même pour le conserver. Cette leçon répétée si souvent, si sévèrement, profitera peut-être un jonr.

380. L'attaque des villages est toujours sanglante, et on ne sanrait calculer d'avance ce quelle coûtera. La défense sera-t-elle faible? Sera-t-elle terrible? On l'ignore. La régularité de notre attaque et le nombre suffisant de nos troupes, dès le début, peuvent seuls diminuer nos pertes.

381. Notre premier soiu est de démonter les batteries ennemies en position sur les flancs dn village et de les forcer de se retirer. Ce principe est rarement mis en pratique, et presque toujours l'infanterie est trop tôt lancée à l'attaque. Nous n'avons pas la patience d'attendre l'instant favorable, nous croyous que rien ne résistera à nos baïonnettes et nous courons nous faire écharper. L'ennemi s'enhardit de son snccès, et nons nous décidons enfin à faire avancer notre artillerie. C'est ainsi qu'eut lieu l'attaque de Wachan. Ce malheureux village nous coûta bien dn monde, mais cette leçon sévère ne fnt pas perdne, car dès le lendemain les débris du corps de Kleist ayant dû attaquer le village de Güldengossa, Kleist prépara son attaque par le feu de 80 canons, auquel celui de 80 canons rnsses devait être joint le soir. Cette disposition devint inutile, l'ennemi s'étant retiré.

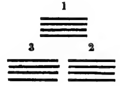
Ce n'est pas peu de chose pour nos artillenrs que de détruire les batteries principales de l'ennemi, car elles sont sans donte bien placées et à couvert de l'enfilade. Il faut donc que nous attaqnions de front, et pour réussir, nous avons besoin de pièces de fort cali-

bre, d'un service bien ordonné et d'un tir précis, mais qui ne soit pas trop rapide.

382. La lisière du village sera plus facilement attaquée que conquise par nos tirailleurs. Si nous voulons conquérir, les soutiens suivront de très-près, pour donner de l'énergie à l'attaque à la baïonnette. Les colonnes de compagnies sont alors utiles. C'est aussi une bonne mesure que de faire tirer à mitraille par nos batteries de ligne et d'assaillir ensuite. Si l'ennemi démasque des pièces isolées placées dans l'intérieur du village, nos batteries s'adressent immédiatement à elles, et les forcent au silence.

Tirer durant quelque temps sur l'ensemble du village, n'amène pas de résultat, parce qu'une bonne infanterie ne se laisse point chasser par des boulets. Il est préférable de concentrer le feu de nos pièces sur les entrées, et pour cela, elles seront, dès le début, approchées à bonne portée, c'est-à-dire à 700 pas environ.

Sous la protection de ce feu, s'avancent les colonnes d'attaque de notre infanterie. La formation en *tête de cochon* peut être utilement adoptée.



Trois bataillons destinés à la première attaque et suivis de près par trois autres de réserve, suffisent pour emporter d'assaut une entrée.

383. Aussitôt que nos colonnes ont dépassé les batteries de la ligne, quelques pièces les accompagnent jusqu'à une distance de 300 pas de l'ennemi. Nos batteries continuent à tirer à boulets, jusqu'à ce que leurs buts soient masqués par la marche de nos colonnes

d'attaque; puis elles suspendent leur feu, mais elles conservent leur position pour recevoir notre infanterie, dans le cas où elle serait repoussée. Les sections isolées d'artillerie qui avancent, tirent à mitraille; quand a lieu la charge à la baïonnette, elles rejoignent leurs batteries.

L'artillerie à cheval ne quitte pas la cavalerie, et toutes deux s'opposent vigoureusement aux attaques que l'ennemi dirige presque toujours par les flancs du village, et non par son front.

384. Quatre périodes se succèdent dans la possession complète du village :

1° La conquête de l'enceinte et des entrées.

2° L'établissement sur les points enlevés.

3° Les réserves ennemies délogées et repoussées.

4° Le réduit conquis.

Toute bonne infanterie a bientôt terminé la première. La seconde est souvent négligée, ce qui fait qu'on apporte trop de précipitation dans l'accomplissement de la troisième; pour la quatrième, on se bat souvent et l'on sacrifie sans nécessité ses propres troupes.

385. La prise de l'enceinte n'est point d'un grand avantage; il s'agit de conserver ce que nous devons aux efforts de nos attaques. La réserve doit donc se trouver là. Toutefois, quand on s'est *établi* sur l'enceinte, sur l'entrée et dans les premières maisons du village, notre espérance d'une conquête plus complète est fondée. Lorsqu'enfin les réserves ennemies sont battues, repoussées, et que nous avons gagné la lisière opposée du village, nos rapports offensifs existans jusque-là, se changent tout à coup en rapports défensifs. Nous réunissons tous nos efforts pour *conserver*. Nos troupes dispersées sont ralliées, reformées, disposées régulièrement, et des troupes fraîches viennent leur servir d'appui. Il serait d'autant plus dangereux de sortir témérairement du village pour poursuivre l'ennemi, que nos soldats sont épuisés de fatigue, qu'ils ne sont presque jamais réunis et que nos forces sont réduites par nos pertes nombreuses. Le ralliement est donc ici la chose principale.

386. Si le rèdnit l'empêche (comme cela ent lien à St.-Amand), il fant conquèrir ce rèduit. Si sonvent il n'est pas permis de se dispenser de cette sanglante conquête par la force, souvent aussi il vaudrait mieux l'attendre du *temps*, qui tôt on tard assnrerait une victoire moins coûteuse. Une nouvelle observation faite dans l'*Annuaire Militaire de* 1827 sur la bataille d'Aspern, tend à prouver que l'opiniâtre persévérance apportée à se rendre maître des greniers d'Aspern n'a contribué en rien à la conquête du village.

Ces indications suffisent pour faire connaître le caractère de l'attaque d'un village. Plns de détails ne serviraient que pour des cas spéciaux : mais ces cas se présentent si diversement en guerre, qu'en étudier un seul, ne conduirait à rien.

VI.

COMBAT DE RIVIÈRES.

—

1. *En général.*

387. Dans aucune espèce de combat l'élément stratégique ne se lie, anssi intimement, à l'élément tactique, qne dans les combats de rivière. Il est presqu'impossible de traiter la partie tactique sans toucher à la partie stratégiqne ; je ne l'éviterai donc pas.

Une rivière importante, (je ne m'occupe que de celles-là), entrave quelques instans les opérations militaires, et comme cette interruption pent aussi bien exister dans l'offensive que dans la défensive, nous examinerons les combats de rivière dans l'nn et l'antre cas. Il n'est point du tout indifférent qne la rivière coule parallèlement à notre ligne d'opérations, ou la conpe à angle droit. Si nous donnions quelqne développement à ces observations, nous passerions à l'instant même dans la région stratégique.

388. Ponr la tactique, il suffit de reconnaître trois cas principaux :

1° On interdit le passage à l'ennemi.

2° On force le passage en sa présence.

3° On opère en retraite un passage de rivière, aussi en sa présence.

Dans le premier et le second cas, la rivière se trouve entre nous et l'ennemi.

Dans le troisième, nous nous trouvons entre l'ennemi et la rivière.

On peut encore admettre un quatrième cas : celui où nous considérons la rivière comme l'obstacle en arrière duquel nous établissons notre ligne de défense.

Rogniat a principalement étudié ce dernier cas; je renvoie le lecteur au chapitre de mes *Vues*, dans lequel je l'ai développé.

389. Ce qui facilite beaucoup un traité sur les combats de rivière, c'est que l'histoire de la guerre n'offre aucun exemple qu'une rivière ait été long-temps défendue contre un ennemi actif; ni qu'un passage entrepris avec activité et habileté, n'ait pas réussi. Nous serons donc brefs. Le lecteur qui voudra approfondir le sujet n'aura qu'à lire les *Leçons* (lithographiées) de Tiedemann, qui le traite sous le point de vue stratégique et d'une manière très-complète. Cette étude est fort utile. Les combats sur le Pô, le Rhin, le Danube, la Limmat, l'Aar etc., dans les guerres d'Italie et de la révolution, et surtout, le célèbre passage du Rhin à Strasbourg, par Moreau, méritent une attention spéciale.

2. *Opposition au passage de l'ennemi.*

390. Pour s'opposer au passage, il faut d'abord savoir où l'ennemi se propose de l'effectuer; mais comme il est de l'intérêt de notre adversaire de cacher le plus long-temps possible son secret, ou du moins, de nous tenir dans l'incertitude jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour que nous agissions utilement, il est clair que la plupart des combats de rivière portent un caractère spécial, en ce que l'action réelle est déjà à moitié consommée, quand nous en avons connaissance et que n'ayant plus à disputer que pour le reste, souvent pour rien, il est plus raisonnable à nous, de nous tenir tranquilles.

— « Nous eûmes connaissance trop tard du passage de l'ennemi, et « ne pûmes plus l'empêcher. » — Telle est, à peu près, la rédaction de tous les rapports faits depuis la défense du Lech par Tilly, jusqu'aux dernières opérations de ce genre.

391. Ce n'est que quand nous arrivons sur les lieux, que nous reconnaissons les moyens que l'ennemi emploie pour passer la rivière, et que cet ennemi effectue son passage dans des barques ou sur un pont de bateaux.

1° Nous trouvons déjà une certaine force ennemie établie en deçà.

Ou bien,

2° Le pont est terminé ou presque achevé. Les troupes ennemies sont en colonnes sur l'autre rive, prêtes à passer aussitôt que le dernier madrier sera mis à sa place.

Il n'y a donc rien de plus rationnel que d'opposer celles de nos armes qui allient au plus haut degré, la force à la vitesse; c'est-à-dire, la cavalerie et l'artillerie à cheval. On peut espérer ne point arriver trop tard, quand le stratège a heureusement établies ces armes, par exemple en arrière et pas trop loin de la rivière, sur un lieu où les routes se réunissent, de manière que la cavalerie et l'artillerie puissent se porter vers la rivière dans plusieurs directions, lorsque nos avant-postes placés convenablement ont été alertes.

Que l'on calcule bien et l'espace, et le temps.

Si nous sommes établis trop près de la rivière, il est positif que nous ne pouvons couvrir qu'un point, celui que nous occupons; mais il en est plusieurs autres qu'il nous faut dominer, car l'ennemi n'oubliera aucune ruse de guerre, afin de prolonger notre incertitude sur le lieu dont il a fait choix pour son passage. Notre position sera donc prise en arrière, environ à deux ou trois lieues de la rivière.

En admettant que nos avant-postes fassent bien leur service, et que leur commandant ait l'œil assez perçant et assez juste pour distinguer soudain une fausse attaque d'une véritable, le rapport

qui nous est fait, demande au moins une heure pour nous parvenir; avant que nous ne soyons prêts à nous mettre en marche, nous avons encore besoin d'une demi-heure; et il nous faut ensuite une heure pour nous porter au trot sur le point menacé, car au galop, nos chevaux arriveraient trop hors d'haleine pour pouvoir combattre. Nos colonnes ne seront donc sur le terrain que deux heures et demie au moins, après l'instant où notre adversaire aura mis son premier ponton à l'eau, et où il aura fait passer sa première barque chargée de troupes. La résistance offerte par nos avant-postes n'a pû être importante, et le génie militaire ennemi a terminé, ou peu s'en faut, son travail.

392. Le combat que nous livrons doit porter le caractère de la décision la plus formelle, c'est-à-dire, qu'arriver, se former et se jeter sur l'ennemi n'est qu'une même chose, si nous ne voulons pas perdre un temps précieux. Mais l'ennemi a certainement de son côté tous les avantages que présente le terrain, sans cela il aurait mal choisi le point de son passage, et nos deux armes s'attendent à combattre dans des rapports défavorables, afin de ne point éprouver un cruel mécompte.

Notre artillerie est peut-être contrainte de se former sous le feu de celle de l'ennemi; elle n'hésite pas à se masser, car il s'agit ici d'opposer la force à la force. Toute l'activité et l'intelligence guerrières de l'officier qui la commande, sont nécessaires; ce cas est un de ceux dans lesquels l'artillerie à cheval n'applique la vitesse qui lui est propre, que pour se porter sur le point utile, mais dès qu'elle est en batterie, elle n'agit plus que comme le ferait l'artillerie à pied; elle soutient la canonnade avec force et persévérance, jusqu'à ce que notre artillerie à pied soit venue pour la relever.

393. La cavalerie est décidée à attaquer franchement, et elle le prouve, en se précipitant sans hésitation sur une infanterie qui n'a pas encore souffert, qui s'est bien établie et qui n'ayant plus de retraite, possède la résolution que donne toujours une position déses-

27

pérée. Ces circoustances sont graves, et quand dans le premier volume de cet ouvrage, je disais que la cavalerie et l'artillerie à cheval, devaient se sentir capables d'exécuter le possible et l'impossible, je me représentais la position que je décris en ce moment.

394. On ne saurait établir des règles pour les détails du combat, ces détails étant soumis à trop de variations. On ne peut dire que ces mots : « Ouvrez les yeux et prouvez que vous êtes tacticien ! » Nous nous contenterons d'appeler l'attention sur quelques points plus spécialement utiles.

Il est très-dangereux d'attaquer de front l'ennemi, qui, sans doute, a choisi pour point de passage l'un des rentrans de la rivière, et a établi de fortes batteries aux deux extrémités de l'arc concave. Ces batteries dominent tout l'espace circonscrit, et balayent (selon l'expression française), la route principale. Nous nous placerions donc de nous même, dans la tenaille ennemie. Nous faisons tout pour prendre l'ennemi diagonalement et tirer avantage contre lui de sa position, qui, comme toutes celles en tenaille, découvre peut-être ses flancs.

Ainsi l'officier commandant notre artillerie se porte en avant, de sa personne, pour bien apprécier la localité. Sa pensée unique, en cet instant, est de détruire les batteries ennemies qui protégent le passage. Y réussir de la manière la plus sûre et la plus rapide est le problème qu'il a à résoudre.

395. Quand notre artillerie est en position et au feu, notre cavalerie peut se porter de front, en avant; le nerf principal de l'attaque ayant été coupé par la diversion qui a contraint l'artillerie ennemie de tourner ses coups sur nos pièces. De grandes attaques liées n'ont ici lieu que difficilement. On pratique de petites attaques successives, répétées par régimens disposés en colonnes de régimens, mais chargeant l'un après l'autre, et prenant entr'eux de grandes distances. Les obstacles à vaincre par la cavalerie s'appellent *gagner du temps ;* elle a aussi mission de rejeter les troupes déjà

passées sur celles qui passent; de réduire le plus possible l'espace occupé par elles sur cette rive, ou de le leur faire perdre tout-à-fait.

C'est aussi une bonne mesure de placer en tête un de nos régimens de dragons, pied à terre, qui se rend maître du point d'appui du terrain que n'occupe pas encore l'ennemi, ou enlève de vive force ceux occupés, comme les hussards de Frédéric s'emparèrent de Neumarkt. Celui qui veut s'établir doit avoir le pied ferme. La position de ces dragons sera analogue à celle de notre artillerie à cheval; les deux armes ne jouent pas ici les rôles auxquels leur éducation tactique les a destinés, mais ils les acceptent, parce qu'ils se sentent capables de faire même l'extraordinaire.

396. Enfin, arrivent notre infanterie et notre artillerie à pied; toutes deux ont hâté le pas. Dès cet instant, si notre avant garde a tenu bon et n'est point en retraite, le combat prend un caractère de stabilité dont les traits fondamentaux ont été développés déjà dans les chapitres qui précèdent.

397. Nous sommes convenus que nous devons avoir la volonté ferme, à l'aide de nos meilleures troupes, de nous opposer au passage de l'ennemi, aussitôt que nous reconnaissons qu'il s'opère. Toutefois ce principe n'est pas généralement adopté. A toutes les époques on a laissé passer à dessein une partie des troupes ennemies, pour les rejeter ensuite dans le fleuve, et obtenir ainsi un succès plus brillant. Mais par malheur l'épreuve n'a nullement été favorable; en petit comme en grand, la chose a mal tourné : en petit, à Wittstock (1813); en grand, à Breslau (1757) et à Aspern (1809). La raison en est simple. Les troupes passées n'ont plus de retraite; elles sont dans l'alternative de vaincre ou d'être écharpées, et un combat entrepris contr'elles dans ces dispositions, est toujours inégal.

3. *Forcer le passage.*

398. Où il n'y a pas opposition, l'on ne force rien. Si nous parvenons à tromper l'ennemi sur notre intention véritable, le succès n'est point douteux.

Néanmoins nous devons toujours prévoir l'arrivée de l'ennemi sur la rive opposée, avant que nous n'ayons terminé nos dispositions de passage, et il s'agit de continuer et parfaire notre œuvre, malgré cet ennemi. Plus nous sommes prêts à résister fortement, plus nous sommes certains du succès de notre entreprise.

Essayons de nous représenter un passage de rivière en présence de l'ennemi.

399. Quatre périodes s'offrent distinctes :

1° Nous cherchons à induire l'ennemi en erreur sur le vrai point de notre passage.

2° Nous déterminons ce point.

3° Nous nous préparons au passage.

4° Nous passons.

La dernière période seule appartient véritablement à la tactique; il est cependant utile que nous indiquions les autres.

a. *Tromper l'ennemi.*

400. Nous ne réussissons que par des mouvemens stratégiques. Nous attirons faussement l'attention de notre adversaire sur un point où nous rassemblons des forces ; puis, à la faveur de la nuit, nous nous portons rapidement sur le fleuve et nous opérons le passage, ou bien, nous le préparons sur deux ou trois points différens, ne voulant l'effectuer que sur un seul. Je recommande l'étude du passage du Rhin par Moreau en 1796. Ce sujet n'appartenant pas à la tactique, nous l'abandonnons.

b. *Choix du point de passage.*

401. Ici le tacticien a voix délibérative, parce qu'il s'agit de combattre, et personne que lui n'est apte à décider la question de choix du terrain. Rarement néanmoins on laisse faire le tacticien : l'état-major et le génie militaire envahissent ses droits. Cela prouve

que l'état-major et le génie doivent être tenus d'approfondir la question ; surtout le génie qui n'est que trop disposé à tout sacrifier au choix du point réunissant les conditions favorables à l'établissement d'un pont.

402. On affirme que la première condition est la disposition ceintrée du terrain, les deux extrémités de l'arc s'avançant vers l'ennemi, et l'on n'a pas tort, parce que cette disposition nous permet d'entourer de notre feu la rive opposée, et que le combat à l'arme blanche nous étant interdit, nous attachons d'autant plus d'importance aux avantages de position de notre feu. Cependant cette disposition concave a ses faiblesses, celle entr'autres d'exposer nos flancs à l'enfilade. Qu'on adopte donc une juste mesure. L'enfilade est toujours fâcheuse, mais à une distance de 1,500 pas elle présente moins de danger. Il s'agit donc d'une combinaison du principe fondamental avec la distance à laquelle le terrain dont on fait choix se trouve des batteries.

403. On exige encore comme seconde condition fondamentale que notre rive domine celle de l'ennemi ; en général la nature se charge de la réunir à la première ; la rive de l'arc rentrant des cours d'eau étant d'ordinaire la plus élevée. Il me semble pourtant qu'on accorde trop d'importance à cette condition. L'artilleur doit se faire une idée claire et intuitive de la ligne de ses boulets, et juger s'il est indispensable qu'il domine la rive ennemie. Le théoricien ne sera peut-être pas de mon opinion, mais le praticien l'admettra et cela me suffit.

404. Il est très-nécessaire que la rive opposée soit entrecoupée, pour offrir à notre infanterie légère un établissement facile et dont elle ne puisse être délogée. Quand ce terrain présente, près de la rivière, des points d'appui locaux, comme Aspern et Esslingen, alors il est presque parfait et le tacticien lui pardonne le peu de conditions qui lui manquent. Mais si la rive opposée est nue, plane et expose nos premières troupes à être écharpées infailliblement par la cavalerie ennemie, la concavité de l'arc et notre position dominante ne sont plus d'aucun poids.

405. L'endroit où le lit du fleuve se resserre, vaut mieux que celui où il s'élargit, parce qu'il exige un matériel de pont moins considérable, et moins de temps pour passer. Si des îles se trouvent dans la direction de notre pont, sur lesquelles notre infanterie ait la faculté de s'établir et de mieux battre la rive ennemie, nous les utilisons. Si ces îles sont boisées, tant mieux ; peut-être y transportons nous des pièces légères, qui s'y établissent en avant de notre artillerie pesante, représentant le rempart principal. Nous ne dédaignons pas, non plus, les gués qui sont dans notre voisinage et par lesquels nous faisons passer plus de troupes à la fois, surtout de la cavalerie et de l'artillerie à cheval.

406. Enfin les rivières secondaires qui, de notre côté, se jettent dans la principale, nous sont avantageuses, parce que nous préparons sur elles notre pont ; (Voyez *Guide du pontonnier*, passage sur l'île de Loban 1809.) malheureusement l'ennemi le sait comme nous, et l'observant avec attention, découvre plutôt ainsi notre projet de passage. Nous soumettons cette remarque au génie militaire ; un avantage étant souvent plus légèrement abandonné que conservé, la partialité ne vaut rien.

c. *Préparatifs pour le passage.*

407. Ces préparatifs appartiennent presqu'exclusivement au génie militaire ; le tacticien se borne à attendre qu'ils soient terminés, et ne forme qu'un vœu, c'est qu'ils le soient rapidement, que les ponts soient solides, que les bâteaux se trouvent en nombre suffisant, et que par les retards ou l'oubli de certains détails, toute l'entreprise n'échoue pas. (Voyez *Campagne de l'archiduc Charles en* 1799. Passage de l'Aar, de la Limmat.) En pareil cas, il vaut mieux trop faire, que faire trop peu.

d. *Le passage.*

408. Il s'entreprend rarement en plein jour, et l'on choisit l'instant favorable, qui est ordinairement à l'entrée ou vers la fin de

la nuit. Les troupes sont disposées conformément au but de l'entreprise, et leur division est strictement maintenue, pour qu'il n'y ait pas de désordre dans l'action. Le calme et le silence étant les conditions indispensables : car le premier conserve l'ordre, et le second, le secret.

409. Le premier soin du tacticien est d'établir des batteries lourdes sur la rive que nous occupons, problème difficile et compliqué pour l'artillerie. Il est rare que des routes conduisent à la rivière, et lorsqu'il s'en trouve, l'artillerie ne saurait les suivre, parce qu'il faut qu'elle se place à droite et à gauche, au milieu des champs. Il s'agit donc de vaincre les obstacles du terrain et de se frayer une voie. Plus les pièces sont pesantes, plus la tâche est rude. Qu'on ajoute à cela les ténèbres de la nuit, l'obligation de ne parler et de ne jurer que bas. Les pièces sont des machines pleines de complications, sujettes à se déranger plus facilement que si elles étaient simples. Or comment, si le cas arrive, les réparer durant la nuit, etc?

La formation est soumise à plus d'obligations, que celle sur un champ de bataille ouvert. L'artillerie agit ici comme arme aide; c'est sous sa protection qu'est jeté le pont et qu'est exécuté le passage, ainsi elle doit avant tout, dominer un certain espace. Elle n'est presque jamais capable de couvrir complétement ses flancs; la concavité du cours de la rivière en est la cause; elle en est réduite à trouver des ressources extraordinaires ou à prendre patience. Le pédantesque formalisme et l'inquiétude peuvent tout perdre.

410. La totalité de l'artillerie pesante que nous possédons est mise en batterie; nos pièces légères sont peu utiles, à moins qu'on n'en place une portion dans les îles voisines. Nos obusiers sont placés en arrière et se taisent, attendu qu'ils ne peuvent jeter d'obus sur l'ennemi que quand il s'approche, et que sur la rive, notre infanterie engage un combat que, par cent raisons, il ne leur est pas permis d'appuyer.

411. La manière de combattre de nos batterie pesantes est sim-

ple. Fidèles au principe qu'il faut toujours tirer sur l'ennemi le plus dangereux, ces batteries font pleuvoir une grêle de boulets sur l'artillerie ennemie qui s'avance et aussitôt qu'elle se trouve à portée de feu, pour l'empêcher de s'opposer à la construction de notre pont. Dès que ce but est atteint, elles s'adressent aux autres troupes ennemies. Lorsque nos troupes se trouvent sur l'autre rive, la difficulté augmente, et l'officier d'artillerie qui résoud complètement ce problème dans des circonstances diverses et épineuses, peut être content de lui.

412. Tant que l'on n'est pas découvert, il y a folie à se montrer. Il est difficile de dire *si* et *quand* les troupes légères doivent être transportées par les bateaux sur l'autre rive. L'ennemi a-t-il reconnu la construction du pont, il n'y a pas de temps à perdre pour faire passer le fleuve à quelques bataillons de voltigeurs qui repousseront ses avant-postes. Le *trop tôt* est donc souvent aussi nuisible que le *trop tard*.

Les troupes passées n'ont plus de retraite. Qu'elles se décident à se battre ; ce qu'elles feront en mettant de leur côté tous les avantages défensifs possible. Ainsi elles se logeront dans les habitations les plus voisines, dans les vignes, les jardins, etc ; enfin partout où elles sauront se couvrir et ne point permettre qu'on les débusque.

413. Le passage de l'infanterie a lieu pendant que l'on élève le pont, et dure aussi long-tems que le travail de cette construction. Quand la dernière planche est posée, une avant-garde indépendante composée des trois armes passe, appuie autant que possible, ses deux ailes à la rivière et s'établit défensivement. L'imprudence peut causer sa perte ; l'ennemi ne lui oppose souvent qu'une résistance faible afin de l'attirer dans un piége, et en avoir ensuite meilleur marché.

414. La disposition du terrain seule indique si la cavalerie de réserve, avec son artillerie à cheval, doit suivre l'avant-garde immédiatement ou plus tard. Faire passer la cavalerie trop tôt est souvent une faute grave. Qu'on se souvienne de Wartenburg.

Une de nos divisions étant établie, il est difficile à l'ennemi de nous repousser, et c'est alors l'instant d'amener une partie de l'artillerie pesante que suit la réserve d'infanterie. L'autre partie et les obusiers passent plus tard.

Le combat reprend alors un caractère commun, avec cela de spécial, que nous avons une rivière à proximité sur nos derrières, circonstance que le tacticien ne négligera point.

415. Le pont se rompt quelquefois durant le passage, et le tacticien ne sera pas surpris de ce malheur. S'il agit dans cette occurrence comme les Français à Ronco (1796), il se conduit à merveille. La circonspection, la résolution et la vaillance des troupes se réunissent contre la mauvaise fortune, et notre salut ne se trouve que dans une offensive hardie. L'indécision et la crainte sont les gages d'une perte certaine.

416. Les circonstances diverses qui se présentent dans des entreprises semblables sont incalculables. A cet égard la théorie ne nous instruit pas; c'est le récit qu'offre l'histoire de passages célèbres qu'il faut étudier; c'est cette histoire qu'il faut parcourir avec ardeur pour en extraire des règles. Sur le terrain, une inébranlable volonté fait le reste et n'échoue jamais.

4. *Retraite en traversant une rivière.*

417. Traverser, en retraite, une rivière importante, en présence de l'ennemi, sans préparatifs et à l'improviste, est une des opérations tactiques les plus difficiles, et en outre prouvant presque toujours que le stratège a commis des fautes que le tacticien doit réparer. Une de ces erreurs les plus lourdes serait, si précédemment l'on avait passé offensivement la rivière, de n'avoir point élevé une tête de pont pour le cas présumable d'une retraite. Ainsi l'on s'appuiera d'élémens concordans, et l'on reconnaîtra que dans des cas extraordinaires il n'y a que les résolutions extraordinaires qui puissent assurer notre salut.

418. Où il se trouve une tête de pont, le problème est de moitié moins embarrassant à résoudre, et si cette tête de pont est établie suivant le système de Rogniat le reste du danger disparaît.

419. Dans un passage que ne renforcent pas les avantages précités, tout dépend de l'art de tromper l'ennemi ; chose peu aisée, à moins que cet ennemi ne possède aucune expérience, aucune connaissance du terrain. S'il ne nous est pas possible de l'induire en erreur sur le lieu du passage, tâchons au moins de le faire sur les moyens employés par nous.

420. Nous n'obtiendrons ce résultat qu'en gardant bien notre secret, qui pourrait se trahir par des dispositions trop vastes. Un calme parfait règne au camp ; nous nous établissons comme pour rester long-temps sur le lieu que nous occupons, et nous ne faisons aucuns préparatifs de départ. Toutefois le point de retraite a été secrètement reconnu par nos officiers d'état-major accompagnés d'officiers d'artillerie, car dans le passage en retraite de même que dans celui en avançant, nos batteries pesantes seront notre sauvegarde.

421. Ces batteries se mettent en mouvement les premières, et successivement ; la distance qui sépare le camp de la rivière décide de l'instant de leur départ. Elles sortent par les flancs de l'armée pour que leur mouvement ne donne pas l'éveil : elles-mêmes ne connaissent pas leur destination, et c'est par des détours qu'elles gagnent le pont qu'elles passent.

Le choix du point de passage en retraite, est soumis aux mêmes conditions que celui de passage en avançant ; l'établissement des batteries pesantes est le même dans les deux cas. Les moyens que nous employons pour éloigner l'ennemi et l'empêcher ainsi de s'opposer à notre passage offensif, sont aussi ceux que nous mettons en usage afin qu'il ne rende pas difficile notre retraite. Les troupes qui, en avançant, avaient passé les dernières, entament maintenant la marche.

422. Nos avant-postes ne bougent pas, et nos patrouilles conti-

nuent leur service pour que rien ne trahisse nos intentions.

Les heures de la nuit sont réglées pour la retraite de chaque corps ; mais, durant la nuit, le désordre s'introduit facilement dans les colonnes,et même des armées sévèrement disciplinées exécutent quelquefois mal leur retraite. Lorsque le roi se retira sur la Katzbach, en 1760, son arrière-garde et son avant-garde arrivèrent ensemble à la rivière. De semblables fautes ne se commettent pas avec un état-major nombreux et actif. De bonnes dispositions préparatoires, une connaissance exacte du terrain et enfin, la précision des troupes, nous en garantissent. Chacun sait ce qu'il a à faire ; quel chemin il doit prendre. Tout ce qui est susceptible de retarder est mis en marche avant la troupe.

423. Une forte arrière-garde indépendante est la clef de la voute qui tombe en ruine, si cette arrière-garde se laisse jeter sur l'armée. L'armée française aurait été détruite à la Bérézina, si ses généraux n'avaient été pénétrés de cette vérité.

L'arrière-garde se battra peut-être sur le lieu même et dans un ordre pareil à celui de l'avant-garde au premier passage; mais le rapport moral aura changé. Dans le premier cas, le nombre des combattans amis s'augmentait à chaque minute et l'avalanche grossissait; maintenant ce nombre diminue progressivement, jusqu'à ce que l'arrière-garde se trouve réduite à ses propres forces, appuyée uniquement de ses bonnes dispositions et de son courage. Sa position est critique, mais aussi elle est bien honorable.

424. Dans un passage de rivière, en retraite, tout le monde conviendra qu'il est très-important, qu'il est même décisif, que notre rive domine celle de l'ennemi, car il s'agit ici de lui dire d'une voix de tonnerre *halte!* et à nos troupes, *courage!* Or, celui qui domine est mieux entendu. Qu'il y ait là charlatanisme tactique, peut-être, mais le fait matériel étant peu de chose, il n'en est pas moins vrai que ce charlatanisme agira par l'élément moral. A Montereau, la retraite du prince royal de Wurtemberg se serait opérée bien plus facilement, si la rive dominante de la Seine

s'était trouvée de son côté. Il faut de bonnes troupes pour ne point se laisser précipiter de haut en bas, et si l'ennemi place ses pièces près de la rive dominante, il incommode beaucoup notre retraite. Dans le passage en avançant, c'est une tout autre combinaison. Pour les deux cas les rapports diffèrent entre eux, comme l'attaque, de la défense; la confiance, du découragement. La rive dominante exalte l'arrogance d'un ennemi poursuivant et n'augmente que dans une très-faible mesure la résistance de l'attaque.

VII.

RÉUNION DE LA TACTIQUE A LA FORTIFICATION DE CAMPAGNE.

---

1. *En général.*

425. Le lecteur ne s'attend point sans doute à trouver ici les détails que nécessiterait un cours de fortification de campagne. J'aurais pu même supprimer ce chapitre, la tactique pratique s'efforçant pour ainsi dire aujourd'hui de ne rien avoir de commun avec la fortification. Dans le seul but de faire un livre complet, j'écris, tout en prévoyant l'inutilité des règles que je vais tracer.

426. Si la fortification de campagne veut marcher de concert avec la tactique, elle se donnera la peine de *simplifier* ses dispositions. L'art véritable est toujours simple. Tout art est douteux qui commence par des exigences et qui finit par des déceptions. Le tacticien n'hésitera jamais à occuper un ouvrage de Vauban, parce que d'un seul coup d'œil il comprendra ce qu'il doit y faire. Le génie militaire prendra en considération sérieuse ce que j'avance, s'il veut conserver l'amitié du tacticien, amitié précieuse pour lui ; le tacticien étant seul capable d'immortaliser les travaux du génie.

Napoléon dit, que l'art de la fortification de campagne a besoin de s'améliorer ; que cette partie importante de la guerre n'a pas fait de progrès depuis deux mille ans, et qu'il faut encourager les officiers du génie à perfectionner l'œuvre, pour que leur art s'élève au niveau de tous les autres.

427. Ainsi donc, simplicité dans les dispositions et dans l'exécution sera la devise du génie militaire, si l'ingénieur veut que le tacticien aime ses ouvrages et ne considère pas l'ordre de les occuper comme une condamnation à mort. J'adjure tous les tacticiens de confirmer cette assertion.

Qu'étaient la Maikuhle, et la Wolfsschanze? Qu'était même Colberg, lorsque d'héroïques défenseurs sous les ordres de Gneisenan inscrivirent leurs noms en traits ineffaçables dans les fastes guerriers de la nation prussienne? Qu'était le Hagelsberg, près Dantzig, lorsque Holzendorf le défendit? De misérables tas de terre, en comparaison des ouvrages gigantesques de l'art moderne. Quoi qu'il en soit, cette Maikuhle, ce Hagelsberg appartenaient à la fortification permanente. La fortification de campagne a d'autant plus de motifs d'être simple, que la complication des ouvrages ne protége pas les services du tacticien, et souvent leur nuit. Pour établir avec succès la défense d'ouvrages comme nous les désirons, il ne faut qu'un coup d'œil juste et une mécanique simple de combat; tandis que si ces ouvrages se compliquent, la création d'une tactique à part est nécessaire, celle que nous possédons devenant tout-à-fait insuffisante.

En considérant avec sévérité les choses de ce point de vue, il nous semble que les livres nombreux qui traitent de la fortification de campagne, ne remplissent point le vide qui existe entre l'époque de Tielke et celle de Rogniat. Rogniat s'est immortalisé comme réformateur, et il est naturel que son mérite ait été méconnu, c'est le sort de tous les hommes destinés à vivre dans l'histoire. La postérité jalouse, à ce qu'il paraît, veut quelque chose qui n'appartienne qu'à elle.

Rogniat et Carnot sont les deux premiers ingénieurs qui aient tendu une main fraternelle à la tactique, et si la tactique a jamais commis une faute, c'est celle de repousser avec froideur cette main et de n'avoir pas seulement daigné faire l'essai des propositions émanées de ces deux hommes supérieurs. Rogniat a, en quelque

sorte, motivé le peu de confiance du tacticien en présentant quelques projets fantastiques; mais cela n'est pas une raison qui justifie le manque d'égards dont on s'est rendu coupable envers lui

428. On semble oublier Rogniat : pour l'honneur de notre civilisation militaire actuelle, nous affirmerons que cet oubli est fictif, et que Rogniat est sans cesse présent à l'esprit de tout tacticien distingué. Ses œuvres sont comme celles de Racine et de Schiller, dont tout homme civilisé se rappelle, dès que leurs titres sont prononcés devant lui.

Aussi me dispenserai-je de développer le système de Rogniat, me bornant à mentionner plus tard ses résultats. Ma conviction intime, quoiqu'en puissent dire quelques jeunes gens sans expérience, est, que la pratique du système de Rogniat serait un progrès des plus grands et des plus productifs pour la guerre de campagne. Pourquoi ne point essayer?

La guerre appelle à son aide le feu, l'air, l'eau, la vapeur même; la terre seule est dédaignée, et Rogniat ne demande que la terre!

429. Comme je n'ai nullement l'intention de faire une critique complète de l'art de la fortification de campagne, je m'abstiens d'indiquer les conditions nécessaire à la construction des ouvrages; j'admets plutôt, en dépit de mon expérience et de celle de mes compagnons d'armes, que ces ouvrages sont déjà élevés, terminés, parfaitement conformes au but, et qu'on y conduit le tacticien auquel on dit : « voilà l'ouvrage, défends-le ou attaque-le! »

430. On admettra que le tacticien n'appelle à son aide l'art de la fortification de campagne que :

1° Lorsque sur un terrain ouvert, il se sent plus faible que l'ennemi.

2° Lorsqu'il désire augmenter la force naturelle d'une position.

3° Quand il veut rendre plus résistans, certains points isolés et ayant de l'importance.

4° Lorsqu'en retraite, il espère diminuer ses chances de pertes.

Le *premier* cas nous représente les champs de bataille retranchés ; le *second*, les ouvrages presque toujours fermés, isolés et construits selon la configuration du terrain ; le *troisième*, les défenses locales, les *Blockhaus ;* le *quatrième*, les têtes de pont (1).

Dans les quatre circonstances on se pénètrera avant tout de cette vérité, que, pour la guerre de campagne, les ouvrages sont élevés à la convenance des troupes, et non les troupes mises à la disposition des ouvrages. Cette vérité trop oubliée, distingue la fortification de campagne, de la permanente, qui, dans certains cas, peut au contraire forcer les troupes de se soumettre à ses arrêts.

2. *Champs de bataille retranchés.*

431. Rogniat trace son système sur la plaine ouverte, et il a raison ; ses principes y gagnent en clarté : mais ce système est applicable à tous les terrains que le tacticien habile choisira pour champs de bataille.

L'idée de Rogniat est en peu de mots celle-ci : — Le tacticien dit : ici, entre ces villages, avec tel appui pour mes ailes, j'ai l'intention d'accepter le combat. — Rogniat s'approche, et répond : alors je construis là, là, ici, des lunettes pour une partie de ton infanterie et un épaulement pour tes batteries ; et remarque-le bien, j'élève tout cela dans une seule nuit d'été, afin de rendre plus forte la position de ton choix, sans rien changer à tes lignes tactiques ! — Je le demande, Rogniat n'a-t-il pas droit à notre reconnaissance ?

432. Il est vrai que le savant se ingénieur se trompe dans les proportions qu'il indique à ses lunettes et à leurs faces ; chacune de ces faces devant avoir un développement de 64 pas, et chacun de

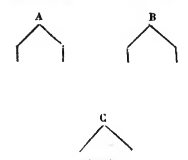
(1) On pourrait admettre comme cinquième cas, les fortifications provisoires, mais en réalité elles sortent du cadre de la tactique ; l'idée fondamentale de leur établissement appartenant à la fortification sur une haute échelle.

ses flancs de 46 ; ce qui procure une ligne de feu de 220 pas, justement suffisante pour l'action de deux compagnies. En admettant un nombre égal de soutiens, chaque lunette reçoit un bataillon et la distance entre les ouvrages, prise de leurs angles saillans, est de 300 pas.

Rogniat a pensé au coup de fusil; mais il a oublié qu'il établissait une batterie au point d'intersection en arrière des lignes de défense. A la vérité, ses batteries de brigade ne se composent que de cinq pièces, et n'exigent ainsi qu'un épanlement de 46 à 60 pas de développement. Néanmoins la distance entre l'épanlement et le parapet des lunettes qui n'est que de 100 pas est trop restreinte pour les sorties.

433. Il me semble utile de permettre au tacticien de modifier de trois manières principales les proportions de l'ensemble de la figure, selon les besoins de guerre et les dispositions naturelles du terrain. Ce terrain, en général, influera sur le système, mais l'officier du génie obéira toujours au princi pe , et ne se rendra pas l'esclave du terrain, au préjudice de l'activité tactique des troupes.

Abstraction faite des spécialités du terrain, nous aurons pour disposition fondamentale des trois côtés du polygone, cette figure:



Première supposition : A B = 800 pas; ainsi C A ou C B demi portée d'un coup à grosse mitraille. La distance entre C A ou C B sera de 270 à 280 pas, suffisante pour le passage de deux colonnes par bataillons, ou d'un régiment de cavalerie.

Seconde supposition : A B = 600 pas; ainsi C A ou C B demi portée d'un coup à moyenne mitraille. L'espace pour la sortie des troupes sera de 160 à 180 pas.

Troisième supposition : A B = 400 pas; ainsi C A ou C B demi portée d'un coup à petite mitraille. L'espace pour la sortie sera de 80 pas de largeur, ce qu'il faut pour le passage d'un bataillon en masse ou d'un escadron en ligne.

Les dimensions des lunettes sont invariables. Ces ouvrages ont un profil de 3 à 4 pieds, une hauteur de parapet de 6 à 7 (2 à 3 pieds de talus extérieur), une banquette, un fossé sans berme, qui est creusé moins dans le but de s'opposer à l'assaut, que de fournir la terre au parapet.

L'épaulement ne couvre les pièces que jusque à la bouche ; une hauteur de trois pieds et demi à quatre pieds est donc suffisante. En même temps que les pièces à barbette font feu, des fossés de peu de profondeur offrent une protection certaine aux artilleurs qu'on n'emploie pas.

434. Il serait sans doute fort bon d'élever des obstacles, à 500 ou 600 pas en avant des lunettes, et à portée de notre mitraille ; mais où trouver le tems et les moyens indispensables pour cela? D'ailleurs il faudrait que ces obstacles fussent établis de façon à n'accorder aucune protection à l'ennemi, comme le font par exemple, les trous de loups. Mais je le répète où trouver le tems nécessaire? car nous n'oublions pas *qu'il est de nécessité première que tous les ouvrages soient élevés par le tiers de notre monde, en une seule nuit.* Si l'ennemi a reconnu notre position ouverte dans la soirée, et que le lendemain il nous trouve retranchés, quels résultats cette reconnaissance n'aura-t-elle pas en notre faveur? En

ce qui concerne la force de ces retranchemens, elle ne sera appréciée qne quand notre adversaire les attaquera.

435. Dans mes *Vues*, page 327 et snivantes, se trouve le détail de ces dispositions. On approuvera j'en suis certain les raisons qui y sont développées, et on conviendra avec Rogniat, qu'il ne vaut rien de garnir les lunettes, d'artillerie beaucoup mieux placée dans les intervalles et un peu en arrière, pour être à l'abri de l'enfilade. Si l'on attache aux ailes de l'épaulement des batteries de petites flèches pouvant recevoir chacune, environ cinquante tirailleurs comme soutiens particuliers des pièces, on assure cet épaulement contre toute insulte et l'on tient les masses à distance.

436. Rogniat demande huit à neuf lunettes pour convrir un corps de 30,000 hommes. La moitié suffit, en admettant ce que nous avons dit ci-dessus.

Essayons de reproduire la configuration d'un champ de bataille retranché :

Point d'appui

La position est occupée par 9 bataillons, 8 escadrons et 3 batteries; à la gauche, une demi batterie légère; au centre, une batterie lourde; à droite, la cavalerie avec une batterie à cheval; et en arrière, en seconde ligne et comme réserve, une demi batterie légère. Du point d'appui à la première lunette, 400 pas; d'une lunette à l'autre, 800 pas. Le champ de bataille occupe un front de 1,300 à 1,500 pas, et la position peut être réputée très-forte. Le même nombre de troupes serait-il capable de défendre un front semblable sans l'aide des lunettes et épaulemens? Cela est fort douteux.

437. On remarquera de plus que dans le calcul précédent nous n'avons pas mis en ligne de compte les inégalités avantageuses du terrain; que nos première et seconde lignes ne sont pas ouvertement déployées comme pour une parade, ainsi que l'indique le dessin, mais disposées en arrière des hauteurs couronnées de lunettes, de batteries, dans des bas fonds; prêtes à se déployer, soit pour recevoir l'attaque ennemie, soit pour sortir si nous jugeons qu'il soit plus utile de prendre l'offensive que de garder la défensive.

438. Nous serions fort embarrassés d'indiquer les moyens d'attaquer avec succès une semblable position. Son côté faible semble être l'aile droite; mais une aile défendue par 3 bataillons, 8 escadrons et deux batteries et demie, n'est jamais complètement faible. Sur cette aile doit s'ouvrir une plaine, puisque notre cavalerie s'y trouve. Avant que cette cavalerie ne soit battue, l'infanterie ennemie n'espérera aucun succès sur ce point.

Si l'ennemi concentre son feu sur la lunette B, notre batterie à cheval se porte en avant et foudroie son flanc. En admettant même que l'ennemi enlève la lunette B (ce qui n'est pas facile), qu'y gagne-t-il? N'avons nous pas toujours le temps, non-seulement de porter en C notre seconde demi batterie de réserve, mais aussi d'amener sur la droite une partie de notre batterie pesante ? Notre infanterie du centre reste-t-elle oisive? Les bataillons 4 et 8 ne peuvent-ils pas prendre l'offensive sous la protection de l'artillerie? Si l'ennemi se déploie parallèlement à tout notre front, il ne sau-

rait être fort sur le point d'attaque, et s'il avance en masse sur ce point, il affaiblit d'autant le reste de son front. L'avantage principal nous appartient toujours, en ce que notre *défensive* est renforcée des deux bataillons placés à couvert dans les lunettes, ainsi que des batteries en arrière des épaulemens; et que notre *offensive* est favorisée par la présence de ces mêmes lunettes et épaulemens armés. Une position qui réunit tous ces avantages passera pour bonne.

439. Il est facile d'appliquer le système de Rogniat aux champs de bataille différens de figure, de nature et entremêlés de villages ou autres points d'appui; c'est au lecteur à y réflechir, je me borne à indiquer l'idée fondamentale et à la rendre plus claire par un exemple. Toutefois qu'il me soit permis d'ajouter encore quelques mots sur les dispositions à prendre dans les montagnes. Là où la position se déploie en amphithéâtre, et c'est le cas le plus ordinaire, il est souvent très-utile d'établir deux lignes de lunettes. La première au pied de la montagne ou sur les arètes saillantes, ne reçoit que les tirailleurs. C'est ainsi qu'agirent quelquefois les Français, même en plaine, et nommément dans leur défense de Kehl, (1796) où les petites flèches élevées par eux en avant des ouvrages et garnies chacune d'une trentaine de tirailleurs, firent tant de mal aux Autrichiens, que ceux-ci furent presque obligés de faire le siége de ces misérables tas de terre.

3. *Ouvrages isolés. — Défense.*

440. Les ouvrages élevés pour renforcer les points spéciaux d'une position, et ceux dont le but est de clore un défilé, ou d'interrompre une communication, appartiennent à la même catégorie, et doivent être fermés, lors même que ce ne serait que d'une simple palissade.

Les lignes fortifiées continues sont tout-à-fait abandonnées; la continuité de celles de Torres-Vedras elles-mêmes, n'existait réel-

lement que près du réduit qui devait couvrir l'embarquement. Les ouvrages isolés, (lignes discontinues) dont les localités indiquent et favorisent la construction, sont toujours combinés entr'eux pour leur défense mutuelle, sous peine de n'être plus en équilibre avec les forces de l'attaque.

Dans tout ouvrage fermé, *l'artillerie est l'arme principale* jusqu'à ce que l'ennemi soit arrivé au fossé : elle cède ce rôle à l'infanterie aussitôt que l'assaut commence.

441. Jusqu'à présent il était de règle de placer les pièces lourdes aux angles saillans, et les légères, aux angles rentrans, parceque l'on confondait à tort, la fortification passagère, ou *petite fortification*, avec la permanente, ou *grande fortification*. Les ouvrages passagers ont des buts différens, et sont attaqués avec d'autres moyens. Une pièce, fut-elle de 24, placée à l'angle saillant est bientôt détruite par l'attaque qui l'entoure, si des ouvrages de flancs n'éloignent l'ennemi. Mais où prendre ces ouvrages en campagne? Les obusiers trouveraient plutôt place aux angles saillans, attendu que là il serait possible de les couvrir, et que l'endroit où ils sont le mieux, est celui où ils gênent le moins et où ils ont le plus d'espace pour agir, et non sur un point où ils peuvent être en but aux coups de l'artillerie, parce qu'il leur manque l'élément défensif de la mitraille à ricochet et du tir accéléré.

442. De grands ouvrages fermés, sans réduit, sont incapables d'une longue résistance parce que l'ennemi déloge bientôt la garnison à coups d'obus.

L'infanterie, comme nous l'avons indiqué dans l'introduction à ce chapitre, est divisée en trois parties : une ligne de feu avec ses soutiens, une réserve et la garnison du réduit. La ligne de feu, disposée sur deux rangs, garnit le parapet; ses soutiens sont en arrière et protégés s'il y a moyen par des traverses; la réserve en arrière du réduit; le réduit est occupé dès le commencement de l'action.

Le tacticien juge seul si une partie de l'infanterie doit être postée

en dehors et en avant de l'ouvrage, pour dispnter quelque temps le terrain avantageux placé sous notre canon. La retraite de cette iufanterie sera bien combinée d'avance, afin que l'ennemi ne puisse jamais la couper, on ce qui serait pire encore, entrer avec elle dans l'ouvrage.

443. Nos pièces font bien de ne point s'engager dans une longue canonnade à grande distance, mais d'attendre que l'ennemi soit près de nous. Jusque là elles sont retirès du parapet où masquées. Si l'artillerie de notre adversaire commet la faute, ou de se former mal, ou d'avancer en masse, alors nous l'en punissons immédiatement par un feu vif. Nons avons donc besoin sur les faces, de pièces bien maniables, et par conséquent, légères.

444. Tant que l'ennemi n'avance que son artillerie, notre infanterie se tient masquée, silencieuse, et pour cela, se serre contre le parapet où elle est plus en sûreté que partout ailleurs. Ce n'est que quand l'adversaire se trouve à portée de mousqnelerie, qu'elle se lève et fait feu, et que notre artillerie qui jusque là n'a tiré qu'à boulets et à coups précipités, fait usage de la mitraille contre les colonnes d'attaque. Cette artillerie continue jusqu'au moment où l'ennemi s'élance dans le fossé. Alors les pièces de flancs agissent avec vigueur, des obus sont roulés dans le fossé, lorsque l'ennemi y descend, notre iufanterie fait un feu terrible sur tout ce qui n'est pas encore à l'abri de ses coups.

On veut assez généralement établir comme règle, que notre infanterie doit monter sur le parapet ponr repousser l'assaut de l'ennemi, et que dans ce but, les pièces sont retirées afin de faciliter ce mouvement et de donner plus de liberté aux défenseurs J'avoue que je ne conçois pas comment cela est praticable, à moins que l'on n'ait que des pièces légères.

Partout où l'ennemi a franchi le parapet, la réserve court à sa reucontre, le charge à la baïonnette et le culbute. Alors un feu terrible et de toutes les armes à la fois, poursuit l'assaut repoussé,

et la garnison se met aussitôt en mesure, car un ennemi vaillant revient toujours plusieurs fois à la charge.

446. Si l'ennemi réussit à se maintenir dans l'ouvrage, nous n'avons plus qu'à nous retirer dans le réduit (*blockhaus*); et nous devons nous estimer heureux d'y sauver le tiers de notre force, car un *blockhaus* en contient rarement davantage. Les angles de cette construction sont évidemment les parties les plus faibles; nous y plaçons les fusiliers les plus adroits, et jamais les hommes armés de carabines rayées. La défense des *blockhaus* est bien entendue d'avance, car elle dépend des dispositions intérieures de chacun de ces ouvrages.

447. Ce qui précède a trait à la défense *absolue*. Quant à la défense *relative*, elle s'opère par nos autres troupes qui, en colonnes serrées, menacent rapidement les flancs de l'ennemi. Tant que cet ennemi avance avec résolution, notre attaque est plus qu'inutile, puisqu'elle peut paralyser le feu de notre artillerie, mais elle devient d'autant plus efficace après un assaut repoussé, qu'elle est alors capable de paralyser complétement un second assaut. Un œil pratique juge seul de l'à-propos de ces mouvemens, et il apprécie surtout le *péril d'une sortie manquée* qui souvent entraine la perte de l'ouvrage.

Attaque.

448. Il est plus facile d'établir des règles pour l'attaque des ouvrages fermés, que pour celle des lunettes; parce que les rapports qui dominent sont plus distincts, et que la conduite offensive de l'attaqué est sujette à moins de variations. Mais plus nos rapports acquièrent de certitude, plus la connaissance des localités nous devient obligatoire, connaissance sans laquelle on ne devrait jamais entreprendre une attaque, et qui résulte d'une reconnaissance ajoutant à sa mission celle de repousser tous les postes extérieurs de l'ennemi et de les rejeter dans les ouvrages. Cette circonstance peut nous offrir des chances de succès important; si, attaquant de front

30

à l'aide de notre infanterie, nous parvenons à tourner avec notre cavalerie et à couper ainsi la retraite à l'ennemi, notre offensive ne nous offre pas de grands dangers à courir, car la garnison est incapable de faire feu tant qu'une partie de ses troupes est en dehors de l'ouvrage.

449. Ce serait une folie de se porter en colonnes d'attaque sur l'ouvrage, sans avoir préalablement démonté l'artillerie qui le défend. Les parapets seront labourés par le boulet, afin de faciliter l'assaut. La reconnaissance poussée par nous, nous a fait apprécier le fort et le faible de l'ouvrage, (car tout ouvrage a sa partie faible). Il s'agit de trouver pour notre artillerie une bonne position, le plus possible à couvert, et que nous armons de toutes les pièces de fort calibre dont nous pouvons disposer. Cette artillerie combat en ordre serré, tous ses boulets se concentrent sur le même point, pour amener la décision. Il est vrai que l'on n'a pas toujours agi selon ce principe; mais on a souvent payé cher l'oubli de la règle.

450. On n'est pas toujours le maître de choisir le côté de l'attaque. S'il en était autrement, on s'établirait sur celui où l'ouvrage présente moins de défense de flanc, et où il est le moins garanti de l'enfilade.

Un tir aveugle est partout pitoyable, mais surtout ici. On pointe avec précision sur les objets spéciaux et définis, par exemple sur les embrasures et sur les pièces. Si on ne les aperçoit pas encore, on contraint en quelque sorte l'ennemi à les démasquer, en faisant avancer au galop jusqu'à demi portée de moyenne mitraille, une demi batterie de notre artillerie à cheval, à doubles intervalles, qui par quelques salves à grosse mitraille, attire sur elle le feu ennemi et se retire immédiatement, lorsque nos pièces de 12 ont pu juger du but qu'elles ont à battre.

451. L'attaque des ouvrages ne peut s'engager à une distance de mille pas et plus : il faut donc avancer, non avec toute son artillerie à la fois, mais successivement et de manière à *chauffer* constamment l'ouvrage.

Quand nos pièces de 12 ont trouvé une bonne position à 500 ou 600 pas de l'ouvrage, elles s'y maintiennent, et nos colonnes concertent leur attaque avec le feu puissant de nos batteries.

452. Disséminer nos obusiers dans les batteries n'est pas sage; nous les réunissons et les plaçons où ils ne gênent pas l'action des autres troupes. Nous n'espérons point sans doute obtenir grand secours de nos obus lancés sur un ouvrage dont la face qui nous regarde est d'une longueur moindre de 100 à 120 pas; la mitraille est encore plus incertaine, nous avons donc recours à nos boulets, qui, s'ils fonctionnent avec simplicité, atteindront profondément.

Nous ne cherchons pas à faire brèche, ce qui est presque impraticable dans les ouvrages en terre; mais nous agissons concentriquement sur le point choisi pour l'attaque. Ce qui ne renverse pas un parapet, le laboure néanmoins, l'amollit, le rend plus facile à escalader et comble le fossé.

453. Les devoirs de l'infanterie sont de trois espèces :

1° *La fausse attaque* est exécutée en ordre dispersé et avec bruit; il est bon que quelques pièces légères l'accompagnent.

2° *Pour renverser les obstacles qui s'opposent à l'approche*, lorsqu'une reconnaissance, profondément dirigée, nous a bien instruit des périls que nous allons avoir à vaincre (ce qui est d'un prix incalculable), de braves sapeurs armés d'outils nous accompagnent et nous rendent les plus grands services. En général, une attaque de ce genre ne devrait jamais être entreprise sans la coopération d'un officier du génie, qui, comme technicien, juge des arrangemens et nous donne le secret de la force et de la faiblesse de l'ouvrage.

3° *L'attaque réelle* ne doit être exécutée que rapidement. Là, plus de feu de mousqueterie, l'instant périlleux est celui de notre arrivée au fossé. Sautons hardiment, pratiquons une escalade intrépide, que l'un aide l'autre, et que le plus brave soit le premier!

454. C'est une bonne mesure que de flanquer chaque colonne d'attaque à droite et à gauche, de petits détachemens de fusiliers

résolus, qui se précipitent sur les pièces de flancs lorsqu'elles tentent d'interrompre le passage du fossé. Ces pièces sont placées d'ordinaire de façon à être à l'abri des coups de notre artillerie ; elles ne peuvent être enlevées que par surprises et tandis qu'on les recharge après leur premier feu. Nos fusiliers se dirigent sous la protection des angles morts.

455. Arrivés sur le parapet, le tout est de nous y maintenir. Une deuxième et une troisième colonne d'attaque serrent donc sur sa première.

Mais d'autres difficultés se présentent :

1° La réserve de l'ennemi se précipite sur nous.

2° La garnison court au réduit pour s'y renfermer.

Nos masses seules vaincront la réserve. Le réduit n'a pu encore ouvrir son feu, et nous nous jetons sur sa garnison pour nous emparer du blockhaus en y entrant avec elle.

Si nous échouons, notre position est critique ; car entre le réduit et le parapet, il n'y a pas moyen de se maintenir. Il est heureux que la plupart des réduits présentent des angles morts à chaque saillant, points naturels d'attaque. La conquête de cet ouvrage coûte toujours cher, et l'on peut se dire favorisé du sort, lorsqu'elle est couronnée de succès (1).

456. La cavalerie ne prend part à la conquête d'un ouvrage que de deux manières :

1° En repoussant les sorties.

2° En sabrant la retraite de l'ennemi qui abandonne l'ouvrage.

On a voulu assigner à l'artillerie à cheval la mission de chasser à coups de mitraille l'infanterie postée près du parapet, parce qu'un essai tenté a réussi. Cet exemple ne me semble pas suffisant pour établir une règle applicable à l'attaque *formelle* ; je crois néanmoins

(1) Qu'il me soit permis ici de rappeler la vaillante conduite de quelques artilleurs prussiens dans l'attaque d'un blockhaus des ouvrages extérieurs de Longwy en 1815. (*Note de l'auteur.*)

qu'on peut se permettre de l'imiter pour l'attaque *violente* que j'appellerai, avec raison peut-être, *surprise en plein jour.*

457. En général, la vraie surprise est préférée aussi bien à l'attaque régulière, qu'à l'attaque violente; elle fait moins de victimes, mais son succès dépend d'un grand nombre de circonstances secondaires et imprévues. J'ai déjà fait mention de ces circonstances dans le chapitre relatif à la conquête des villages et maisons isolées (§ 355), et j'y renvoie le lecteur les deux cas ayant de nombreux points de ressemblance.

458. *L'attaque violente*, pratiquée souvent à l'aide d'échelles, tient le milieu entre l'attaque régulière (préparatoire) et la surprise. Pour l'exécuter, le principe est d'amener à la pointe du jour et sous la protection du terrain, une nombreuse artillerie à portée de mitraille de l'ouvrage qu'elle écrase de biscayens, ouvrant ainsi le passage à notre infanterie qui s'élance immédiatement à l'assaut.

4. *Tête de pont.*

459. Il est impossible de mieux traiter ce sujet que ne l'a fait Rogniat dans ses *Considérations*, etc. Qu'on me permette donc de résumer ici cet auteur.

Par les têtes de pont, il s'agit principalement d'occuper et de défendre avec peu de troupes un grand espace; de garantir le pont du feu de l'artillerie ennemie; de préparer à l'armée un champ de bataille assez spacieux pour qu'elle puisse se déployer en avançant, et se retirer selon les règles tactiques.

460. Pour atteindre ces différens buts, Rogniat ferme l'entrée du pont d'un réduit consistant en deux ou trois fronts; établit autour du réduit et sur une demi-circonférence de 1,500 à 1,800 pas (si le terrain le permet), une chaîne de lunettes, entre lesquelles et un peu en arrière desquelles se trouvent des batteries *de milieu*, conformément au système développé ci-dessus. Le nombre des lu-

nettes est de 6 à 7 ; les lunettes des ailes s'appuyent à la rivière, et ferment ainsi la ligne.

461. Rogniat, quoique conservant le principe, exige en outre que ces lunettes soient fermées à la gorge par des palissades et garnies chacune d'un blockhaus : il va plus loin encore, car il veut qu'un second blockhaus, placé à l'angle saillant de la contrescarpe, défende le fossé.

L'auteur a sans aucun doute des projets d'une importance plus grandes, mais toujours dans l'esprit actuel de l'art. Son système trouve à s'appliquer dans les retraites subites, toutefois avec des modifications et peut-être moins d'exigences. Je me contenterai d'avoir indiqué l'idée fondamentale. Les lecteurs en consultant Rogniat lui-même, en apprendront davantage. (Voir les *Considérations*, etc., par Rogniat, page 356.) L'officier qui désire pousser plus loin son instruction sur ce sujet, lira aussi le 6me chapitre de *l'Art de la fortification pour toutes les armes*, page 202 ; et le 7me du *Manuel* de Dufour, page 142 et suivantes.

5. *Postes défensifs.*

462. Le tacticien peut recevoir l'ordre d'attaquer ou de défendre un lieu habité et changé en poste fortifié. Ces postes, appellés *défensifs*, puisent leur force dans les arrangemens du génie militaire. J'appelle l'attention particulière de ceux qui me lisent, sur cette réunion de la fortification à la tactique.

463. Lorsqu'un poste défensif ne s'appuie pas sur un défilé, il court presque toujours la chance d'être tourné facilement. A Neumarkt, avant la bataille de Leuthen, les Autrichiens voulant se défendre localement, furent faits prisonniers, et, ce qu'il y a de plus remarquable, par des hussards. Un autre désavantage de ces postes non couverts, c'est que l'étendue de leur circonférence exige de nombreuses troupes pour la défense, sous peine de ne pouvoir opposer une énergique résistance.

464. Généralement les dispositions de la défense sont soumises à deux conditions :

1° Le but général de la défense.

2° La capacité défensive naturelle du lieu qui décide des arrangemens ultérieurs.

Un lieu qui, au premier coup d'œil, semble offrir une certaine fermeté naturelle, nous invite à nous y poster. On donne souvent, sans examen, l'ordre d'occuper un vieux château, un cloître, etc. L'officier du génie, arrivé sur les lieux, reconnaît les faiblesses locales et réclame sans qu'on tienne compte de ses justes observations. Si ce point domine un pont ou le cours d'un fleuve, son importance nous semble encore plus grande, et souvent nous faisons l'honneur de transformer en postes défensifs des lieux où l'on aurait mieux fait de passer outre, afin d'employer bien plus utilement nos moyens et nos forces, à une guerre active de campagne.

Cependant il est des exceptions utiles. En 1757, les Autrichiens défendirent le vieux château situé sur la montagne de Tetschen, parce qu'il domine l'Elbe, et ils y élevèrent des ouvrages qu'ils rétablirent en 1809, pour intercepter la navigation vers Theresienstadt, l'ennemi étant alors en possession de Dresde.

465. En ce qui est du but général, il peut consister à placer sur tel point, un magasin ou un lieu d'étape. Dans ce cas, le point choisi se trouve d'habitude sur une grande route qu'il domine. En suivant notre hypothèse, si nous renfermons là nos munitions et notre matériel de guerre, le lieu devient place fortifiée provisoirement. Enfin on établit des postes défensifs pour soutenir moralement et matériellement une guerre entreprise par le peuple contre l'invasion étrangère. Cette pensée domina dans l'organisation des arsenaux de la landwehr.

466. Quand la force défensive naturelle du lieu n'est pas grande, on ne l'augmente que par le secours de l'art ; de l'harmonie du bon ensemble des dispositions prises, dépend la force générale. Pour un simple cantonnement, par exemple, les arrangemens

seront très-peu compliqués ; pour recevoir des troupes avancées, la résistance sera combinée avec plus de soins ; enfin, si le poste ferme une route, si c'est lui qui, plus tard, aura à couvrir notre retraite après une bataille perdue, et qu'il doive être opiniâtrement gardé, les ouvrages seront établis en conséquence.

467. Si le poste n'a qu'une importance médiocre, il suffit de l'assurer contre une surprise du dehors. L'ennemi, en plein jour, se présente-t-il devant lui? Nous lui livrons un combat que nous appellerons *léger*, et nous nous retirons. La nuit au contraire, nous évitons de nous engager et nous préférons observer, en prenant position un peu en arrière, avec notre force principale. Il n'y a pas de règles à fixer pour la conduite à tenir en pareille circonstance. Ici la tactique se mêle à la petite guerre, et de cette réunion, surgissent des rapports que la petite guerre nous enseigne à saisir, et que les tacticiens doivent étudier.

468. Les annales militaires nous offrent un grand nombre d'exemples de cette nature, et l'histoire des temps anciens où la guerre de postes était plus en usage, nous en présente de bien plus nombreux que celle des guerres modernes.

Dans la guerre de Pologne, en 1794, le cloître de Labiczyn est défendu de la manière la plus vigoureuse par M. de Bayer, lieutenant de fusiliers prussiens, contre les insurgés polonais. Là, se présente une spécialité remarquable ; c'est que la défense commence par où les autres finissent ordinairement : la possession et conservation du réduit. Les circonstances peuvent donc modifier la règle, et les exemples servent à nous instruire (1).

En 1807, les Français fortifient Marienbourg pour l'utiliser comme tête de pont sur la Nogat. Dans la même campagne, le commandant de Danzig fortifie Dirschau pour conserver un point sur la rive gauche de la Vistule.

(1) Voyez le *Journal de l'Art, la Science, et l'Histoire de la guerre*, 1825 ; tome VII, fig. 36.

En 1813 Landsberg, sur la Wartha, est fortifié, parce que Kustrin se trouve encore au pouvoir de l'ennemi, et que l'on veut s'assurer un passage sur la Wartha, dans le cas où la guerre se porterait de ce côté. On élève donc quelques ouvrages au sujet desquels il n'y a rien à répondre, si ce n'est qu'on eût mieux fait de ne pas les construire.

469. Le plus ou moins de résistance de la défense dépend aussi de la manière dont l'ingénieur à utilisé les ressources locales et augmenté leurs forces. Chaque cas particulier nécessite des mesures spéciales; je ne puis donner ici que des indications sommaires.

470. Si, par exemple, on doit tenir, et que l'on soit assuré d'être secouru, il est préférable de réunir ses forces dans l'enceinte du poste en se contentant d'occuper faiblement les abords, mais en établissant de fortes réserves aux points convenables. Nos pièces, dirigées sur les entrées, balayent les accès ou renforcent les angles rentrants de la défense de flancs. Il serait sans doute utile d'avoir quelques canons de réserve sur le point central, mais on est ordinairement trop pauvre en artillerie, et néanmoins cette artillerie mobile pourrait être d'un effet décisif, comme l'a prouvé le combat de Berg-op-Zoom en 1814.

471. L'ingénieur s'occupe d'abord, autant que possible, de garantir l'enceinte contre l'assaut, en creusant un fossé profond, en réparant les murailles, en barricadant les entrées et les points accessibles, etc.; ce n'est qu'après avoir fini ce travail qu'on s'occupe de la construction des ouvrages spéciaux. Ainsi agirent les Français en 1814 à Nogent-sur-Seine, où ils arrêtèrent pendant plusieurs jours les Russes et les Bavarois réunis. Ils donnèrent là une incontestable preuve de leur extrême habileté à changer avec une promptitude incroyable un lieu impossible à garder, en un poste tenable; ils utilisèrent même la tour de la ville, en y logeant des tireurs adroits qui l'occupèrent beaucoup plus utilement pour la défense que ne l'aurait fait un général avec sa lunette et son porte-voix. Il est surprenant que les Français n'aient

jamais publié de système sur cet art qu'ils pratiquent avec un talent vraiment hors ligne.

472. Si le lieu n'offre que peu de ressources à la défense, ou que le génie militaire n'ait pas le temps d'augmenter ces ressources, on se borne à choisir des points spéciaux dans l'intérieur, tel qu'une église, une masse de maisons, des constructions isolées, et on y organise une résistance formidable. A cette catégorie appartiennent la cathédrale fortifiée d'Erfurt (1813), et le château de Wittenberg, deux monumens qui sont dans une indépendance complète des autres rapports défensifs de ces villes que l'on considère comme des forteresses. C'est encore le lieu de citer le clottre de Labiczyn et les greniers d'Esslingen.

473. Dans les endroits où de semblables ressources n'existent pas, il ne nous reste qu'à nous placer en arrière du lieu qu'on nous désigne, de le considérer comme un défilé et de nous défendre activement, en traînant le combat par des mesures tantôt offensives, tantôt défensives, jusqu'à ce que des secours nous arrivent.

474. Avec la nouvelle manière de faire la guerre, des postes défensifs sont presque toujours établis quand l'avant-garde occupe une ville destinée à être le point d'appui des avant-postes. Ici la résistance doit être opiniâtre jusqu'à ce que toutes les troupes avancées se soient repliées et réunies, ce qui prouve qu'il ne faut pas disperser ses troupes sans un pressant besoin. Charleroi en 1815 fut défendu de la sorte jusqu'au moment où les avant-postes se furent repliés. Ce dut être la même chose à Marchienne-au-Pont; mais la défense n'eut presque rien à faire, les avant-postes s'étant ralliés avec promptitude. Dans des occasions semblables on a rarement à craindre d'être tourné, parce que le gros reste près et en arrière du lieu; on agit donc de bonne heure. Si l'avant-garde n'a pas l'ordre de se tenir rapprochée, on n'occupe pas de points fortifiés dans l'intérieur, attendu qu'il serait très-difficile d'en faire sortir les troupes.

475. Lorsque le lieu est à l'abri de l'assaut en vertu de sa dis-

position naturelle, par exemple, quand il se trouve bordé d'un marais, ou quand l'ennemi ne peut s'approcher que par les routes, il suffit souvent alors d'élever aux entrées des flèches que l'on garnit d'artillerie. Si le lieu est tout-à-fait ouvert, on l'abandonne et le combat se livre en dehors, sur les flancs du village, entre des lunettes spécialement élevées. Il nous serait facile de multiplier les citations pour une foule d'autres cas divers.

476. *Le Livre Militaire de poche* de Scharnhorst, jusqu'à présent le meilleur ouvrage de ce genre, renferme un exemple instructif d'une défense mal combinée, § 121, et blâme la conduite du régiment d'infanterie de Thadden à Dittersbach en 1778. Si le colonel Heilsberg avait fait élever des ouvrages sur le Passkruge, et s'il s'était établi bien en arrière avec son régiment; si de plus il avait placé des postes non-seulement dans la direction de Schatzlar, mais aussi vers les montagnes, il n'aurait certainement pas été surpris du côté de Grenzbaum.

477. Qu'il me soit permis de faire observer que c'est toujours une faute de trop diviser ses troupes dans des circonstances semblables, et qu'une défense sévèrement absolue suppose des dispositions importantes prises par l'ingénieur. Je recommande donc de ne négliger aucune des mesures qui nous permettent,

1° D'apprendre aussitôt que possible l'arrivée de l'ennemi,

2° D'être sous les armes aussi promptement que cela peut se faire.

3° D'échelonner fortement la retraite de nos avant-postes, afin que l'ennemi ne les serre point de trop près et n'arrive pas en même temps qu'eux sur notre poste.

4° De fermer tous les accès, s'il n'est pas permis de les défendre immédiatement par les armes.

5° De bien diviser ses troupes (ce qui est le plus difficile), et de conserver un bon ordre tactique.

6° De ne pas trop étendre ses dispositions et de donner à chaque

officier commandant sur un point principal, une instruction courte et distincte;

7° Enfin de maintenir de bonnes relations avec les habitans et de ne pas dédaigner l'entremise des espions, pour connaître ce que fait l'ennemi.

APPENDICE A CE CHAPITRE.

De la possibilité durant la paix, d'instruire méthodiquement les troupes dans l'art de défendre, conserver ou attaquer les objets locaux.

—

Essai.

On reproche aux troupes allemandes de n'être pas parvenues au degré de perfection atteint par les Français dans l'art de défendre les objets locaux, (villages, métairies, postes fermés, etc.). Ce reproche est fondé en quelque sorte; mais on n'oubliera point que les Français ont d'autant mieux été à même d'étudier cet art, que pendant un quart de siècle, ils l'ont pratiqué sur la terre ennemie.

Sans examiner si le soldat allemand est en général moins apte que tout autre à acquérir cette partie de la science de la guerre pratique, et dans le cas où cela serait, quelles en sont les raisons? nous nous contenterons de faire la remarque que la défense des objets locaux est en rapport intime avec l'esprit de la nouvelle guerre, et que c'est un motif suffisant pour nous engager à nous en occuper plus que nous ne l'avons fait par le passé. En second lieu, cette défense est le problème à résoudre lorsque la fortune guerrière, en nous tournant le dos, nous a jetés dans la défensive; *cette défense est donc inhérente à la défense de la patrie*. Ces motifs suffisent, je pense, et établissent que c'est un devoir d'étudier *méthodiquement* cet art, afin d'être capable de l'exercer de même.

En temps de paix, les troupes sont instruites sur tout ce qu'elles auront à exécuter durant la guerre. L'armée prussienne, à cet égard,

peut servir d'exemple, comme chacun s'en convaincra sans peine s'il visite ses garnisons. Cette armée ne néglige rien de ce qui a rapport au service de campagne, et les frimats de l'hiver même, n'entravent en rien son instruction mise en harmonie avec les localités et les rapports civils. Une seule chose lui manque, parce que les rapports civils s'y opposent, c'est l'instruction relative à la *défense des objets locaux*.

Comment exercer en paix l'armée permanente à la défense des villages, si l'on ne met pas ces villages à sa disposition? L'habitant troublé dans ses affaires, la propriété exposée à être endommagée, forcent à ne donner aux troupes qu'une instruction théorique, réservant l'exemple pratique pour l'époque réelle de la guerre. Or, rien n'a d'influence plus défavorable sur le développement du soldat, qu'une demi-instruction. Aussi, comme on vient de le voir, la paix ne permettant pas de disposer complètement d'un village, la doctrine de la défense fait vide dans l'instruction. Il vaut donc mieux se taire que fausser l'esprit du soldat par des systèmes qui ne peuvent avoir aucune application en présence de l'ennemi.

Tout au plus nous reste-t-il un moyen, c'est d'acheter un village à la proximité de chaque garnison et de le détruire méthodiquement. Ce moyen, un peu coûteux sans doute, est encore insuffisant, car les villages ne sauraient être achetés avec tout le mobilier qu'ils renferment, et dans le cas contraire, il est difficile de remettre ce mobilier en place après chaque exercice. Il faudrait des gardiens de village, et ceux-ci une fois établis, nous nous retrouverions au point où nous sommes. Il est fort embarrassant de combler cette lacune.

Mais à cause de cela, devons-nous perdre l'espoir d'instruire méthodiquement nos troupes pour défendre des villages? Certes non; car, comme je l'ai dit plus haut, cette défense est celle de la patrie. Nous avons un dernier moyen de salut que je crois infaillible, parce qu'il est en harmonie avec notre état militaire. La land-

wehr nous l'offre, et c'est une nouvelle preuve de tout ce qu'il y a de sage et de juste dans son institution et dans son nom (1).

Les rapports officiels et particuliers ont établi que les exercices de la landwehr avaient été fort satisfaisans l'année dernière (1817). Nos soldats citoyens, réunis dans les différens cantonnemens en brigades bien disciplinées, ont manœuvré avec une régularité si surprenante, que le huitième jour on a déjà pu les exercer aux mouvemens de guerre qu'ils ont exécutés de façon à ne laisser rien à désirer. La saison des évolutions d'ensemble est finie, mais non celle des exercices qui peuvent avoir lieu en tous temps, et qui se continuent tous les dimanches avec un zèle expliquant pourquoi les grandes manœuvres d'été sont d'une durée aussi courte.

Le moyen de salut précité se fonde sur les exercices du dimanche, qui, par leur constante régularité, permettent de donner de la suite à une instruction spéciale.

Les exercices de la landwehr prennent peu à peu le caractère de fêtes sérieuses, et prouvent ainsi, incontestablement, la bonté du système, puisque le peuple entre de lui-même dans son esprit. Les églises renferment et consacrent, pour ainsi dire, les armes qui défendront la patrie. Jeunes gens et vieillards des deux sexes, prennent une part cordiale aux exercices, en remettant les armes aux mains des soldats citoyens, qu'ils encouragent par leur présence, auxquels ils versent à boire dans les instans de repos, qu'ils aiment et qu'ils respectent comme les protecteurs de leurs toits, de leurs champs paternels. Le témoin de cette pieuse et simple activité, se sent involontairement saisi d'une sainte émotion, si toute sensibilité n'est pas éteinte dans son cœur. Qui ferait à nos braves compatriotes l'injure de douter qu'ils ne concourreraient pas avec empressement aux exercices guerriers, même par de petits sacrifices, s'ils devenaient nécessaires, et si on leur prouvait en outre, que les

(1) *Landwehr* signifie, en français, *défense du pays*.

avantages résultant de ces mêmes sacrifices sont d'une haute importance! L'essai d'une défense de village peut être tenté avec le plus grand succès, si les habitans y prennent joyeusement part; comme de même il échouera complètement, si ces habitans s'y refusent.

Représentons-nous maintenant la défense d'un village comme l'objet des exercices du dimanche de la landwehr de ce village et des lieux circonvoisins. L'officier commandant explique aux habitans réunis l'utilité de la défense méthodique de leurs habitations dans l'ensemble de la défense de la patrie. Il les instruit théoriquement des dispositions à prendre et des secours à donner aux défenseurs armés. Les auditeurs apportent à l'envi des poutres, des planches, des trétaux, des charrues, des voitures chargées de fumier; ils ouvrent aux défenseurs leurs maisons, leurs jardins, percent leurs baies de clotures, etc, etc. En cela, pas de dépenses, pas de pertes, car la propriété se trouve sous la religieuse protection de l'honneur de chaque soldat citoyen. On simule à la craie les embrasures, les meurtrières à pratiquer dans les murs, ce qui suffit pour l'intelligence du fait. Si cependant on croit indispensable d'en ouvrir une pour faire connaître les moyens particuliers d'accélérer ce travail, on ne manque pas de vieux murs inutiles. Tout est facile avec de la bonne volonté.

Examinons quelle est la nature d'instruction guerrière susceptible de donner à nos soldats plus d'expérience, plus d'adresse, de les perfectionner enfin pendant la paix.

Nous avons déjà formulé cette instruction et réuni ces détails, sous le titre *d'objets spéciaux;* mais l'art lui-même demande de la méthode et nous force à un examen plus approfondi.

On s'est contenté jusqu'à présent de considérer le combat pour la possession d'un poste quelconque, de deux points de vue opposés: celui de la *défense* et celui de l'attaque. Dans l'excellent traité de Valentini sur *la petite guerre*, ou plutôt, sur *le service des troupes légères en campagne*, (ouvrage qui n'est pas apprécié à sa

juste valeur) nous remarquons une distinction très-heureuse entre la *conservation* et la *défense* d'un poste. Cette distinction qui mérite de plus amples développemens, trouve d'autant mieux place ici, qu'elle exerce une influence réelle sur la méthode à introduire dans l'instruction de notre landwehr. Si nous devons reconnaître une différence entre la *défense* d'un défilé, d'un village, etc, et la *conservation* de ces mêmes objets locaux, il est clair que la méthode a besoin de spécialiser les deux cas. La différence existant entre la défense et la conservation d'un point est cependant si facile à saisir, qu'il ne devrait point être nécessaire de l'indiquer, mais pour qu'il ne soit pas permis d'élever de doute, je dirai, par exemple, que les villages sur lesquels s'appuient les ailes d'une armée en bataille, doivent être *conservés*, et qu'il suffit de *défendre* ceux qu'une arrière-garde en retraite rencontre sur sa route, pour retarder le torrent de la poursuite ennemie. Ce n'est point assez de *défendre*, il faut encore *conserver* les défilés par lesquels *seuls*, l'ennemi peut arriver à nous, et l'expression de *défense opiniâtre* que le nouvel art de la guerre affectionne et qu'il est permis néanmoins de traduire de diverses manières, indique assez bien l'alliance de la défense à la conservation.

A la suite de ces explications, nous poserons les deux questions suivantes :

1° Quelles sont les mesures méthodiques à prendre, afin de conserver tout poste bâti, ou pour le défendre pendant un certain temps?

2° Même question pour les défilés de toute nature. Les réponses ne sont pas aisées, et nous interrogeons les hommes de guerre expérimentés qui ont résolu pratiquement le problème dans des circonstances bien différentes et avec plus ou moins de bonheur. Il nous serait certes d'un grand secours que ces hommes publiassent leurs observations, uniques correctifs des nombreuses théories que les ouvrages militaires renferment à ce sujet, attendu qu'il n'y a que l'officier qui s'est trouvé souvent dans des passes semblables, en bonne et mauvaise situation, capable d'en parler d'une manière

profitable à la science et à l'instruction de ses jeunes frères d'armes ; quant aux *purs théoriciens*, ils en parlent, comme les aveugles des couleurs.

Dans le but de rendre le sujet plus clair, nous détaillerons ces élémens. Cette décomposition provoquera sans doute chez quelques-uns de nos lecteurs des idées que le problème généralisé n'aurait pas fait naître, et il rappellera à leur mémoire quelques cas spéciaux qui auraient pù leur échapper depuis.

1. *De la défense et de la conservation des lieux bâtis*, etc.

Les objets que l'art utilise et qui peuvent aider l'art, sont :

1° Les murailles isolées et indépendantes.

2° Les bâtimens isolés comme maisons, châteaux, églises, manufactures, hôtels de villes, etc.

3° Les habitations, telles que fermes, métairies, etc.

4° Les villages situés en plaine, ou sur des pentes dans les montagnes.

5° Les bourgs ouverts.

6° Les villes fermées.

De ces six spécialités, les quatre premières seulement seront considérées comme appartenant à notre sujet, les deux dernières nécessitant des mesures plus importantes et le secours du génie militaire, si nous les comprenions dans ce que nous allons dire, nous donnerions trop d'étendue à la solution du problème.

Ce problème se divisera en deux parties.

a. L'emploi des moyens pour aider l'art et mettre les lieux bâtis en état de recevoir des défenseurs. Plusieurs écrivains ont traité assez heureusement cette matière. Scharnhorst auteur du *Livre Militaire de poche*, et *R. de L.* (1), auquel nous devons le *Manuel de l'Officier*, me semblent mériter la préférence.

(1) Rühle von Lilienstein.

b. L'emploi des troupes à la défense ou à la conservation des lieux bâtis, etc.

1° Infanterie légère et infanterie de ligne.

2° Bataillons de chasseurs et tireurs.

3° Cavalerie, comme arme aide.

4° Artillerie à pied, lourde et légère.

5° Artillerie à cheval, comme arme de secours.

Cette seconde partie a spécialement besoin des lumières des hommes pratiques, car les écrivains l'ont, ou négligée ou traitée très-faiblement, ou ce qui est pire encore, noyée dans de fausses théories.

2. *Attaque des lieux bâtis.* — **3.** *Défense et conservation des défilés.*

L'art de la guerre n'a pas d'expression qu'on ait plus appliquée à tout propos, que celle de *défilé*, en allemand *engpass*. Toute localité forçant une troupe à rétrécir son front, comme ponts, chemins creux, digues, routes au travers des bois, rues de villes et villages, routes bordées de fossés profonds ou de haies épaisses, etc., prend le nom de *défilé*. Il est clair que des objets si différens, ne sauraient être défendus ou conservés par les mêmes moyens. Il vaut donc mieux ne rien dire que de généraliser la défense des défilés, et ce n'est qu'en spécialisant chaque cas, que l'on obtient des règles pratiques de quelque valeur et de quelque profit.

L'écrivain qui veut sortir des lieux communs et ne point se borner à redire par exemple, qu'il ne faut jamais laisser un défilé sur ses derrières, devra appeller l'attention sur deux faits principaux, la *largeur* et la *profondeur* de chaque défilé. Un autre remarque sérieuse à faire, c'est d'examiner avec soin si un défilé profond est d'une égale largeur dans toute son étendue, ou s'il s'ouvre spacieusement sur certains points, se rétrécit sur d'autres, présente des coupures, etc. Aucunes armes plus que la cavalerie et l'artillerie n'ont intérêt à ces observations. Nous n'avons pas besoin de dire

que la question qui domine celle de toute défense ou conservation de défilés, est, *si* et *comment*, *ces défilés peuvent être tournés par l'ennemi.*

La question générale sera donc décomposée ainsi qu'il suit :

Défense, ou conservation,

1° Des ponts de toute nature jetés sur des eaux de toute nature, et joignant des rives et leurs environs dissemblables.

2° Des chemins creux de toute espèce, et différant complètement entr'eux de profondeur, largeur, pente, etc.

3° Des chaussées; en remarquant qu'à tous les embranchemens il se trouve d'habitude des maisons de péage.

4° Des chemins bordés de fortes haies vives.

5° Des routes étroites ou larges, traversant des forêts courtes ou profondes; en observant la nature de ces forêts.

6° Des digues sur terrains divers; en tenant compte des espèces de terrains à droite et à gauche des digues.

7° Des rues de villes et villages.

8° Des défilés de montagne.

Chacun de ces cas se spécialise encore :

a. Dans le choix des moyens pour aider la nature par l'art.

b. Dans l'emploi utile des cinq espèce d'armes précitées.

4. *Attaque.*

Je terminerai ici ce chapitre, désirant vivement que ceux de mes lecteurs qui se sentiront capables de résoudre une des questions posées ne tardent pas à le faire, car ce n'est que de l'échange réciproque et du choc des opinions que l'on obtient d'utiles lumières. Il va sans dire que les opinions diverses devront être appuyées d'exemples pris dans l'histoire de la guerre.

C. K.

EXERCICES DE LA LANDWEHR DU CANTON DE COBLENZ.

(*dans l'hiver de* 1817).

L'article inséré dans le n° 80 du *Journal Militaire* hebdomadaire ayant pour titre : *De la possibilité d'instruire en temps de paix, les troupes dans l'art de défendre, conserver et attaquer les objets locaux*, engagea le 2me bataillon du 1er régiment de la landwehr de Coblenz, à mettre en pratique les instructions qu'il contenait.

Pour répondre à la question posée par le savant auteur de cet article et prouver par le succès, l'utilité de son système, il suffira de dire,

I. Comment les exercices furent dirigés.

II. Comment ils furent suivis par la landwehr.

III. Comment le peuple les accepta, et quelle part il y prit.

I.

Plusieurs communes furent déclarées en état de guerre et commandées selon un plan d'attaque et de défense approprié à la nature du pays. Des vedettes furent placées des deux parts, des postes mis en état de défense, et l'un des partis entama l'action avec son avant-garde précédée et flanquée de tirailleurs. Afin de rendre cette action plus instructive, il fut délivré des cartouches à poudre aux deux partis.

II.

Les points désignés pour être défendus, choisis parmi ceux que les localités protégeaient, furent fortifiés par tous les moyens ac-

cessoires. Des églises isolées, des cimetières entourés de murs, des constructions percées d'anciennes meurtrières ou dans lesquelles on pouvait en ouvrir sans dommage, des villages disposés heureusement pour la défense, par leur situation naturelle, par de fortes haies environnantes, etc., et dont les entrées permettaient l'édification de barricades à l'aide de charrues renversées, de poutres, de herses, etc., des ponts, des sentiers capables d'être coupés ou réparés promptement, tout enfin fut mis en usage et en pratique par la défense et par l'attaque. Les officiers et soldats s'instruisirent pratiquement, et firent preuve d'une intelligence remarquable. Ces exercices présentèrent l'image de combats réels, et plurent tellement à nos soldats citoyens, que je vis un grand nombre d'entre eux se jeter dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour réparer promptement un pont détruit. Cela se passait au mois de novembre.

III.

Partout les habitans des villages aidèrent de leurs mains à la défense locale, et des hommes de la landsturm, des agens forestiers, etc., prirent part à ces exercices en se réunissant armés à la ligne des tirailleurs ; tout fut exécuté sous les ordres des officiers avec cette rectitude, ce zèle, cette gaieté qui brillent dans les rangs de l'armée permanente.

Outre les avantages ci-dessus, ces exercices profitèrent aux officiers en congé, qu'à ce propos on pria, en vertu de leur instruction théorique, de jeter leurs idées sur le papier et de les soumettre ensuite aux autorités militaires.

BJÖRNSTJERNA.

TACTIQUE

D'UN

CORPS D'ARMÉE.

---

1. *En général.*

478. En traitant de la tactique d'une division ou d'un corps de cavalerie, nous nous sommes occupé du mécanisme général de combat, abstraction faite des rapports stratégiques spéciaux. Nous agirons de même, en développant la tactique d'un corps d'armée. Il est difficile sans doute de se représenter le combat d'un corps d'armée sans rechercher ses rapports stratégiques; mais ces rap-

ports n'exercent aucune influence sur la tactique proprement dite, le capitaine les dicte où les localités les commande, et dans les deux cas il s'agit :

De résoudre à l'aide de la tactique le problème posé par la stratégie conformément aux buts de guerre.

S'il est permis au général commandant un corps d'armée de se tracer lui-même ses rapports stratégiques, il rentre dans la catégorie des capitaines indépendants, et son corps d'armée, dans celle des armées, lors même qu'il ne serait fort que de 10,000 combattans. En général, les corps d'armée particuliers ont mission d'atteindre les buts secondaires de la guerre, et ce que nous avons dit précédemment est de leur ressort. Les grands buts de guerre ne sont atteints que par les grandes armées.

479. Pour poser des bornes à ce chapitre, je rappellerai le § 25 des *Vues sur la direction de la guerre*, etc., où l'on trouve les préceptes qui suivent :

« Aussitôt que plusieurs divisions sont réunies sur un point pour « y combattre, la tactique acquiert plus d'importance. Le système « des réserves trouve une application plus large; un corps d'armée « a besoin de sa propre réserve de cavalerie et d'artillerie, afin « d'être capable de produire une augmentation de pression ou « contre-pression, là où la marche du combat l'exige. »

480. Pour diriger le combat conformément au but, il faut rassembler et ranger les armes en masses plus considérables, selon les principes développés dans ce livre. La *division* devient ici l'*unité*.

Ce n'est que de cette manière qu'il est possible de régler le mécanisme du combat, donnant au conducteur de l'ensemble, une certaine garantie de bonne exécution tactique, et de solution du problème stratégique imposé. L'unité plus petite serait désavantageuse, parce que le commandement s'éparpillerait en trop de mains, et qu'il est en général plus facile de trouver un petit qu'un grand nombre de sous-commandans distingués.

481. En lisant avec attention l'histoire des nouvelles guerres,

dans lesquelles on s'est battu partout en corps et en divisions, on s'étonne que Frédéric et les généraux de son temps, dont les armées avaient pour unité tactique le bataillon ou la faible brigade, aient pu diriger le combat en grand. Les batailles de Collin et de Jägersdorf, ainsi que celle de Prag où la seconde ligne des Autrichiens négligea de remplacer la première, prouvent les nombreux désavantages de l'ancienne division en ailes et lignes, tandis que la bataille de Marengo atteste de la supériorité de la nouvelle, qui a rendu la direction de la guerre beaucoup plus facile.

2. *Composition d'un corps d'armée.*

482. On ne saurait positivement dire quel est le véritable créateur de l'ordre en divisions et corps d'armées. Il est vraisemblable qu'on n'est parvenu que par degrés à ce haut mécanisme de combat. Les Français ont appliqué les premiers, d'une manière très-distincte, l'ordre en divisions, dans les guerres de la révolution. Napoléon créa des corps d'armées; mais nous voyons, dans la guerre de Sept-Ans et par exception, le duc Ferdinand se servir avec avantage de l'ordre en divisions. Inventer tous les jours de nouveaux ordres de bataille pour les abandonner le lendemain, était il est vrai, son caprice; néanmoins, dans les campagnes de 1761 et 1762, il admit presque exclusivement l'ordre précité. L'armée du duc Ferdinand finit par être formée en 6 divisions, chacune de 12 bataillons, et chaque bataillon appuyé de deux pièces de 3, de douze escadrons, d'une batterie de ligne de pièces de 12, et en outre, d'une réserve d'artillerie de 24 pièces de 12 et 16 obusiers de 30; elle n'eut pas de réserve de cavalerie.

En 1792, les Français sont formés par divisions composées de toutes armes, fortes de 5,000 à 12,000 hommes, de 8 à 12 bataillons et de 2 à 8 escadrons. La moitié ou le quart de ces cavaliers compose la réserve de cavalerie. Chaque division, comme celles du

duc Ferdinand, a son chef, son état-major et son administration particnlière.

483. En 1800, Napoléon crée les corps d'armée et donne à chacun d'eux nn commandant en chef. La forco do ces corps est en général de 30,000 à 36,000 hommes partagés eu trois divisions d'infanterie et une de cavalerie, possédant toutes les qnalités d'indépendance tactiqne, un chef d'état-major, un général d'artillerie, etc.

Napoléon modifie l'effectif de ses corps d'armée non-senlement sur les buts de guerre, mais aussi sur le génie des divers conducteurs, parce qu'il pense qn'un bon général ne peut jamais commander à assez de troupes, et qu'un mauvais en a toujours trop sous son commandemént. En cela il se distingue des antres grands capitaines, de Turenne, par exemple, qui assurait qu'une armée de plns de trente mille hommes l'embarrasserait. On conçoit donc pourquoi Napoléon confia à Davoust en 1812, une force de cinq divisions d'infanterie et d'une de cavalerie, présentant en tout 70,000 hommes. Napoléon avait toujours une réserve générale composée principalement de ses gardes, qui formaient un corps d'armée à part, qnelquefois même deux; il possédait de plus une réserve de cavalerie, celle commandée par Murat en 1812, se composait de 42,000 hommes, et ponvait prendre le nom d'armée de cavalerie, car elle se divisait en 4 corps de 8,000 à 12,000 chevaux chacun.

484. Je crois avoir déjà dit que la *division* fnt introduite pour la première fois dans l'armée prussionne, en 1806. Cette division se composa de deux brigades d'infanterie de ligne, d'nne de fusiliers (de 5 bataillons chacune), et de 10 canons de 12, sans obnsiers.

Une division dite *de réserve*, se forma de 15 à 20 escadrons et d'nne ou deux batteries à cheval chacune de six canons et deux obusiers. Chaque brigade de cavalerie compta dix escadrons et une batterie à choval. L'armée eut, en outre, une réserve spéciale d'artillerie. Chaque batterie de réserve compta 12 pièces de 6.

L'armée prussienne présenta donc en 1808, selon les conventions du traité de paix, quarante mille hommes de troupes de ligne, sans compter la garde royale, et fut divisée en trois *brigades:* la *brigade prussienne*, la *brigade brandebourgeoise* et la *brigade silésienne*. Plus tard, il est vrai, ces brigades s'augmentèrent, mais les *corps* d'armée n'existèrent pas avant 1813. Pendant l'armistice ils furent institués et composés chacun de 4 brigades d'infanterie, d'une batterie légère, d'une réserve de cavalerie et d'une réserve d'artillerie. Il n'y eut pas de corps spéciaux de cavalerie, quoique leur création fut possible, et eut pu rendre de grands services en 1815, sous le commandement indépendant de généraux en chef.

Ce ne fut qu'en 1818 que les brigades prirent le nom de *divisions*; heureux changement ! J'ai déjà fort approuvé la bonne formation de l'armée en 1813, et comme il est question ici d'une tactique établie sur des principes scientifiques généraux, et non sur des spécialités locales, on me permettra de prendre pour base des recherches scientifiques ultérieures, la division de 1813.

485. Dès 1805, les Autrichiens adoptèrent la formation en *divisions*, mais ils ne créèrent qu'en 1809 des corps d'armée composés de trois divisions d'infanterie et d'une de cavalerie legère; leurs deux corps de réserve comprirent des grenadiers et de la grosse cavalerie. L'Autriche, en 1813, possédait quatre corps comptant chacun de 13 à 24 bataillons, 12 à 18 escadrons et 7 à 8 batteries; elle avait en outre une réserve de 20 bataillons, 16 escadrons et 8 batteries, et deux divisions légères chacune, de 8 bataillons.

Les Russes se formèrent par *divisions* en 1807. Dans la guerre de l'Indépendance, leurs corps d'armée ne comptèrent chacun que deux divisions auxquelles on adjoignit une cavalerie et une artillerie proportionnées. Ces corps présentèrent rarement un effectif de plus de 18 à 20,000 hommes, et ne furent portés à 30,000 qu'en 1815.

Les corps d'armée trop faibles sont désavantageux, en ce qu'il

lour manque indépendance et force, taudis qu'un état-major disproportionné pèse sur enx. Jo citerai comme exemple do ce fait, les deux corps d'armée do Wittgenstein, qui, à Altonburg, on 1813, présentaient à peino nn effeclif égal à celui de donx brigades prussiennes.

486. L'un des paragraphes snivans dounera l'ordro do bataille d'un corps d'armée avoc la division nsité. Les avanlages de cet ordro sont :

1° Le corps acquiert un haut dégré de mobilité. Tout en conservaut la forco du colosse, il est pnissant sans être lourd.

2° Il offro la réunion do toutes les armes qne l'on tient en sa main pour suffire, sans attendre, aux besoins tacliques du moment.

3° L'exécution dos dispositions est facilitée par l'intelligence particnlièro do chaque commandant do division, ot le général on chef se trouve dispensé do la sorte d'une foule de détails accessoires qui lo fatiguoraienl et useraient sans profit ses forces.

4° Aucune de nos forces no reste oisive et la mécaniqùo du combat peut les appliquer toutes sans difficullés spéciales.

5° Par la divisibilité plus facile ou plntôt plus commode, la mobilité s'augmento sans nuire à la consistance. Il ne faudrait toutefois point se fier avouglément aux forces de son indépendance, car lorsqu'on se croirait apte à tout entreprendre, on serait battu en détail. (Blücher, févrior 1814.)

3. *Formation fondamentale d'un corps d'armée, pour le combat.*

487. Dès le début de la campagno, des dispositions sont prises selon les besoins de la gnerre el le plan d'opératiou, el l'on adopte pour olles nue formation fondameutalo qu'on nomme *ordre de bataille*. On conserve cet ordre le plus possible, pour no lo modifier quo qnand des circonstances spéciales l'exigeut; il no vant rieu s'il fant le changer à l'instaut même de l'application. L'ordre de bataille fondamental doit être combiné de façon à nous metlre tou-

jours en mesure pour la totalité des cas ordinaires, à permettre l'action réciproque des trois armes, et à faciliter les formations tactiques diverses et successives.

A l'époque où l'on choisissait exclusivement les plaines pour champs de batailles, l'infanterie se disposait en rangs continus sur *deux* lignes, dont la seconde était d'habitude, moins forte du tiers ou moitié, que la première. La cavalerie divisée en deux grandes parties que l'on disposait sur deux et même trois lignes, se plaçait aux deux ailes. Quelquefois cette cavalerie s'entremêlait à l'infanterie, ou était rangée par petites masses dans l'intervalle des deux lignes d'infanterie ; (les Autrichiens à Leuthen). L'artillerie était en partie adjointe aux bataillons par très-faibles détachemens, et en partie formée par grandes batteries que l'on ne réunissait que le matin même ou la veille au soir de la bataille. Les réserves n'existaient que de nom, ou étaient souvent engagées dès la première attaque, (comme les grenadiers autrichiens dans beaucoup de cas). Enfin chaque ligne d'infanterie et chaque aile de cavalerie, avait son commandant en chef. Cette disposition présentait de nombreux désavantages parmi lesquels le plus saillant était l'impossibilité de mettre la réciprocité des secours en harmonie avec le tems et l'espace. Les avantages du terrain étaient sacrifiés à la symétrie tactique élémentaire, quoique néanmoins il pût arriver que le terrain favorable à la cavalerie se trouvât sur le centre, et celui favorable à l'infanterie, sur les ailes. Si par hasard on tentait une autre combinaison, c'était pour réunir au centre une masse de cavalerie inutile, comme Hochstädt (1704), nous en fournit un exemple.

Excepté le commandant en chef, chaque général ne disposait que d'une seule arme ; ce qui rendait l'action réciproque plus difficile, et ce qui d'ailleurs la retardait. La mort du commandant d'une ligne était susceptible de causer de grands désordres durant le tems qu'il fallait pour remplacer le chef mort par le plus ancien de grade. La réciprocité de soutien manquait par suite du défaut

d'intelligence eu de bonne velonté ; et le manque d'intelligence et d'instruction rendait presque impossible toute bonne application de l'artillerie. Il n'existait pas alers de généraux d'artillerie.

Des obstacles graves se présentaient quand il était question de former des détachemens auxqnels participaient les trois armes, souvent ces ebstacles faisaient renencer à des expéditiens fructueuses, ou qnand, ce qui était rare, en parvenait à les vaincre, les armes étant étrangères les unes aux autres, il n'existait entre elle aucune mutualité de seceurs.

L'ordre de bataille se rompait-il, il était difficile de le rétablir, le capitaine ne trouvant, à sa dispositien, un ensemble tactique sur aucun point, et la division uniforme des forces ne pouvant s'approprier aux rapports différens et inévitables de combat.

Enfin l'erdre de balaille avait une influence désavantageuse sur les *marches* qui exigeaient des dispositiens très-étendues, relativement aux routes à choisir pour chacune des armes.

Frédéric II renversa le premier les barrières de ce sot pédantisme. Bien qu'un grand nombre de ses batailles aient pour base l'erdre précité, neus veyens néanmeins qu'il place souvent sa cavalerie en troisième ligne, et que l'artillerie (depuis la bataille de Liegnitz), se meut dans les intervalles de brigades. Sa cavalerie reste malheureusement massée en colenne, et par exemple à Torgau, cette colenne qui la réunit toute à l'aile gauche, n'arrive pas à tems.

488. La formatien actuelle d'un corps d'armée en divisions, prévient foncièrement tous ces désavantages, et il serait même permis sans inconvéniens spéciaux, de négliger, pendant le combat, la subdivision en brigades, si on le creysit profitable. Des brigades de moins de 6 bataillens ne valent pas la peine d'être formées, ce chiffre de six bataillens même, offre une bonne subdivision administrative, mais il ne donne aucune indépendance pour le combat. Nous avons très-bien combattu en divisiens de 9 bataillons, qui n'étaient pas subdivisées en brigades. Dans les relatiens militaires de paix et pour le développement de l'instructien des efficiers su-

périeurs, les brigades sont utiles; mais en guerre, elles embarrasseront souvent le tacticien.

Avec les principes de la nouvelle manière de diriger la guerre, l'ordre de bataille n'est plus qu'une *forme* dont le tacticien, comme artiste, peut s'éloigner s'il le juge convenable. L'ordre de bataille proprement dit, serait même blâmable, s'il forçait à troubler l'utile organisation de l'ensemble. Les Français sont peut-être ceux qui, dans les nouvelles guerres, se sont le moins attachés à l'ordre de bataille comme *forme*. Ainsi, à Hohenlinden, où ils avaient 9 divisions engagées; 4 de ces divisions, dont une de réserve se trouvaient détachées sur la droite, deux, sur la gauche, et les trois dernières avec la cavalerie de réserve, tenaient la position capitale.

489. Ce qui prouve brillamment la simplicité et l'excellence de la tactique d'aujourd'hui, c'est que les formes fondamentales s'y répètent dans toutes les catégories, depuis les inférieures jusqu'aux plus supérieures. Le mécanisme est toujours le même, la puissance seule diffère. Dans la division, nous reconnaissons de même que dans le corps d'armée, trois parties principales. Une *avant-garde*, une *ligne principale*, une *réserve*; de plus, une cavalerie particulière et une réserve d'artillerie. C'est en cela précisément que gît la puissance du corps d'armée.

Si l'on étudie avec soin le mécanisme de combat d'un corps d'armée, on reconnaît la nécessité d'avoir au moins *trois* portions indépendantes d'infanterie : la première à l'avant-garde, la seconde au gros et la troisième à la réserve. Si l'on charge une brigade de former l'avant-garde ou la réserve, on peut se demander où se trouve la place du général divisionnaire; mais la question devient bien plus plausible encore, s'il s'agit en outre de détachemens. Par exemple, que la première brigade d'une division se trouvant à l'avant-garde, que deux bataillons d'infanterie légère de la seconde brigade soient détachés, il pourra arriver que les 4 bataillons restans possèdent, un général de division, un général de brigade, un colonel et 4 chefs de bataillons. Que le général de division soit

avec la brigade d'avant-garde, il est alors séparé du reste de la division, par des troupes qui lui sont étrangères. Cela ne pouvait avoir lieu avec l'organisation prussienne de 1815.

490. La première condition du bon service d'une avant-garde, se nomme *indépendance* ; c'est-à-dire que la composition de l'avant-garde doit être telle, que ce corps puisse, en toutes circonstances, et sur tous terrains, accepter hardiment et sans inquiétude tout combat qui ne soit pas trop disproportionné. Le juste rapport des armes d'un corps d'armée se répètera donc en petit dans l'avant-garde.

Il y a deux manière de former une avant-garde, soit avec des parties détachées de tous les corps, soit avec une division entière renforcée de cavalerie légère et d'artillerie. La première composition offre de nombreux désavantages que chacun peut apprécier; la seconde lui est d'autant plus préférable, qu'une division représentant à peu près la quatrième partie du corps d'armée, son effectif se trouve dans de justes proportions tactiques.

L'infanterie de l'avant-garde comptera de 6 à 9 bataillons. La cavalerie sera de 4 escadrons sur un terrain entrecoupé, et de 8, sur un terrain ouvert; plus forte, elle enlèverait trop de sabres à la réserve. L'artillerie se composera d'abord de sa batterie légère divisionnaire, puis d'une demi-batterie de grosse artillerie et d'une demi-batterie d'artillerie à cheval, selon que les circonstances exigeront tel ou tel calibre.

491. *Le gros* du corps d'armée réunira la plus nombreuse infanterie qui présentera rarement moins de deux divisions, ayant chacune leur cavalerie et artillerie divisionnaires; cette cavalerie pourra être attachée spécialement à tel régiment ou à telle brigade. Le gros ou ligne principale appuiera, selon les circonstances, son artillerie divisionnaire, de l'artillerie de réserve.

492. *La réserve* a deux devoirs à remplir: 1° défensivement elle couvre nos derrières; 2° offensivement elle appuie les forces qui la précèdent. Un corps d'armée compte d'ordinaire trois réserves :

Ordrions.

Cavalerie dalerie de ligne.

Deux escadrons. eux escadrons.

ARTILLAVALERIE.

56 pie20 escadrons.

†††† ††

Trois batteri

††††

Deux batterie

††††

Une batterie à cheval. U†† †††

rie et demie d'artillerie à cheval.

1° *Réserve d'infanterie*, une division. Le général en chef seul en dispose. Avec des troupes également bonnes, chaque division du corps fait tour à tour cet honorable service qui exige une grande énergie. Lorsqu'il y a du choix, c'est la *meilleure* des divisions que l'on désigne, ainsi que le veut Rogniat. La faible cavalerie de division est superflue lorsque la réserve d'infanterie arrive au feu, car dans cet instant critique, ce sont 10,000 baïonnettes et non quelques sabres de plus, dont on a besoin. Il en est de même pour la batterie légère divisionnaire dont la place la plus convenable se trouve incontestablement alors à la réserve générale d'artillerie.

2° *Réserve de cavalerie*, qui ne doit pas compter moins de deux à trois mille chevaux, sous peine de manquer de puissance. Cette réserve est accompagnée d'une ou deux batteries *à cheval* qui sont sa véritable artillerie, et non celle à tilburys et à chevaux de bât, pour messieurs les artilleurs.

3° *Réserve d'artillerie*. L'artillerie, nommée très-improprement, de *réserve*, devrait se composer de tous les calibres ; malheureusement il n'en est pas ainsi, et quand ce progrès s'opèrera-t-il ? En attendant il faut se contenter de la former de quelques batteries légères. Les pièces de 6 de l'artillerie à pied sont les plus convenables. Si l'on possède quelques batteries à cheval, elles sont fort utilement placées en arrière du gros de l'infanterie. Les batteries lourdes et celles d'obusiers, se divisent sur la ligne, ou accompagnent la première attaque ; il faut se garder de les placer à la réserve, l'expérience n'ayant jamais justifiée cette disposition. Rien ne s'arrache plus facilement des mains du général de l'artillerie que la réserve, à moins que le capitaine ne soit lui-même général d'artillerie, comme l'était Napoléon.

493. Il nous sera maintenant facile d'indiquer un ordre de bataille normal pour un corps d'armée. Nous supposerons ce corps fort de 36 bataillons, 24 escadrons, (sans compter les cavaleries divisionnaires) et 12 batteries (96 pièces). Le tracé qui va suivre n'est pas jeté au hasard sur le papier, il représente à de très-légè-

res modifications près, la formation adoptée par chaque corps d'armée prussien de 1813 à 1815.

494. L'Europe entière est à même de confirmer la supériorité de cette formation. Je me suis permis seulement d'adjoindre la batterie légère de réserve divisionnaire à la réserve générale, qui ici se trouve massée, et se compose de 7 batteries. Les batteries de ligne conservent encore leurs obusiers. Plus tard je reviendrai sur ce sujet. Chaque division de la ligne principale est accompagnée de 2 escadrons; celle d'avant-garde, de 4; celle de réserve n'a aucune escorte.

495. Cet ordre offre les avantages énumérés ci-après : union utile de toutes les armes, fermeté intérieure, facilité de réciprocité de secours, possibilité de combattre sur tous terrains avec accroissement de l'effet des armes, facilité pour la formation des détachemens indépendans, besoin de moins de forces afin de couvrir ou d'occuper de grands espaces de terrains, soulagement pour la direction du combat, sans avoir un nombre trop considérable de sous-commandans, enfin, application énergique et profonde de la victoire, si la cavalerie n'a pas été aveuglément morcelée, et si l'on possède *un vrai général de cavalerie!*... Si l'on ajoute qu'un ordre de bataille n'est complètement bon que quand il répond à tout dans les circonstances ordinaires de guerre, et qu'il offre des moyens certains de salut dans les cas extraordinaires, on avouera que cette dernière condition essentielle est parfaitement remplie par le nôtre.

496. Si du plan figuré, on transporte l'ordre de bataille sur le terrain réel, on a ce que la nouvelle langue appelle *position* (*stellung*), ou *formation* (*aufstellung*), et ce que l'ancienne langue désignait par *position* (*position*), ou *formation en bataille* (*aufmarsch*); l'une et l'autre langue attachant d'habitude au mot *position* l'idée de la défense et à celui de *formation*, celle de *l'attaque*. Les principes pour le choix des positions aussi bien en ce qui concerne l'attaque qu'en ce qui s'applique à la défense, sont d'une nature *tactico-stratégique*, c'est-à-dire que le stratège décide en général *où* il faut prendre po-

sition, et le tacticien *comment* il faut se former sur le point indiqué. Un chapitre spécial des positions est donc indispensable à tout ouvrage traitant de la tactique ; pour ne pas interrompre en cet instant notre sujet, je le donnerai plus tard au lecteur, me bornant seulement ici à quelques indications tout-à-fait générales.

497. L'*avant-garde* est employée dans la défense à l'occupation des postes avancés, et dans l'attaque, à la conquête de ces postes. Dans l'un et l'autre cas, elle précède la ligne principale à une distance d'au moins une portée de canon. Si notre position n'exige pas de postes avancés, et si notre offensive ne juge point convenable l'attaque exécutée partiellement par le quart de nos forces, l'avant-garde est rappelée, soit pour renforcer la ligne principale, soit pour assurer nos flancs, soit enfin pour occuper, avec une ou plusieurs de ses parties, des postes spéciaux et de côté. Les détachemens enlevés à la cavalerie et l'artillerie de réserve, se rallient à elles ou conservent les rapports dans lesquels ils se trouvent, selon que le capitaine le juge nécessaire.

Dans la défense, *le gros* est sur la ligne principale de la position, et assure autant que possible, ses deux ailes à des points d'appui soit naturels et qu'il faut choisir, soit *tactiques* et que l'on crée avec des troupes aidées des secours du génie militaire. Là les batteries lourdes de campagne trouvent leur place, de même qu'elles rendent de grands services au gros dans l'attaque. Qu'on se rappelle la bataille de Leuthen et la grande batterie de Brumm, qui servit de point d'appui à l'attaque en échelons exécutée par le roi. Quand l'artillerie est d'un calibre moins fort que celle de l'ennemi, les Anglais disent *qu'elle manque de métal* ; l'expression est heureuse. A la bataille de Breslau (1757), nous dûmes en partie notre non succès à ce manque de métal ; les Prussiens n'ayant pû opposer aux Autrichiens des calibres de même puissance. Sans ses batteries lourdes, il eût été impossible à Napoléon d'opérer à Aspern une aussi bonne retraite. On dit qu'à Waterloo, Wellington ap-

puyait sa ligne principale du feu de 18 pièces de 18. Je ne l'affirmerai pas.

La ligne principale est le noyau, le nerf de l'attaque. Elle doit posséder assez de forces pour décider le combat sans la coopération de la réserve, et ce n'est que lorsqu'il y a impossibilité absolue à ce qu'il en soit ainsi, qu'elle sollicite le secours de cette réserve.

La ligne principale d'un corps d'armée, dans l'ordre ci-dessus, sera forte de 18 à 20 bataillons, et de 5 à 6 batteries.

Les réserves sont employées ou comme troisième ligne, ou pour atteindre des buts spéciaux de combat. Le premier cas se présentera surtout dans la défense, et concernera particulièrement la réserve d'infanterie, qui alors *bouchera les trous de bataille en grand*. Le second cas sera plus fréquent dans l'attaque, lorsqu'à l'instant décisif, vers la fin de l'action, la réserve sera amenée au feu. Il concernera également les trois armes, isolées ou réunies. Les réserves pourront recevoir une troisième et une quatrième destinations, qui consisteront à prévenir l'attaque ou à s'opposer à l'attaque dirigée par l'ennemi sur nos derrières ou nos flancs, et à exécuter des sorties défensives. Cette tâche regardera spécialement la cavalerie et l'artillerie à cheval.

Le général en chef se conservera donc la disposition de la réserve d'infanterie (placée en conséquence en arrière du centre de la ligne de bataille), et il ne souffrira pas que, sous aucun prétexte, un chef subalterne amène cette troupe au feu sans son ordre. Il n'en sera pas de même de la réserve de cavalerie et de celle d'artillerie ; la première dépendant immédiatement du général de cavalerie, n'aura point de place invariable dans l'ordre de bataille, les dispositions du terrain et les mouvemens de l'ennemi lui assignant celle qu'elle devra occuper. Cette mobilité ou pour mieux dire, ce système des évolutions ne sera dirigé que par le général de cavalerie. Il n'appartient qu'à ce général de porter habilement ses escadrons sur le point d'où ils exécuteront ensuite une sortie à l'instant favorable. Le général choisira donc, pen-

dant le combat, ce point de la manière la plus avantageuse, et de sa personne, il se tiendra à portée du général en chef.

Le général d'artillerie décidera seul de l'emploi des *batteries de réserve;* aussi sa place sera près du général en chef. Le besoin d'artillerie ne peut jamais se faire sentir d'une façon aussi pressante que celui de cavalerie. Il est rare qu'on manque du tems nécessaire pour amener les pièces sur le point qui les réclame. L'artillerie à cheval pouvant faire exception et être réclamée aussi rapidement que la cavalerie, il serait bien de la mettre sous les ordres d'un officier d'état major (1) habile à reconnaître l'instant favorable et à le saisir. Une des destinations les plus importantes de l'artillerie à cheval, pendant le combat, est de se porter *momentanément partout où il manque de pièces* : elle doit se sentir en quelque sorte cette vocation; c'est ensuite au général à la relever par l'artillerie à pied avant qu'elle n'ait été écrasée et détruite par les calibres supérieurs de l'ennemi.

Je rappelle une dernière fois combien il est désirable d'avoir à la réserve des pièces de tous calibres (2).

4. *Manière de combattre d'un corps d'armée.*

498. Plus les conducteurs sont placés haut dans la hiérarchie des

(1) Cela prouve qu'il y a nécessité de diviser, durant la paix, l'artillerie à cheval, par trois batteries au moins, sous les ordres d'un officier d'état-major (comme en 1809, en Prusse); ce qui donnera la facilité aux officiers d'état-major de s'initier aux secrets de la haute tactique d'artillerie. Sans cela l'instruction ne sera jamais praticable à l'aide de quelques jours de manœuvre par an.

(2) Selon les opinions les plus nouvelles, et peut être aussi les plus anciennes, des mortiers de campagne pourraient être fort utiles dans des cas spéciaux, et notamment, dans la guerre de montagne. On affirme que les Français en avaient devant Smolensk. De petites bombes ne sont pas plus dangereuses que des obus, mais elles effrayent davantage.

grades, plus l'élément stratégique se fond dans la direction de la guerre, et plus cette direction réclame de génie de la part du conducteur. Les règles proprement dites en deviennent plus rares, ainsi que je l'ai fait remarquer déjà. Je reprendrai ce sujet lorsque je traiterai du combat entre deux armées; si l'on m'accuse alors de pléonasme, le devoir que me dicte la nature même des choses sera mon excuse. Les règles générales ne sont valables que pour les cas généraux, mais les circonstances se modifiant de mille manières, le génie modifiera de même ces règles, et le génie ne se professe pas.

Notre force, celle de l'ennemi, son emploi, le terrain, le temps, et mille autres circonstances influentes, sont ici les quantités principales de cette permutation artistique. Les moyens ne suffisant pas, c'est le choix qu'on en fait, c'est leur juste application qui détermine les victoires et les défaites. Tout ce que l'écrivain publiera de raisonnemens sur ce sujet, paraîtra médiocre au général de génie, et néanmoins, sous aucun prétexte, il n'est permis d'omettre ce sujet dans un ouvrage comme celui-ci. Voilà toute ma justification, convaincu que je suis que les règles ne sont que des instrumens sans âme, et que de même que la main de Raphaël était indispensable au pinceau de Raphaël, il fallait aussi au sabre de Skanderbeg le bras de Skanderbeg.

Défense.

499. L'avant-garde engage l'ennemi à nous découvrir ses forces et ses intentions, et l'y oblige par un hardi combat de tirailleurs et par de petites opérations offensives; c'est dans ce but qu'on a augmenté sa cavalerie (voyez l'ordre de bataille). De même que toute division, l'avant-garde est appuyée par le gros, on se retire sur le gros, selon les circonstances ou selon les dispositions du terrain. Les deux opérations s'exécutent sur ou par le centre, sur

ou par les ailes. En général l'avant-garde doit être tenace et savoir traîner le combat; ce qui la contraint naturellement à se former sur *trois* lignes et à savoir tirer parti le mieux possible des dispositions du terrain. Si l'avant-garde agit de la sorte, elle ne demande pas des secours aussitôt les premiers coups de canon tirés, demande qui prouverait sa timidité ou son embarras, et à laquelle le conducteur ne devrait répondre qu'avec une grande circonspection, afin de ne point affaiblir le gros et n'avoir plus assez de force pour l'instant décisif. L'avant-garde peut être soutenue de la manière la plus facile et la moins dangereuse par l'artillerie, cette arme étant celle des trois qui possède le plus de capacité pour le combat, et étant en outre celle qui est la plus propre à traîner le combat en longueur. En engageant trop tôt le gros de l'infanterie, on brise le gouvernail sous la main du conducteur, et souvent à son insu.

500. Si *la ligne principale*, (*le gros*) est destinée à tenir position et à y accepter le combat, et qu'ainsi l'avant-garde se replie sur elle, il faut que la base fondamentale de la défense soit l'application utile de l'artillerie sur cette position. Les disposition sont prises par le général d'artillerie selon les ordres du conducteur. Mais si la ligne principale doit se porter au secours de l'avant-garde, les batteries lourdes et celles d'obusiers (1) précèdent le mouvement, et sans s'inquiéter du feu de l'artillerie qui les bat, brisent les colonnes d'attaque ennemies.

501. Notre cavalerie ne s'est point encore montrée et n'a occupé l'ennemi qu'avec une partie faible, mais la plus habile de ses forces. Permettre à notre masse de cavalerie de fondre sur un adversaire que notre artillerie et notre infanterie n'ont pas encore entamé et démoralisé, serait aussi déraisonnable que de lui permettre de courir çà et là avant le combat principal, et de la laisser détruire par

(1) Ces batteries d'obusiers peuvent être formées des obusiers jusque-là disséminés dans les diverses batteries, et que l'on a réunis à cet effet.

l'artillerie avant qu'elle n'ait mis le sabre à la main. On ne justifierait même l'emploi de notre cavalerie pour boucher les vides de la ligne en bataille, que par des circonstances extraordinaires, comme les Français à Aspern, à Borodino, et les Prussiens à Lowositz. Lorsque nos boulets ont labouré et éclairci les colonnes d'attaque de l'ennemi, ou quand cet ennemi menace de renverser notre plan d'attaque par une manœuvre hardie et inattendue, il est temps alors de porter en avant notre masse de cavalerie. Voilà pourquoi il est indispensable que la réserve de cavalerie soit, exclusivement, sous les ordres du général de cavalerie, chaque seconde, comme le dit Bismark, étant d'un prix inestimable. Où le vrai général de cavalerie manque, ni l'excellence du matériel, ni la bonté du mécanisme ne remplaceront la perte de la main qui lâche le ressort et met la formidable machine en action. Le conducteur en chef lui-même, n'y peut rien, parce que, tandis qu'il agirait sur un point, il perdrait de vue les autres. C'est donc particulièrement l'affaire du général de cavalerie, d'épier le moment d'agir, sans attendre des ordres trop lents à arriver pour être exécutés à propos; c'est donc à lui de lancer ses forces importantes sur l'ennemi. Combien de fois une réserve de cavalerie doit-elle attaquer? C'est ce que ne sauraient décider d'avance ni la théorie, ni les dispositions prises. L'occasion, la force et la bonne volonté sont les trois membres de cette glorieuse proportion, dont l'inconnu est écrit en caractère de sang par le sabre de nos cavaliers sur les têtes de l'ennemi. Une bonne cavalerie, loin de se faire prier, attaquera plus tôt dix fois qu'une. Ainsi le conducteur se bornera à tracer le cercle d'activité du général de cavalerie qui, ensuite, règlera seul son action dans ses limites.

Les batteries à cheval adjointes à la cavalerie de réserve, doivent être animées du même esprit qu'elle. Elles seront, comme nous l'avons dit, subordonnées à un officier d'état-major qui se pénétrera bien de cette maxime que *trop* vaut mieux que *trop peu*, là où le besoin se compte par minutes et secondes. Pas de pédantisme



donc, pas de pesanteur ! La mécanique de ce combat est extrêmement simple, et ce serait commettre une lourde faute, que compliquer ses mouvemens : se lancer en ordre serré, rapides comme le vent d'orage, mitrailler à demi portée, ouvrir ainsi le chemin à la cavalerie dont les sabres achèvent l'œuvre,... c'est-là tout ; celui qui exige plus, ne connaît pas la guerre.

Il y a des exemples qui témoignent que la cavalerie a été employée à recevoir l'ennemi, à s'opposer à son déploiement, comme à Ligny, en la faisant devancer l'avant-garde. Cette mesure peut quelquefois être bonne, mais d'autre fois aussi, dégénérant en abus, elle entraîne la perte de l'arme qui, le soir du combat, est complètement énervée. Si au contraire l'on ménage avec habileté la cavalerie elle est capable d'exercer l'influence la plus décisive dans le cours de la journée, et à l'instant où l'ennemi croit tenir la victoire, comme nous l'a démontré la cavalerie française à Ligny.

502. Lorsque l'avant-garde a subi trop de pertes, elle se replie sur la ligne principale, et quelquefois même, en arrière de cette ligne. Ce mouvement fort épineux, doit être surveillé avec grand soin par la cavalerie, car c'est alors que le succès se trouve souvent en équilibre sur la pointe d'une épée.

503. On dit que l'avantage que possède la défense est de pouvoir choisir son champ de bataille ; qu'elle utilise donc le mieux possible le terrain de son choix, et surtout qu'elle se serve de ses dispositions pour dérober à l'ennemi ses parties faibles. Des formations bien raisonnées, d'habiles évolutions qui, en trompant l'ennemi, l'engagent à prendre des mesures fatales pour lui, de fausses retraites, des embuscades en grand qui démasquent tout-à-coup une formidable artillerie, etc., etc., tels sont les principaux points qui constituent l'art de la défensive.

504. Encore un mot sur la défense *relative*, qui, en grand comme en petit, a beaucoup de ressemblance avec les sorties exécutées par les garnisons des ouvrages fortifiés. Cette défense a plusieurs missions à remplir ; ses buts principaux sont :

1° De dégager une partie de nos troupes serrées trop vigoureusement par l'ennemi.

2° De repousser l'ennemi pour masquer ainsi un de nos mouvemens.

3° De décider un combat de front qui a pris un caractère trop opiniâtre, en agissant d'une manière offensive sur un point, et principalement, sur une aile. Exemple, l'attaque de Borstell sur Kleinbeeren.

4° D'attaquer l'ennemi dans sa marche sur notre position, et d'affaiblir ainsi son attaque principale, (mesure qui, à Bautzen, n'aurait peut être pas été sans effet).

5° De tenir ferme sur un point, tandis qu'on attaque sur un autre, lorsque l'on s'aperçoit que l'ennemi se fatigue de son offensive. Cette mesure peut être considérée comme une transition du rapport défensif au rapport offensif en général.

6° D'assurer la retraite de notre armée, comme le fit le général russe Wlastow en 1813 à Zinnwald, et plus en grand, Napoléon à Aspern.

Les grandes embuscades du genre de celle de Hannau appartiennent aussi à la catégorie des défenses relatives.

505. Le général en chef aura décidé le point de retraite, même avant que le premier coup de canon n'ait été tiré, et quoique cette décision reste inconnue à la généralité de l'armée, attendu qu'il serait dangereux que cela fût rendue public, des dispositions sont prises d'avance afin d'assurer et de couvrir la retraite, si elle devient obligatoire. Pour *assurer* la retraite, la réserve, appuyée de l'artillerie pesante, se porte de bonne heure en arrière, profite de toutes les dispositions naturelles du terrain, et s'arrête sur les points qu'on lui a désignés pour y faire volte-face. L'arrière-garde *couvre* la retraite; elle est composée d'une division d'infanterie, et si le terrain le souffre, d'une partie de la réserve de cavalerie : ces troupes sont choisies parmi les meilleures de toutes les armes. Le corps d'armée n'exécute sa retraite d'ensemble, que quand l'en-

nemi a éprouvé trop de pertes pour menacer de poursuivre vivement.

En général le mouvement a lieu par lignes, ou plutôt, par divisions, et successivement. On fera la remarque que le passage des lignes n'est connu que depuis la guerre de Trente-Ans, et qu'on en fit usage pour la première fois à la bataille de Wittstock (1636), entre Banner et les Saxons et les impériaux réunis.

Torstensohn exécuta une manœuvre semblable au combat de Jankowitz, et Condé, à Lens, la prescrivit à sa cavalerie. Avec les larges intervalles actuels, le mouvement est facile, surtout si les troupes se forment de bonne heure en colonnes, soin indispensable pour la cavalerie, si elle ne veut exposer ses dernières fractions à être mises en déroute. Nous avons déjà eu l'occasion de dire que les batteries accompagnent la ligne battant en retraite, mais seulement jusqu'à la rencontre de celle qui la remplace. On ne saurait se faire une idée de l'immense influence morale qu'exercent les volte-face successives de l'artillerie, et rien n'est plus propre à contenir la poursuite de l'ennemi que notre feu de mitraille.

Attaque.

506. Un corps d'armée attaque sur un grand espace dont l'étendue nécessite les dispositions les mieux combinées et veut qu'on prescrive d'une façon bien claire à chacune des parties, le rôle actif ou passif qu'elle doit jouer. Il ne suffit donc pas de se former en bataille, et de dire marche ! Il faut tracer un plan raisonné d'attaque, plan que notre formation divisionnaire rend plus facile.

507. Ce plan ne se base que sur la connaissance exacte de la position et des dispositions de notre adversaire. Donc, avant tout, on reconnaîtra, à moins que l'on ne veuille surprendre.

La reconnaissance que nous avons poussée, décide du choix de

notre point, et de notre genre d'attaque, de front, de flanc, sur le centre ou sur l'une des ailes.

508. Lorsque la position de l'ennemi ne peut pas être bien reconnue, pour se trouver à tout accident en mesure, il est bien d'adopter l'ordre de bataille normal, qui est celui offrant le plus de ressources pour l'offensive, et pour la défensive.

509. De même que dans la tactique de divisions, *l'avant-garde* reconnaît l'ennemi et entame le combat; *la ligne principale* soutient le combat et la *réserve* décide la victoire. Le mécanisme paraît simple, mais il y a loin de vouloir, à réussir.

Les règles fondamentales à adopter pourraient être les suivantes :

1° Cacher le plus long-temps possible à l'ennemi nos véritables intentions, afin qu'il ne prenne que trop tard des mesures de salut.

2° Exécuter l'attaque avec la plus grande impétuosité. On comprend facilement que le premier de ces buts doit être atteint surtout par l'habileté des mouvemens de notre avant-garde. Si ces mouvemens engagent l'ennemi à se compromettre, à faire avancer trop tôt sa réserve, ou à la mal diriger, c'est un grand pas de fait. Il est clair que notre avant-garde n'y parviendra pas toujours sans le secours d'une partie de la ligne principale. Le talent du tacticien consiste à saisir le juste moment, entre le trop tôt et le trop tard, et à prendre le juste milieu, entre le trop et le trop peu.

D'habitude, une attaque vive, conduit le plus rapidement au but; elle peut être bien préparée par l'artillerie de ligne qui fera usage de l'ordre serré pour ruiner les batteries ennemies. Les attaques partielles, ou même celles en ordre dispersé, peuvent être très-bonnes dans un combat traînant, où notre enjeu s'égalise par degré avec le faible enjeu de l'ennemi; mais dans une attaque d'ensemble de toute la ligne, les moyens doivent être plus énergiques.

510 Quand nos batteries de ligne accompagnent l'attaque de la ligne principale, on se demande quelquefois quel est le point sur lequel elles doivent, de préférence, diriger leur feu. Je n'ai pas de

meilleure réponse à faire à cette question, que celle que j'ai déjà donnée et que voici : *Nos batteries se dirigent sur la force ennemie qui, dans l'instant, nous menace ou va nous menacer le plus dangereusement.* Cette réponse est vague sans doute, mais elle est juste, et c'est à l'officier d'artillerie à régler ce compte tactique dont les unités sont, tantôt l'infanterie, tantôt la cavalerie, tantôt l'artillerie ennemies. Si, par exemple, notre artillerie tire sur l'infanterie qui lui est opposée et qu'une forte batterie menace de foudroyer nos colonnes d'attaque, à l'instant même nous concentrons notre feu sur ces pièces et nous faisons tout pour empêcher leur établissement, car sans cela, notre attaque échouerait. Il serait aussi absurde de ne battre que les pièces ennemies, qu'il le serait de ne tirer que sur l'infanterie dans la pensée fausse, qu'une fois l'infanterie chassée, l'artillerie ne peut plus tenir. Un bon officier d'artillerie commandant à de bons artilleurs, rendra d'immenses services au général en chef, si toutefois on le laisse jouir de quelque indépendance. La plupart des succès sont moins compromis par le manque d'activité et de circonspection des sous-commandants, que par le ridicule besoin que souvent ils éprouvent de placer, eux-mêmes, chaque tirailleur et chaque canon.

511. Au chapitre des batailles nous nous étendrons sur les différentes espèces d'attaque ; ici, nous nous bornerons à les mentionner.

Pour un corps d'armée, il n'y a, à vrai dire, que deux espèces d'attaques : l'attaque parallèle et l'attaque par l'une des ailes ; celles plus compliquées, comme par exemple, l'attaque en échelon, l'attaque de flancs et de front à la fois, s'interdisent d'elles-mêmes, parce que, d'ordinaire, le manque de forces suffisantes pour les exécuter se ferait sentir. La théorie ne saurait décider, à elle seule, du choix de l'espèce d'attaque. Il n'y a pas de *recettes miraculeuses* pour les batailles.

512. Dans l'attaque *parallèle*, la ligne principale marche d'ensemble et directement à l'ennemi, la cavalerie, en masse, la suit en

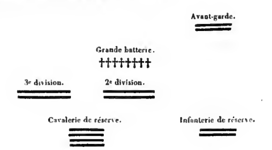
arrière de l'une des ailes, et l'artillerie de réserve, en arrière de l'autre ou du centre.

L'infanterie parcourt rapidement l'espace qui la sépare de l'ennemi, et des dispositions sont prises pour que sa marche soit le moins possible troublée. Ce résultat ne s'obtient jamais mieux, qu'en plaçant en avant des intervalles, des batteries qui se maintiennent avec constance dans cette position. Mais comme cette position n'est pas long-temps tenable pour une artillerie à pied quelle qu'elle soit, il est bien d'entremêler la ligne d'artillerie de batteries à cheval ou montées. La cavalerie de division reste à ses divisions respectives, et quelquefois elle est renforcée par la cavalerie de réserve : elle assure la marche de l'infanterie, protège les batteries, et tire parti de toutes les circonstances sans pousser trop en avant ses opérations offensives. La réserve d'infanterie suit à distance de lignes.

L'attaque parallèle suppose, ou une grande supériorité de forces de notre part, ou un terrain entièrement ouvert et sur lequel les manœuvres seraient inutiles. Dans les deux hypothèses nous brusquons l'affaire, et la bravoure de nos troupes est notre meilleure garantie.

L'attaque *par l'une des ailes* a plus fréquemment lieu et exige une grande habileté tactique. Il y a plusieurs manières de disposer cette attaque.

Par exemple, elle peut avoir lieu comme voici :



On ne confondra point l'attaque par l'une des ailes avec l'attaque oblique ou en échelons dont nous parlerons dans le 3me volume.

Les corps d'armée isolés se garderont scrupuleusement, avant tout, d'éparpiller leurs forces, de se démembrer. Exécuter des débordés trop larges ou des attaques de flanc, serait faire un premier pas dangereux. Néanmoins cette précaution n'exclut pas les manœuvres tactiques de flancs avec la cavalerie et l'artillerie à cheval; mais il y aurait péril à détacher l'infanterie, parce qu'il faut du temps pour la rappeler, et qu'il n'est pas toujours possible de la rallier avec assez de promptitude. Cette règle offre pourtant des exceptions.

513. Quelles que soient les dispositions adoptées pour l'attaque de flanc, il faut s'attendre à une forte résistance de la part de l'ennemi. L'heure décisive sonne et la réserve d'infanterie est amenée au combat, toutefois, après que toute l'artillerie disponible aura été réunie sur le point important, et qu'on aura préparée par un coup de force, l'œuvre de cette réserve. Ici, feu à mitraille, car l'affaire doit être décidée au bout de quelques salves.

514. La *réserve de cavalerie* d'un corps d'armée isolé, peut agir, soit avant l'attaque de la réserve d'infanterie, soit peu d'instants après cette attaque. Le choix entre ces deux moments dépend du plus ou du moins de pertes qu'a éprouvées l'ennemi, et de son plus ou moins de démoralisation. Lorsque, par exemple, notre ligne principale a fortement agi, qu'elle a été supérieure en adresse de tir et en volonté, lorsque l'ennemi a déjà engagé ses réserves, lorsqu'enfin il y a tout à parier qu'un seul coup vigoureux suffira pour le culbuter tout-à-fait, la réserve de cavalerie se chargera de le porter : l'artillerie à cheval qui l'accompagne la devancera rapidement, et, par quelques coups à mitraille, augmentera le désordre de l'ennemi. Si ce désordre est tel que le secours de l'artillerie soit inutile, la cavalerie agira seule et sans perdre une minute.

En admettant au contraire, que notre ligne principale n'ait pas

réussi à ébranler l'ennemi, nous nous garderons d'engager notre cavalerie que nous ménagerons pour plus tard, après que la réserve d'infanterie aura tenté fortune. Napoléon attribue la perte de la bataille de Waterloo, à ce que sa cavalerie ne sut pas distinguer celui de ces moments qu'il fallait choisir, qu'elle prit le premier pour le dernier, et attaqua trop tôt, l'infanterie anglaise n'ayant pas encore été assez ébranlée. Le principe est donc juste.

515. Dans le second cas, il est évident que la cavalerie doit être en état d'agir avec vigueur; il faut donc qu'elle n'ait pas trop souffert du feu du canon ennemi; qu'elle n'ait point été fatiguée sans nécessité; qu'elle se soit bornée à observer l'ennemi, à paralyser ses mouvemens ou à le culbuter sur certains points, ce qui a fait moins de tort à ses forces, que si elle était restée long-temps exposée au boulet, ou à cheval et en position pendant des journées entières, métier écrasant pour les hommes et pour les chevaux. Aussitôt que la victoire est décidée, une partie de notre cavalerie poursuit, (ordinairement jusqu'à la première grande coupure de terrain), le reste se rallie.

516. Il est encore un principe dont je ne négligerai pas de faire mention. Souvent il est moins difficile d'enlever tel ou tel point, que de le conserver, parce que l'ennemi met toutes ses forces en jeu pour le reprendre et nous chasser. Cette partie de l'action devient alors véritablement critique; malheureusement il arrive presque toujours que nous ne faisons pas assez pour conserver les avantages conquis, et que, pour parler pratiquement, les troupes victorieuses ne sont point soutenues avec assez d'énergie et au moment utile. A Gross-Gorschen, par exemple, si les troupes engagées successivement dans le but de reprendre deux et trois fois les villages, avaient été réunies pour soutenir la première attaque victorieuse, il est presque sûr qu'une deuxième et troisième attaques n'eussent pas été nécessaires. En principe donc, on soutiendra vigoureusement et promptement, les premières troupes victorieuses, afin d'assurer leur conquête. La nature du combat et celle du

terrain désignent celle des trois armes qui doit soutenir, mais moins que les besoins pressants du moment. L'arme qui se trouve le plus à portée est en général la plus convenable ; c'est son affaire alors de s'accommoder momentanément au rôle qui lui est confié, qu'il soit ou non agréable, puisqu'il est possible de remettre bientôt ce rôle en d'autres mains. Supposons que l'infanterie marche à l'attaque d'un village et que nous n'avons qu'un régiment de dragons pour la soutenir; on n'hésitera pas à le faire descendre de cheval pour combattre à pied, et à le jeter dans le village pour le conserver, jusqu'à ce que l'infanterie dont on fait la demande à la réserve, soit arrivée pour relever les dragons. Il en est de même pour l'artillerie, et dans ce cas, l'artillerie à cheval ou même montée, profite de tous ses avantages : il est des circonstances où elle peut même se jeter dans un ouvrage fortifié qui vient d'être conquis, pour en prendre la garde, si on n'a pas là d'artillerie à pied. Chaque arme doit tout tenter, si elle veut, en s'élevant au plus haut degré tactique, devenir *sous tous les rapports possibles, un utile instrument dans la main du capitaine.*

517. Sur les terrains entrecoupés, la mécanique du combat d'attaque, se modifie un peu. Nous poussons notre avant-garde plus en avant pour mieux masquer nos desseins, et pour mieux et plutôt reconnaître ceux de l'ennemi. Le terrain entrecoupé rendant plus difficile l'appréciation générale des faits, il est indispensable d'agir avec beaucoup de réflexion, de lenteur, de circonspection, afin d'éviter les embuscades. Toutefois, dès qu'on a bien embrassé les rapports de combat, reconnu les dispositions de l'ennemi et décidé l'attaque, on exécute cette attaque avec le même ordre, la même persévérance que sur le terrain ouvert, car il est extrêmement malaisé, pour ne pas dire impossible, de changer le plan et les dispositions prises sur un terrain entrecoupé, et même sur un terrain ouvert, lorsque le combat est entamé.

Les réserves sont, en général, retenues plus en arrière, parce qu'elles doivent être constamment en mesure d'opérer sur les flancs,

ou de s'opposer aux diversions que lenterait l'ennemi, ce qui serait plus leul el plus difficile, si ces réserves serraient de trop près, sur la ligne principale.

518. Avant de lerminer ce chapitre, je dirai encore quelques mots de *l'action réciproque des armes*. En verlu de celle aclion, chaque arme secourl l'aulre daus le temps el l'espace ulîles, ce qui s'exécute avec bien plus de facililé, aujourd'hui où les armes sont plus mobiles et fraternisent plus entre elles, qu'autrefois, où un mur d'airain semblail les séparer. Il peut cependant y avoir abus. Les troupes souvent fondent les plus opiniâtres exigences sur la facilité de secours mulnels, et se croient perdues quand ce secours ne leur est pas immédialement accordé, ou lorsqu'il leur manque tout-à-fail. Je renvoie aux observations que j'ai faltes à cet égard, (T. 1, § 148) quoique je lrouve convenable de les répéter sommairement ici. Fit-on précéder la cavalerie de Seidlilz de batteries à cheval, pour lui frayer le chemin de la victoire? Elle ne savait se l'ouvrir qu'à coups de sabre! Chose singulière! aucune arme n'est restée plus long-temps étrangère aux autres que l'artillerie, et aujourd'hui, il ne s'en faut guère que la plus petite patrouille en reconnaissance, ne réclame son appui. Je me souviens d'avoir entendu dire à un officier de haut grade, que, « ceux qui réclamaient avec le plus « d'insistance le secours des autres armes, prouvaient qu'ils ne sa- « vaient que faire des leurs propres. » Les meilleures institutions peuvent êlre exagérées et gâtées. La tactique nouvelle se vaule très-haut de l'action plus développée des armes. Qu'elle prenne garde que son orgueil ne lui fasse point faire de pas rétrogrades. Quand les hussards de Frédéric parurent le 4 décembre 1757 devant Neumarkt, ils trouvèrent la ville occupée et ils n'avaient pas d'infanterie avec eux. Quelques-uns de leurs escadrons n'hésitèrent pas à meltre pied à terre, et à attaquer une des portes avec la seule aide de leurs mousquelons et de leurs sabres, tandis que leurs camarades lournaient la ville, el coupaient ainsi la retraite à l'ennemi. Ils

n'en savaient pas plus long, mais combien est honorable une pareille ignorance !

519. La théorie s'étend avec complaisance sur la distinction à établir entre les *armes principales* et les *armes aides*. Chaque arme voudrait bien être principale, et jouer constamment le premier rôle. Mais les hommes pratiques disent avec Goethe, « qu'une même chose « ne convient pas à tous ; » et ils ajoutent : « Si pendant la guerre « on vous soumet un problème qui ne se trouve pas dans votre rè« glement, résolvez-le en gens braves, et le mieux possible. »

Le caractère du combat, comme celui du terrain, assignent bientôt le *rôle principal* à telle ou telle arme. C'est au tacticien habile à le reconnaître et à faire ses dispositions en conséquence. Mais, pour leur part, les armes ne doivent pas répondre avec mauvaise volonté à la demande qu'on leur adresse d'un service extraordinaire et qui n'est pas dans leurs attributions. Le capitaine le sollicite de ces armes, parce qu'il n'a point à sa disposition d'autres moyens plus convenables. Il est bien entendu que ces exigences ont leur bornes, et ne doivent pas dégénérer en règles absurdes. En certaines occurences, la cavalerie peut bien se charger du rôle de l'infanterie, mais jamais l'infanterie, de celui de la cavalerie.

La batterie d'artillerie commandée par le capitaine, aujourd'hui major Jenichen, dut à la bataille de Leipzick prendre position sur une hauteur occupée par des tirailleurs ennemis, et nous n'avions pas de cavalerie sur ce point. Les artilleurs chassèrent ces tirailleurs à coups de mousquetons. La cavalerie de Thielemann à Borodino attaqua les ouvrages fortifiés des Russes. Personne sans doute ne voudra tirer de ces faits la conséquence, que des tirailleurs ennemis doivent être chassés par des artilleurs à cheval, ni des ouvrages fortifiés assaillis par de la cavalerie; mais ces traits d'une rare décision, resteront dans l'histoire pour l'honneur de deux armes qui n'ont pas hésité à tenter l'extraordinaire.

520. Tant qu'un combat conservera un caractère régulier, une arme servira de réserve à l'autre. Par cette disposition, le tacticien

remplira le devoir qui lui est prescrit et qui consiste à préparer et à assurer l'action réciproque des armes. Le reste dépendra de l'habileté et de la bonne volonté de chaque sous-conducteur, car un secours qui doit d'abord être ordonné, puis amené par un aide-de-camp, arrive presque toujours trop tard. Les armes ne se perdront donc jamais de vue entre elles; la cavalerie principalement ne serait pas excusable si elle oubliait ce précepte, cette arme, plus qu'aucune autre, possèdant dans sa vitesse le premier élément de l'à-propos du secours : son conducteur se distinguera d'autant plus qu'il sera mieux pénétré de cette vérité. Toutes les fois que notre infanterie se trouva en passe dangereuse, et chercha des yeux son arme sœur, la cavalerie du colonel de Sohr, du corps d'York, fut là pour la secourir. Rien ne resserre plus intimement, plus fortement, les liens d'affection d'une armée, que de semblables exemples, (qu'on se souvienne des Henrich); rien aussi ne simplifie plus l'art difficile du tacticien conducteur.

Les combats présentent quelquefois toute une série de cas pareils. A Eylau, l'infanterie prussienne enleva le village de Kutschitten : elle se voyait sans soutien, lorsqu'une demi-batterie à cheval s'élança à son aide, et bientôt le régiment de Twarzysz (1), appuya cette demi-batterie. Le dévouement fraternel existe sur le champ de bataille, de même que dans la vie civile.

5. *Évolutions.*

521. C'est pour être complet que j'aborde les évolutions. Il est rationnel de penser qu'un corps d'armée dont les parties intégrantes sont des divisions, ne peut avoir d'autre mécanisme d'évolutions

(1) Dans l'original on lit : *Twvarzysz*, mais ce doit-être une faute d'impression. Twarzysz est un nom slave, et le slave ne fait jamais suivre un *w* d'un *v*.

(*Note du Traducteur.*)

que celui qui régit les mouvemens d'une division entière ; avec la différence que ceux-ci se pratiquent sur une plus grande échelle. Je renvoie donc le lecteur aux chapitres précédens qui traitent des évolutions d'une division d'infanterie, et de celles d'un corps de cavalerie (§§ 67 à 74, et 132 à 140). J'ajouterai quelques mots encore sur l'artillerie.

522. Lorsque dans un corps d'armée on masse son artillerie, et qu'elle évolutionne de la sorte, elle doit le faire par batteries (8 pièces), ou sur un front aussi large que le terrain le permet. C'est une faute de rompre sans nécessité en présence de l'ennemi et de se reformer en bataille : cela ne s'exécute qu'où le terrain l'exige, et aussitôt que l'obstacle est franchi, il faut rétablir sans retard le front le plus étendu possible.

N'oublions jamais qu'un grand nombre de pièces serrées en une colonne profonde, forment une lourde machine qu'un seul boulet peut détraquer bien dangereusement. Le nombre des pièces démontées, l'artillerie étant en bataille, n'est pas un fait décisif. Que sur 50 canons marchant en ligne, 25 soient démontés, les 25 autres n'en continuent pas moins leur mouvement sans encombre, et arrivent à l'heure, sur le point où ils doivent se mettre en batterie ; mais que de ces 50 pièces en colonne, 10 seulement soient démontées, elles seront capables d'en paralyser 20 ou 30 autres, pour lesquelles il y a impossibilité absolue de se déployer. Une colonne d'artillerie ne peut disposer tactiquement et avec certitude, que de ses premières pièces, sans signaux, on ne saurait diriger cette arme.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME DE LA TACTIQUE DES TROIS ARMES.

POST-FACE DE L'ÉDITEUR.

La traduction du précieux ouvrage du lieutenant-colonel De Decker, que nous devons au talent et à l'honorable amitié du colonel Fortuné De Brack, est arrivée à son terme.

Pour ce qui nous concerne, notre tâche est remplie, et peut-être avons-nous acquis quelques titres aux suffrages de l'armée si avide d'instruction, en lui of-

frant le produit des veilles d'un homme de science et d'avenir, à la fois théoricien et praticien; en éditant pour les officiers belges, cette traduction composée en vue de leurs progrès, et dont Paris, nous en sommes sûr, eût revendiqué l'impression et la propriété.

On a pu lire dans la préface qui se trouve en tête de ce volume, que l'auteur allemand parle d'un *tome troisième,* destiné, dit-il, à parfaire son cadre; mais on a dû remarquer en même temps qu'il a soin d'ajouter, afin de prévenir toute surprise : — « Je ne puis savoir quand je le publierai. » — Neuf ans se sont écoulés depuis le jour où le lieutenant-colonel De Decker écrivait cette ligne, jusqu'à l'époque où nous sommes, sans qu'il ait encore eu la volonté ou le loisir de poser la dernière pierre de son monument; sans que même aujourd'hui, il y ait apparence qu'il reprenne la plume pour terminer son livre.

On doit donc en conclure que la *Tactique des Trois Armes* est finie avec le tome II que nous publions.

Bien que suivant les vues de son auteur, la *Tactique des Trois Armes* soit encore une œuvre inachevée, elle n'en demeurera pas moins comme le recueil le plus

complet en ce genre, comme le livre le plus lucide, le plus rempli de saines maximes, de recherches laborieuses, d'utiles préceptes, de considérations hautes et graves, habilement colorés et rendus en notre langue, par la plume depuis long-temps habituée au succès, du colonel Fortuné De Brack.

Le *Résumé Critique* du savant traducteur et ses *Observations sur l'état actuel de l'art*, fourniront un volume tout-à-fait indépendant par son essence, de la nature didactique des deux premiers. — Ce sera un travail à côté d'un autre travail, une publication en quelque sorte à part, et dont il ne tiendra pas qu'à nos désirs que l'armée belge soit promptement dotée.

Bruxelles, mai 1837.

J.-B. Petit.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND.

2. *Formation d'une division pour le combat.*

3. *Ordre de combat d'une division.*

II. MÉCANIQUE DE COMBAT D'UNE DIVISION.

1. *Combat défensif.*

2. *Combat offensif.*

3. *Retraite.*

4. *Mouvemens — (Évolutions).*

5. *Combat contre la cavalerie.*

6. *Se faire jour ; masses de division.*

TACTIQUE D'UN CORPS DE CAVALERIE COMPOSÉ DE DEUX DIVISIONS.

I. FORMATION D'UN CORPS DE CAVALERIE.

1. *Composition. — Force.*

2. *Réunion.*

3. *Formation fondamentale au début du combat.*

4. *Appendice à la disposition de l'artillerie à cheval.*

II. MÉCANISME DE COMBAT D'UN CORPS DE CAVALERIE.

1. *Combat de front. — Attaque.*

2. *Combat de front. — Défense.*

3. *Combattre en divisions.*

4. *Attaque en masse.*

5. *Évolutions. — Changements de front. — Combat de flancs.*

6. *Combat de retraite.*

INFLUENCE DU TERRAIN SUR LA TACTIQUE DES TROIS ARMES PRINCIPALES.

1. *En général.*

2. *Terrain entrecoupé.*

3. *Terrain mêlé.*

4. *Forêts.*

5. *Montagnes.*

2. *Défense.*

3. *Attaque.*

V. COMBATS DE VILLAGE.

1. *En général.*

2. *Attaque.*

VI. COMBAT DE RIVIÈRES.

1. *En général.*

2. *Opposition au passage de l'ennemi.*

3. *Forcer le passage.*

TACTIQUE D'UN CORPS D'ARMÉE.

1. *En général.*

2. *Composition d'un corps d'armée.*

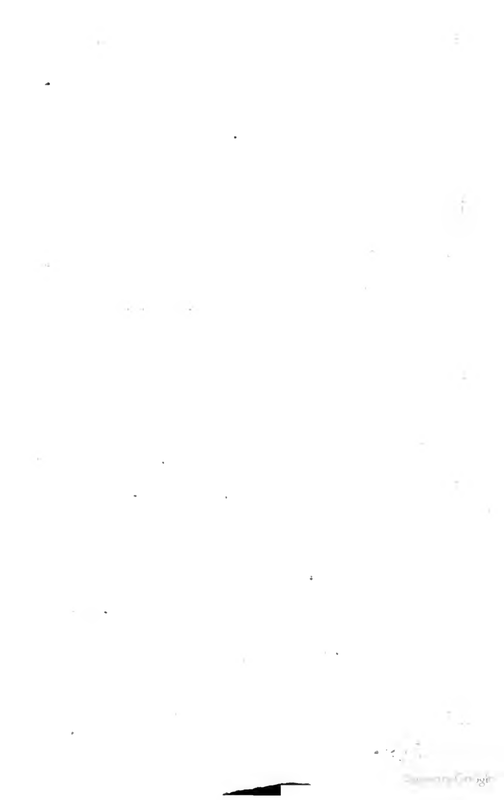
3. *Position fondamentale d'un corps d'armée pour le combat.*

4. *Manière de combattre d'un corps d'armée.*

5. *Évolutions.*

FIN.





5. *Évolutions.*

FIN.



